FRANCE
Football
5F

LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DES HEBDOMADAIRES SPORTIFS

N° 1.680 ● 33e ANNEE ● 20 JUIN 1978 ● Espagne : 45 pes. ● Suisse : 3 FS. ● Algérie : 4,50 din. ● Maroc : 5 dir. ● Tunisie : 450 mil. ● Sénégal : 300 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 335 c.f.a.

**Kempès d'un côté,
Gentile de l'autre :
l'Argentine et l'Italie attendent
passionnément
la consécration suprême.
Mais il n'y aura
qu'un champion du monde.**

(Reportage en Argentine de nos photographes
R. KRIEGER - A. LECOQ - J.-C. PICHON.)

A LA RECHERCHE DE MONSIEUR FOOTBALL

Sous le charme de Bobby Gol

(Victor SINET)

BIEN que considéré vomme la « tête d'or » du Calcio, Roberto Bettega n'a jamais été un assoiffé de buts. Il nous l'avait bien spécifié un matin (enneigé) de décembre dernier, à l'occasion d'un long entretien au Stadio Communale :

« Non, je ne tiens pas plus que cela au titre de « capocanonniere », car je suis placé pour savoir qu'en poursuivant cet objectif, on ne se met pas toujours au service de la communauté. J'en ai vu à la Juventus, qui, voulant marquer des buts à tout prix, ont empêché des copains mieux placés de le faire et nous ont occasionné de la sorte des revers assurément regrettables. Cela m'a personnellement traumatisé à un point tel que depuis, je n'ai plus jamais cherché à tenter ma chance quand j'estimais au préalable que mes possibilités de réussite étaient réduites. « Fare il gol » a certes un côté enivrant sur le moment, mais il n'y a selon moi de bons buts que dans la mesure où ils servent à gagner... »

Depuis qu'il est devenu l'artificier numéro un de la Squadra — il totalisait quinze buts pour autant de matches joués avant le départ pour l'Argentine — Roberto Bettega est pourtant tenu pour l'homme-but de la péninsule. On l'a même affublé d'un pseudonyme qui a fait le tour des chaumières « tifosistes » et qui se passe d'ailleurs de commentaires : « Bobby-gol » !

Bobby étant, en Italie comme un peu partout en ce bas monde, le diminutif de Roberto.

Dans un univers où les esprits nobles et les caractères bien trempés ne courent pas les rues, le cas Bettega nous sort un peu de l'ordinaire en ce sens qu'il sait élever le débat aussi bien que le jeu. Pas de danger, avec cet homme limpide comme l'eau des torrents de Giaveno, de tomber dans les faux-fuyants et la banalité. Ce qui est dit est dit, ce qui est fait également ! On peut donc le croire quand il assure qu'à ses yeux, les buts n'ont d'importance qu'à la condition formelle d'alimenter les succès.

Roberto Bettega, toutefois, n'a plus tout à fait la même optique depuis son arrivée en Argentine et on le comprend : avec un peu de chance, il aurait pu se retrouver en tête des buteurs de ce Mundial et surtout il aurait permis à la Squadra d'enfoncer la superforteresse allemande lors de la première journée du second tour. C'est ce qu'il nous expliquait l'autre matin d'un air franchement désolé dans les jardins ouatés d'une brume typiquement argentine de l'Hindu Club :

« Il se trouve, commença-t-il par nous dire ; que depuis le début de cette Coupe du monde, je suis l'un des moins éprouvés parmi les « Azzurri » pour la simple raison qu'au contraire de mes camarades de la « Juve », je m'étais moins dépensé, tant au point de vue nerveux que physique, en cours de saison. Des mois durant, en effet, j'ai plus ou moins traîné la jambe sur tous les terrains d'Italie, un mal pernicieux et persistant dans la région du bas-ventre troublant mon sommeil et m'empêchant de donner ma mesure balle au pied. Je me sentais lourd, incapable de changer de rythme, mais jamais je n'ai perdu confiance. C'est ainsi que du jour où, traité en conséquence et libéré de mes angoisses, je pus m'exprimer librement, je retrouvai progressivement mon équilibre physique au moment précis où presque tous les copains se sentaient des jambes de plomb. Cela m'a valu de prendre une part active à la conquête de notre dix-huitième « scudetto » et je suis donc arrivé à Buenos Aires dans un état de fraîcheur qui n'est pas courant à pareille époque. Il y a eu après cela la concentration de l'Hindu Club, dont on ne dira jamais assez combien elle fut bénéfique à toute la bande, si bien que j'étais assurément le mieux préparé de tous à l'heure H.

— *Et vous avez été tout de suite dans le coup. Face à la France d'abord, contre la Hongrie ensuite.*

— C'est précisément là où je veux en venir. Bon, rien à dire du match victorieux aux dépens des Français, qui a eu pour nous une importance considérable au plan psychologique. Mes malheurs ont commencé devant les Hongrois lorsque, après avoir signé le second but, je battis mon record personnel de « scumunia » en touchant trois fois du bois ! Ce n'était cependant pas grave puisque aussi bien l'Italie avait gagné. Je me suis du reste rattrapé quelques jours plus tard en prenant plaisir à réaliser, avec l'aide de Paolo Rossi, le seul but du match contre l'Argentine au Monumental. Hélas, il m'a fallu déchanter assez vite avec ce maudit duel contre l'Allemagne où, par ma position excentrée comme par mes aptitudes physiques intactes, j'étais le seul à pouvoir forcer un verrou teuton en tous points comparable au catenaccio de feu l'Inter de H.H. ! J'ai bien cru, pourtant, que c'était chose faite lorsque, partant de loin après un relais de balle avec Benetti, j'ai comme on dit passé en revue toute la défense

Les attaquants ne sont pas à la fête en Argentine. Les coups pleuvent, et les arbitres ne sévissent pas toujours. Roberto Bettega constitue une belle cible, et la défense argentine ne l'épargne pas, ici. La grimace de Roberto en dit long. **(Photos : KRIEGER, LECOQ, PICHON et Sven SIMON).**

allemande, Maier y compris, avant de redresser la balle en direction du but vide. Mais ce diable de Kaltz, venu d'on ne sait où, parvint à écarter le danger d'une « aile de pigeon » à tout le moins chanceuse et plus tard, j'ai encore buté sur des défenseurs massés sur leur ligne alors que je m'étais présenté tout seul dans la surface adverse. On a beau se dire que le football est fait aussi de ces péripéties fâcheuses, c'est tout de même rageant ! Surtout à pareil niveau... »

Bettega ne perd peut-être rien pour attendre. C'est en tout cas l'impression que tout un chacun éprouve en voyant cette Squadra new look qui nous séduit tant par son esprit résolument offensif, elle qui, précisément, joua toutes portes fermées durant de si longues années. Et comme Roberto en est de toute évidence le plus parfait symbole, on veut espérer qu'il n'en restera pas là.

Est-ce à dire qu'il rentrera peut-être chez lui, à Giaveno, avec le plus envié des trophées ? C'est évidemment une autre paire de manches qu'il se garde bien d'évoquer pour le moment. Toujours sobre et mesuré dans ses propos, il se contente simplement de remarquer :

C'est déjà beau, pour cette Squadra que l'on vouait aux gémonies, d'en être arrivée là. Malgré l'euphorie du Mundial, aucun de nous ne peut oublier tout ce qui s'est dit ou écrit sur notre compte avant l'Argentine. Je sais ben que l'homme en général et le tifoso en particulier n'échappent pas à la règle commune qui veut qu'on encense les forts et qu'on accable les faibles. Mais il y en a qui ont été beaucoup trop loin et je vous assure que si j'étais Bearzot, je ne me priverais pas de leur dire leurs quatre vérités en face ! »

Roberto Bettega passe pour le gentleman moderne du Calcio et il nous rappelle assez, sous cet aspect, une autre grande figure italienne qui, bon an mal an, entretenait d'excellents rapports professionnels ou humains avec tous ceux qui l'approchaient : Sandro Mazzola. Il faut donc en conclure que l'ailier gauche de la Juventus « en a gros sur la patate » pour se laisser aller à de telles réflexions envers une certaine presse qui en avait drôlement rajouté, c'est bien vrai !

En son for intérieur, ce garçon intelligent, posé, cultivé et sensible, doit mourir d'envie de retrouver son paisible pavillon de Giaveno, là-bas, à flanc de montagne, dans les Alpes piémontaises, où l'attendent la blonde Elisabeta et leurs deux enfants. Parallèlement, il se languit sans doute autant de son entreprise de transports et de sa fabrique de cartons d'emballage, affaires qu'il aime à mener avec l'autorité, la clairvoyance et l'efficacité qu'on lui connait sur le terrain.

Jamais, pourtant, ses proches de l'Hindu Club ne l'ont entendu se plaindre de son sort et on eût aimé que certains joueurs français qui étaient si pressés de rentrer à la maison — les y voilà, mais qu'ont-ils gagné au juste ? — prennent exemple sur ce modèle de conscience professionnelle et de lucidité :

Une Coupe du monde, observe Enzo Bearzot, ça ne se joue généralement qu'une fois dans la vie et ça n'est pas donné à n'importe qui ! »

Tel est bien l'avis de Roberto Bettega.

Il est vrai que l'intéressé a été formé de très bonne heure à l'école de la souffrance et du courage : ne le disait-on pas perdu pour le football, au début de l'année 1972, quand, frappé par une maladie pulmonaire, il dut passer quarante jours dans un hôpital et cinq autres mois dans un sanatorium en haute altitude ? De telles épreuves vous enseignent à la fois le cran et la force de caractère sans lesquels on ne les surmonterait pas. C'est ce qu'a fait Roberto et à présent, le plus turinois des « bianconeri » — il est le seul joueur de la Juventus à être né dans la grande cité emmanuelienne — il n'a qu'à s'en louer.

On dit même qu'il a forcé l'admiration de Gianni Agnelli, le patron de la Fiat et la rumeur publique, que personne n'a jamais démentie, assure qu'un jour, c'est lui qui succédera à Gianpiero Boniperti, autre figure de proue du football turinois, à la tête de la « Juve ».

Il est bon de rappeler, à cet effet, que Bettega a toujours été un homme d'initiatives, sur le terrain comme dans la vie. Ses occupations extra-football le démontrent. Son comportement de joueur aussi. Regardez-le : il est toujours là où il le faut, au besoin à la hauteur de ses arrières ! C'est lui qui, doté naturellement d'un bon jeu de tête, alla s'entraîner durant des semaines avec les basketteurs de l'Ignis de Varèse (alors champions d'Italie), de manière à travailler sa détente verticale !

Et qu'est-ce que cela donnera encore — Roberto n'ayant pas encore 28 ans — à travers le Calcio comme dans toute l'Europe, la Juventus étant abonnée depuis belle lurette aux Coupes continentales ?...

La défense du Brésil 1978 est le point fort de cette équipe et Oscar (ici, contre l'Autriche) en est l'un des joyaux. Mais cette défense suffira-t-elle à masquer toutes les faiblesses ?
(Photo de nos envoyés spéciaux)

Le Mundial

vu par
Jacques
THIBERT

RESTEZ ASSIS !

L'ELIMINATION de l'équipe de France aurait été ressentie durement dans l'Hexagone. Elle aura brisé les espoirs, et entraîné de telles désillusions qu'on ne verrait plus le Mundial, dans nos campagnes, avec les mêmes yeux de Chimène. On lui en voudrait, à ce Mundial, de ses injustices, de son ingratitude, de son incapacité à nous plaire et à nous enflammer.

C'est vrai que jamais une Coupe du monde n'a autant tardé à entrer dans le vif de son sujet. Perdue dans ses calculs, dans ses 0-0, dans ce jeu d'échecs irritant et stérile, elle laisse une impression malsaine, bien loin des enchantements passés et de toutes les merveilles jaillies des pieds des artistes. On en vient, quand on doit se lever tôt, le lendemain, pour aller au travail, à sacrifier tel ou tel match de minuit, et on n'en ressent pas la frustration.

Un jeune homme de nos amis, équipé comme un cosmonaute d'un poste, d'un magnétoscope, d'une antenne directionnelle et de bandes magnétiques, avait conçu le projet de mettre en boite tous les matches de la Coupe du monde 1978 afin de revivre passionnément, pensait-il, les matches inoubliables de ce siècle. Il n'en finit pas d'effacer les Allemagne-Pologne et autres Brésil-Suède. Si ces messieurs font un gros effort dans la ligne droite, son Mundial tiendra en sept ou huit bandes. Pas de quoi occuper les longues soirées d'hiver : les gens du cinéma auraient tort de craindre la concurrence.

CE qui frappe, avant tout, dans cette Coupe du monde, c'est que les grands joueurs ont disparu. Ils sont là, notez-le bien, mais cachés, ligotés comme des fagots. De temps à autre, dans l'interstice d'une action volée, leur talent apparaît, intact, mais rare comme l'uranium. Si vous avez cligné des yeux au moment du but de Gemmill ou relacé votre chaussure quand Johnny Rep a tiré, vous voici tout nu, et rien à dire aux copains. En 1974, au moins, on avait Johan Cruyff, Franz Beckenbauer. Même à Stalingrad, ils sortaient des tranchées. Aujourd'hui Rensenbrink, en trois coups de plumeau, a fait le tour de la terre. Et si un petit génie s'envole en dribbles, on l'assassine à coups de sabots.

On ne dira jamais assez, à ce propos, combien les arbitres du Mundial apportent à la grandeur du jeu. Lucides, intelligents, honnêtes, protecteurs des attaquants, ils sont parfaits. Ainsi, M. Maksimovic, lors d'Allemagne-Italie, n'a pas hésité à rappeler à l'ordre ce sauvage de Rummenigge qui, fauché, s'en prenait durement au ballon. Ainsi, les cartons jaunes ne loupent jamais les auteurs des violences verbales. Ainsi, la nouvelle loi du jeu numéro 13 prévoyant une distance de 4 m 80 à 5 m 20 (au lieu de 9 m 15) entre le mur défensif et le tireur est-elle appliquée dans toute sa rigueur, pour le plus grand bénéfice du spectacle et du jeu d'attaque !

IL est évident que la formule actuelle de la Coupe du monde, installée en 1974, est directement responsable de ce football d'épiciers. Elle favorise les calculs et les instincts défensifs. Elle pénalise les petits. Mais elle fait la fortune — grâce aux droits énormes de retransmission versés par la Mondovision — de la Fédération internationale et des Fédérations nationales concernées.

Ce n'est pas suffisant. L'Espagne, pays organisateur de la Coupe du monde 1982, insiste depuis plusieurs mois pour que le nombre des participants à la phase finale soit porté de 16 à 24. Des oppositions se manifestent mais M. Havelange, président du « machin », a décidé d'apporter son soutien au projet. En Espagne, on jouera pendant une semaine de plus. On calculera un peu plus. On s'ennuiera peut-être un peu plus.

LE plus beau gâchis de ce Mundial 1978 est réalisé par le Brésil. Vous nous direz qu'entre le premier et le deuxième tour, son visage a changé. C'est vrai : son entraîneur Coutinho a ôté les gants de cuir qui le faisaient passer pour un commandant de chars alors qu'il est seulement capitaine d'infanterie dans le civil. Mais ses joueurs ont gardé leur uniforme gris muraille. Ils montent la garde à heures fixes et n'ont pas de permission de sortie. Ils sont gais comme des portes de prison. Les Allemands du général Helmut sont à mettre dans le même « bunker ». Partout où ils passent, le gazon et le public ne repoussent pas. Ils avancent certes, mais à quel prix ! Et l'on récite nostalgiquement les noms des étoiles qui faisaient briller jadis cette armée de fer : Beckenbauer, Breitner, Overath, Gerd Muller.

On ne versera donc pas une larme si ces deux équipes sont écartées demain de la finale, voire du match de classement. Elles ont si peu montré que leur éventuelle réussite serait une offense à l'esprit du jeu, au public, à la compétition.

HEUREUSEMENT, il y a l'Italie et la Hollande qui, dans un style différent, nous rappellent que le football peut être un jeu merveilleux, brillant, renouvelé, fait pour les athlètes et les poètes, les artistes et les crevettes. Rinus Michels, en visite argentine, a eu des mots plaisants pour expliquer le célèbre « football total » d'Ajax et de la sélection hollandaise : « Cette expression inventée, ne veut rien dire. Pour jouer le football que nous pratiquons, il faut une condition physique poussée, mais surtout beaucoup d'intelligence. » Enfin, l'intelligence !

Le drame, si l'on peut dire, est que Hollande et Italie jouent dans le même groupe et qu'elles s'affronteront, mercredi 21 juin, pour la place de finaliste. Si l'une d'elles gagne, et que l'Allemagne, comme c'est probable, batte l'Autriche, l'autre ne jouera même pas le match de classement.

ON attendait beaucoup du match Argentine-Brésil, trop sans doute. L'Argentine de Menotti, s'interrogeait-on, réussirait-elle enfin à imposer la valeur qu'on lui prête, ou bien le Brésil de nos souvenirs resurgirait-il du néant de ce Mundial ? Une intense bataille aux crampons sifflants, sanctionnée par l'habituel 0-0 des familles, n'a rien tranché. Argentins et Brésiliens sont sortis ravis du débat, trop heureux d'avoir échappé au couperet. On verra bien demain.

Demain, le Brésil affronte une Pologne qui n'est vraiment plus ce qu'elle était, à l'image de son Deyna dépassé par le temps. Et l'Argentine affronte le Pérou qui, après nous avoir enchantés durant le premier tour, n'a plus tout à fait les moyens de sa politique offensive.

Mais l'Argentine, mercredi, aura pour elle un atout supplémentaire, et pour tout dire scandaleux. En entrant sur le terrain, elle connaîtra exactement la position chiffrée de son rival brésilien et n'aura plus alors qu'à adapter son ardeur, ses efforts, son score aux circonstances. Personne n'est dupe, et grand serait l'étonnement si les Menotti's Boys devaient rester sur le quai.

On peut toujours espérer assister à des matches étincellants sur le bout du chemin. Mais le temps passe et, pour l'instant, nous ne saurions trop vous conseiller de rester assis. Rien ne motive les bonds de joie.

SOULIER COUPE DU MONDE ADIDAS
CREATION *FRANCE FOOTBALL*

Just Fontaine avait reçu, en 1958, le « meilleur fusil » de la Coupe du monde pour ses 13 buts marqués. Mais il s'agissait de l'initiative privée d'un journal. Cette année, le meilleur buteur du Mundial recevra un trophée officiel dont le règlement est le suivant :

« Le trophée A Soulier Coupe du monde Adidas, création « France Football », offert à la F.I.F.A., sera décerné lors de la Coupe du monde de football en Argentine. Cette opération désignera le joueur d'une équipe nationale qui marquera le plus de buts au cours de la phase finale de la Coupe du monde. Le classement des buteurs sera établi au fur et à mesure du déroulement des rencontres et selon les résultats ofifciels communiqués par la F.I.F.A.

Au cas où plusieurs joueurs auraient marqué le même nombre de buts, ils seront départagés de la manière suivante :

— la moyenne la plus élevée du nombre de buts marqués par match ;

— le rapport le plus élevé contre le nombre de buts marqués par le joueur et ceux marqués par son équipe :

— le classement définitif de son équipe.

Les trois joueurs ayant marqué le plus de buts recevront dans l'ordre un Soulier d'Or, d'Argent et de Bronze.

Le classement final sera officiellement annoncé par la F.I.F.A. La remise des « Souliers » sera effectuée au cours du banquet de clôture. »

● **Classement actuel :**

1. RENSENBRINK (Hollande) et CUBILLAS (Pérou), 5 buts.
3. REP (Hollande) et ROSSI (Italie), 3 buts.
5. Dieter MULLER (R.F.A.), RUMMENIGGE (R.F.A.), FLOHE (R.F.A.), BONIEK (Pologne), KEMPES (Argentine), LUQUE (Argentine), BETTEGA (Italie), DIRCEU (Brésil), KRANKL (Autriche) et GEMMIL (Ecosse), 2 buts.

FRANCE Football
(Nouvelle série)
N° 1.680

Directeur de la publication : René LAURE
Directeur général : Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction : Jacques FERRAN
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT

REDACTION
Tony ARBONA, Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Jean CORNU, Gérard ERNAULT, Jacques ETIENNE Jean-Marie LORANT, Jean-Paul OUDOT, Victor PERONI, Jean-Philippe RETHACKER, Victor SINET, Philippe TOURNON, Robert VERGNE, Jean-Jacques VIERNE.

DIRECTION ARTISTIQUE
Jacques LEMAIRE
Gilbert CHALEIL (adjoint)
et Hubert LESEURRE

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 246-92-33
Service-Vente
25, avenue Michelet
93400 Saint-Ouen
Téléphone : 252-82-15
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique : FRANFOOT PARIS
Abonnement « F.F. »
B.P. 49
93401 Saint-Ouen Cedex

FRANCE
DOM - TOM (voie maritime)
3 mois : 50 F ; 6 mois : 95 F ; 12 mois : 185 F.
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
3 mois : 70 F ; 6 mois : 130 F ; 12 mois : 235 F.
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande.

● CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

● PUBLICITE
Régie Football :
Services Commerciaux
26 bis, rue François-Ier
75008 Paris
256-90-00
Siège social
et Services techniques
8-10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris
246-92-33
Chefs de Publicité :
Béatrice Blachard,
Charles Train

Commission paritaire n° 20.078

OJD DIFFUSION · PUBLICITE 1976

Le numéro de « FRANCE FOOTBALL » daté du mardi 13 juin 1978 n° 1.679, a été tiré à 260.352 exemplaires.

Impression : Imprimerie de Montsouris-Massy et I.C.M. Saint-Ouen

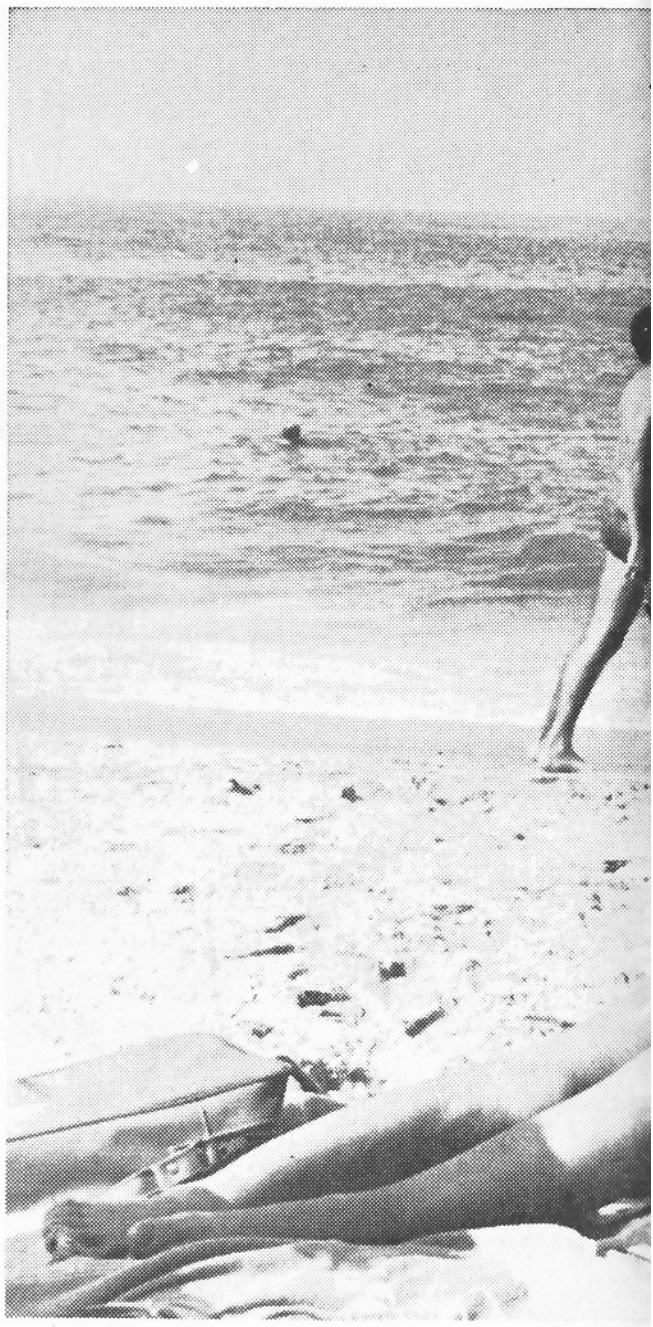
Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « France Football » et « Presse-Sports » Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

HIDALGO vide son sac

Un reportage d'Alain Fontan

Michel Hidalgo est actuellement en vacances à Rio-de-Janeiro en compagnie de la majorité des joueurs de l'équipe de France. Il se remet de l'élimination prématurée des Tricolores et des remous excessifs qu'elle a engendrés. Quinze jours après l'échec de Mar del Plata, le directeur de la sélection a rencontré notre correspondant au Brésil Alain Fontan, et il a accepté de tout lui dire sur son aventure argentine pour les lecteurs de *France-Football*.



RIO DE JANEIRO. — L'océan et un air de vacances. Les clameurs se sont tues... La parole est à la défense. Au-delà des résultats, au-delà des querelles et des crocs-en-jambes, Michel Hidalgo fait calmement son bilan.

Le rayon de soleil de l'hiver Carioca va-t-il dissiper le malaise et le climat pesant qui enveloppait l'équipe de France à son arrivée au Brésil ? Son responsable technique trace un sombre portrait de ce Mundial argentin...

« *Un cirque énorme, où le sportif n'est plus qu'un second rôle, une sorte de figurant dans un film de Cecil B. de Mille. Les accessoires, l'environnement, l'encadrent de plus en plus. Le football est désormais prisonnier des dirigeants en premier lieu, de la télévision et des journalistes. Pieds et poings liés... Le domaine qui lui est réservé diminue comme une peau de chagrin. Autrefois, on conservait encore quelques garde-fous, par-ci, par-là. Ils ont, aujourd'hui, définitivement disparu. C'est la foire d'empoigne. Happé dans l'engrenage, le football va y passer tout entier si l'on n'y prend garde immédiatement. Déjà, joueurs et techniciens ne représentent pratiquement plus rien. De la petite bière !* »

Il a un geste désabusé qui en dit long, et reprend au comble de l'étonnement :

« *Le cynisme s'en mêle. Comme j'en faisais mélancoliquement la remarque à des dirigeants de la F.I.F.A., René Courte (presse) me répondit avec un sourire en coin : « à la guerre, on ne demande rien aux soldats... ». Le rapprochement m'a frappé. Quels soldats, quelle guerre ? Dans quelle aventure sommes-nous embarqués ? Le duel d'artillerie lourde nous passe très au-dessus de la tête. Nous sommes la piétaille... Celle qu'on ne va pas tarder à piétiner. C'est déprimant. D'ailleurs, la dépression guette les gens du football. Un exemple : dévoré par la machine, Platini est devenu triste. Il ne rit plus. J'aurais d'ailleurs, soit dit en passant, pris à mon tour le même chemin si je ne m'étais soigné à temps.* »

Il se préoccupe des activités de ses joueurs en liberté et revient au sujet :

« *On va désormais trop loin dans la compétition, dans le super-show. Gagner devient presque une question de vie ou de mort. Comment éviter cette sorte de gigantisme et d'exagérations ? Le sport se mécanise et tourne au drame permanent. L'heure me semble venue de « décrisper » et aussi de sérieusement dépolitiser. Il faut retrouver partout la sérénité, la joie de jouer et de créer. Ce sont d'ailleurs les équipes ne calculant pas, celles auxquelles nul ne croyait, comme la Tunisie et le Pérou qui ont fait le spectacle et apporté une bouffée d'air pur dans un Mundial singulièrement pollué. L'important est d'ailleurs que le public s'en soit rendu compte immédiatement et ait applaudi ces audacieux inconnus.*

« *Beaucoup de « grands » (Allemagne, Brésil, Hollande) en compensation, jouaient un football agressif, calculateur, voire truqueur. Triste, tout cela, On dirait presque un tournoi d'échecs. Un match nul est devenu synonyme de victoire et de qualification. Comment maîtriser, égayer, rééquilibrer la compétition au sommet ? Un sport, quel qu'il soit, se doit de conserver un aspect éducatif. Ce Mundial ne nous l'offre pas, hélas. A mon humble avis, c'est maintenant à nous de jouer. L'heure est à l'union et au refus. Techniciens et dirigeants sensés doivent faire bloc. Pas de contestation systématique, mais des refus judicieux et constructifs. Par exemple le projet de la F.I.F.A. d'organiser la Coupe du monde de 1986 en Colombie doit, d'ores et déjà, être combattu. Il s'agit d'une hérésie. Dans quel état athlétique se trouveront des équipiers passant de Cali, presque au niveau de la mer, aux 3.500 mètres d'altitude de Bogota ? De qui se moque-t-on / L'heure est venue de mettre fin aux extravagances.* »

L'ESCALADE

Et l'équipe de France ? La grande désillusion, certes, tel pourrait être le titre de ce film en couleurs que vient de vivre la formation tricolore. Dans une poule particulièrement indigeste, elle a cependant frôlé la qualification, puis est brutalement descendue de son (petit) piédestal. On déboulonne les idoles et brûle aujourd'hui ce que l'on adorait hier. Une vieille habitude.

« *C'est normal, mais en respectant toutefois certaines conventions et les règles du jeu. Trop c'est trop !* » lance le coach tricolore.

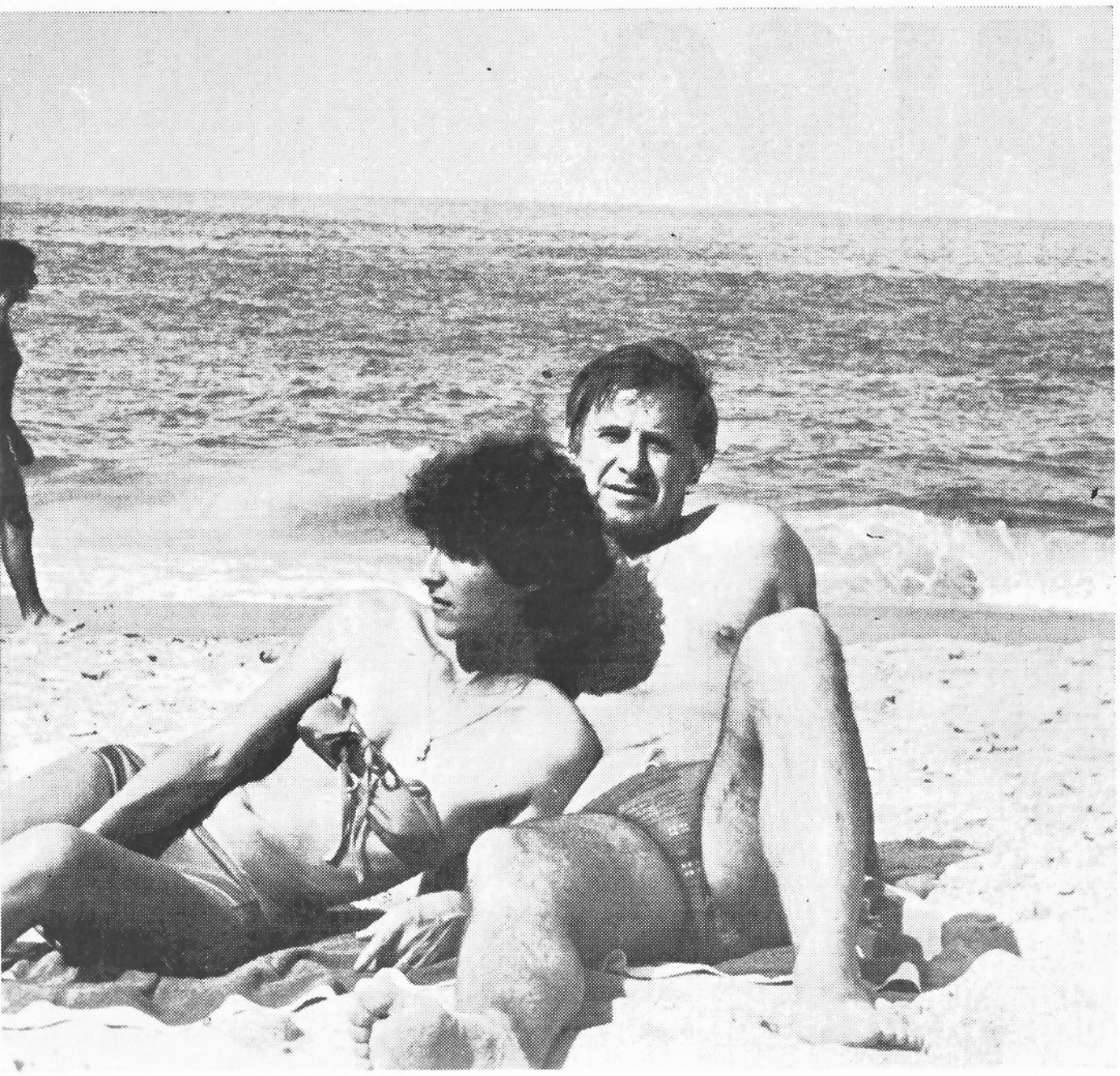
Les coups font plus mal lorsqu'on ne les attend pas, c'est bien connu. L'avalanche qui vient de s'abattre sur sa tête et celle de l'équipe de France les laisse sérieusement groggy. Une semaine de vacances au pied du Pain de Sucre ne sera pas de trop pour effacer ces coups-là.

Comment a-t-il vu les choses de l'intérieur ?

« *La déjaite contre l'Italie, nous l'avons certes durement ressentie, mais dans notre retraite de l'Hindu Club, le choc a été en quelque sorte amorti. Il fallait se reprendre très vite, et serrer les rangs. Il fallait surtout nous concentrer sur le prochain adversaire, l'Argentine. Hélas, un volcan s'est réveillé à notre insu. A Paris, sur les ondes, dans une certaine presse à sensation, l'affaire bouillonnait et prenait des proportions de cataclysme. En boomerang sont arrivées des accusations de toutes sortes, des interprétations tendancieuses, avec « charges » obscènes de caricaturisme, j'en passe et des meilleures. On en a pris un sérieux coup au moral. Pourquoi tous ces procès d'intention, ces coups bas ? Si certains vendent un peu moins de papier que prévu, qu'ils se consolent en se disant que nous leur en avons fait vendre davantage en d'autres occasions...*

> **« Le football va y passer. Déjà, joueurs et techniciens ne représentent pratiquement plus rien...**
>
> **... Gagner devient presque une question de vie ou de mort. Il faut retrouver la joie de créer...**
>
> **... Si certains vendent moins de papier que prévu, ils en ont vendu davantage en d'autres occasions...**
>
> **... Si je continue, ce sera sans bénévoles. Plus d'amateurs autour de l'équipe pro. »**

EXCLUSIF



(Photos André Lecoq.)

De la défaite sur le terrain, on faisait une défaite des hommes dans la vie. Prise dans la spirale du sensationnalisme, quelques autres journaux suivaient. C'était l'escalade. Qu'y faire ? Cela montait comme le lait sur le feu. Je parlais trente secondes avec un journaliste qui en sortait une grande page acide chapeautée d'un titre agressif... Avant d'ailleurs de présenter ses excuses et d'accuser sa rédaction en chef d'avoir tout modifié. Le coup classique. La bombe explosait à Paris, mais toutes les retombées étaient pour nous, au bord de la Pampa. J'expliquais par exemple, que sur le banc de touche, on ne parvient pas toujours à faire comprendre immédiatement aux joueurs ce que l'on voudrait... Le lendemain on pouvait lire : « Hidalgo n'a plus aucun ascendant sur ses joueurs. » *Un autre exemple : un beau jour nous invitons les femmes de Platini et Bathenay à venir déjeuner avec l'équipe à l'Hindu Club. Interprétation de certains journaux :* Favoritisme dans l'équipe de France. Seuls deux joueurs ont pu recevoir leur femme. » *Et pour cause ! les autres n'étaient pas arrivées à Buenos Aires.* »

QUELS MERCENAIRES ?

On le devine peiné par ce matraquage systématique. Il ajoute :

« *Autre exemple : à la veille du troisième match, Bossis m'informe qu'il se sent fatigué. Nous décidons son remplacement. Aussitôt certains hurlent sur les toits que j'élimine volontairement le meilleur joueur français. Idem pour Bathenay au premier match. Pourtant on devrait reconnaître plus tard qu'il était un peu « court » physiquement.*

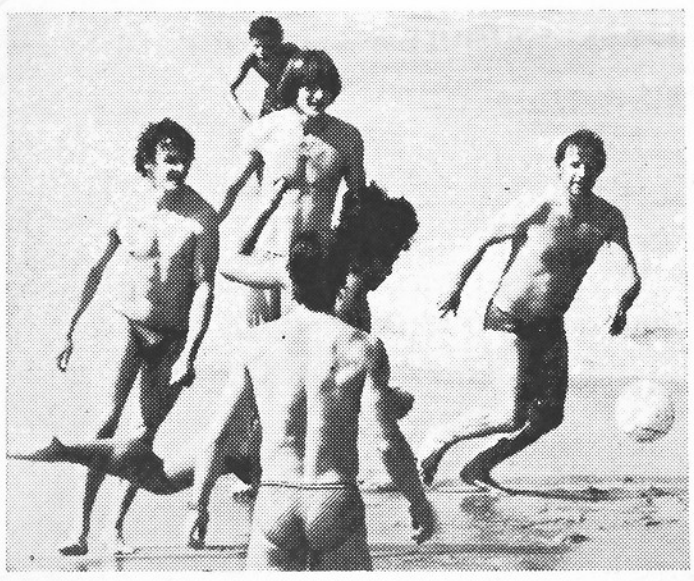
L'affaire des chaussures... qui aurait pu d'ailleurs porter aussi bien sur de la soupe ou des lames à raser. Simple discussion entre sponsors et supports, même si la date n'en était pas bien choisie. Mais cela se produit dans toutes les délégations sportives. Les joueurs sont adulés, connaissent leur valeur marchande, et la brièveté de leur carrière. Alors pourquoi en faire une montagne ? Même chose pour l'histoire de l'album avec photos... Il s'agit en réalité d'incidents regrettables mais normaux pour des vedettes de l'actualité.

J'ouvre une parenthèse d'ailleurs pour signaler que j'ai demandé l'an passé à la F.F.F. de prendre un spécialiste susceptible de régler toutes ces questions publicitaires. J'ai même trouvé, je crois, la personne idéale pour ce travail. Ce monsieur ne voulait rien prendre durant un an, le temps d'étudier un programme d'action. On n'en a pas voulu à l'époque. Aujourd'hui, par contre, il semble que la Fédération soit intéressée à se l'attacher. Un peu tard, mais c'est un début...

Même remarque pour l'organisation de nos voyages. Nous nous trouvons à Rio dans un hôtel qui ne nous plait pas et regrettons la plage privée de l'établissement où nous étions descendus l'an passé. Mais on nous explique qu'il a fallu en passer par l'impresario de service, celui-là même du match de Belo Horizonte en 1977. Bien évidemment, il arrange les choses à sa manière... Sur ce plan, il nous faut absolument l'apport « d'hommes du bâtiment » et de véritables spécialistes, de professionnels employés par notre Fédération pour résoudre les problèmes spécifiques. L'heure de l'amateurisme et des bénévoles est définitivement révolue, j'en suis plus que jamais convaincu.

Ceci dit, les vieux clichés des mercenaires et d'une équipe de France « puant le fric » me choquent et je m'y oppose. Les joueurs présents en Argentine ont reçu 20.000 francs pour leur participation au Mundial, un point c'est tout. Pour une qualification, une prime de 15.000 francs leur aurait été accordée. S'ils étaient intéressés comme certains le prétendent, n'auraient-ils pas « poussé la chansonnette » à cette époque-là ? Prise à contrepied, la Fédération se serait probablement vue dans l'obligation d'ouvrir les vannes... Eh bien les gars ne l'ont pas fait. Comparons ce qui est comparable. Sait-on combien ont reçu les Autrichiens pour avoir franchi le même tour de qualification ? Presque dix fois plus, soit l'équivalent de 140.000 francs. Une paille ! Or, chez eux, à ma connaissance, nul n'a élevé la voix...

Et quand des boxeurs ou des pilotes de Formule 1 discutent leurs contrats et accords publicitaires, les traite-t-on par hasard de mercenaires ? C'est connu, quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage. Tout cela pour constater que beaucoup de gens manquent de sagesse. Ils jouent avec des allumettes et sont les auteurs d'incendies qu'ils ne peuvent plus éteindre. L'excès me semble nuisible en tout. La violence qui est la marque de notre époque se traduit autour du sport professionnel par une violence verbale, des attaques directes et des insinuations venimeuses... Comment pense-t-on bâtir avec ce genre d'agressivité ? ».



DEMANDER UNE INDEMNITE A LA F.I.F.A.

Silence. Il semble un peu las de lutter, ce battant, ce consciencieux qui s'apprête à serrer sa garde dans les prochains rounds. Car quelque chose me dit qu'il va continuer, mais en étant beaucoup mieux soutenu.

Revenons à la Coupe du monde. L'arbitrage ?

« *Assez étrange à mon avis. Pourquoi l'expulsion des deux Hongrois dans les toutes dernières minutes contre l'Argentine, le meneur de jeu Nylasi ne se voyait-il pas ainsi éliminé de la partie suivante contre l'Italie ? Face à la France pourquoi aucune des quatre tentatives assez grossières des Argentins pour forcer la main du directeur de jeu et obtenir un penalty n'ont-elles pas valu un seul avertissement ? Pourquoi Michel et Platini, que l'on ne saurait qualifier de joueurs brutaux, récoltèrent-ils un carton jaune ?*

Pourquoi fallut-il, par contre, attendre le troisième match de l'Italien Benetti pour le voir écoper d'une sanction similaire, méritée depuis le premier jour ?

Je ne parle même pas des penalties. Il y a deux poids deux mesures.

— Et l'histoire des maillots ?

— *Je m'en suis aperçu trente secondes avant le match, mais une bonne demi-heure de palabres s'est avérée nécessaire pour qu'on se décide enfin à aller en chercher d'autres. Le dirigeant yougoslave, délégué de la FIFA au match, se montrait incapable de prendre une décision. Comment un stade de Coupe du monde n'a-t-il aucun jeu de maillots en réserve ? On en avait ramené deux jeux, un rouge très bon et un vert et blanc de mauvaise qualité. J'ai choisi le rouge, mais le goal de Hongrie portant un pull-over de la même couleur, les responsables ont trouvé plus simple de faire changer seize joueurs plutôt qu'un seul. On croit rêver !* »

A ce propos je mentionne qu'il paraît que la FIFA a signalé que les télévisions étaient en droit de demander une indemnité à la Fédération française pour le préjudice causé. C'est la goutte d'eau...

« *La FIFA croit-elle avoir tous les droits ?* rétorque-t-il. *Pourquoi ne lui demanderait-on pas, à notre tour, une indemnité lorsqu'elle autorise le placement d'une caméra juste devant notre banc de touche. Ma visibilité du match en a été très gênée. Pourquoi la F.F.F. ne demanderait-elle pas une indemnité lorsque l'on nous refuse l'accès au terrain afin de définir la longueur des crampons, une heure avant le match contre l'Argentine ? Non, tout cela ne fait pas très sérieux. Pas plus que le tirage au sort, et le placement de l'Italie dans le groupe I, pas plus que le droit acquis pour les têtes de série de disputer leurs trois premiers matches sur le même terrain, forçant ainsi les autres, les moins forts, à subir le handicap des déplacements successifs.*

On n'en finirait pas d'énumérer les incongruités. Il semble que l'on veuille ôter à tout prix au football ce qui fait son charme principal : l'incertitude du résultat. En résumé, j'estime l'entourage du football professionnel scandaleux. Il faut attaquer les dirigeants, grands responsables de cet état de fait. Le football doit, avant tout, appartenir aux footballeurs et revenir à des conceptions plus saines. Sinon, il court — et très vite — à sa perte. »

Et le renouvellement de son bail avec l'équipe de France ?

« *J'ai des problèmes d'ordre familial et professionnel. Ma femme ne trouve pas le job qu'elle souhaite et reste seule durant mes déplacements. Pour ce qui est de rempiler, je vais en parler avec le président Sastre et Jean Sadoul. Ce sont d'excellents dirigeants. Ils me comprennent. En deux ans, j'ai obtenu beaucoup de choses grâce à eux. En tout cas si je continue, ce sera sans bénévoles. Plus d'amateurs autour de l'équipe pro, les erreurs sont trop nombreuses. L'Italie s'avère sur ce plan, un excellent modèle. A nous de l'imiter afin de devenir, à notre tour, super-compétitifs. C'est beaucoup plus important que d'enfoncer des portes ouvertes* ».

LE POINT

avec

Jacques FERRAN

Vers la finale logique ARGENTINE-HOLLANDE

Nous avions laissé la Coupe du monde au moment où le rideau se baissait sur son premier acte, et où s'annonçait l'acte II, réservé aux seuls ténors.

La bataille pour la qualification ne s'était pas déroulée sans anicroches pour les favoris. C'est ainsi que, dans le groupe 1, de loin le plus corsé, l'Argentine, qui avait prévu de finir à la première place pour ne pas quitter Buenos Aires, avait dû céder son fauteuil à une étonnante équipe italienne, le seul des seize concurrents à accumuler le nombre maximum de victoires (3). La France et la Hongrie avaient fait les frais de cette bagarre royale, sans avoir démérité. Dans le groupe 2 l'Allemagne fédérale, tenante du titre, avait, sauf devant le Mexique, limité les dégâts, et c'est une Pologne elle-même mal assurée qui avait accroché la qualification numéro 1. Victimes : la Tunisie, souvent brillante, jamais surclassée, et le Mexique, dépassé. Le groupe 3 avait donné lieu à des matches sans envergure, et sans prise de risques. N° 1 : l'Autriche, tout étonnée d'être là. N° 2 : le Brésil, dont l'élimination n'avait tenu qu'à un fil. Eliminés sans gloire : l'Espagne et la Suède. Le groupe 4 enfin avait permis à un Pérou étonnant de prendre la place qui semblait réservée à l'Ecosse. Celle-ci s'était réveillée, devant la Hollande, quand il était trop tard. L'équipe orange s'était donc qualifiée au minimum, derrière le Pérou, et aux dépens de l'Ecosse et de l'Iran. On sentait déjà, en consultant le classement des quatre groupes, qu'il y avait plus de possibilités cachées et d'ambition dans les quatre seconds (Argentine, Allemagne, Brésil, Hollande) que dans les quatre premiers (Italie, Pologne, Autriche, Pérou).

Les deux poules demi-finales rassemblèrent, d'un côté quatre représentants de l'Europe : Italie, Allemagne, Autriche, Hollande, et, de l'autre, trois Sud-Américains (les seuls participants au tournoi : Argentine, Brésil, Pérou) et la Pologne. On était, de la sorte, pratiquement assuré de s'acheminer vers un duel Amérique - Europe en finale. Un moment, sans doute, on crut que l'Autriche et le Brésil, qualifiés avec le même nombre de points et la même différence de buts, pourraient être répartis par le tirage au sort autrement que leur classement ne le prévoyait. Mais la F.I.F.A. trancha en faveur de la solution la plus logique. L'Autriche, déclarée première en vertu de sa meilleure attaque, entra dans la poule A.

On n'eut pas longtemps à attendre pour voir l'étrange hiérarchie du premier tour battue en brèche et la raison des plus forts parle d'un ton sans réplique.

Trois des quatre rencontres disputées le 14 juin s'achevèrent par un succès des seconds sur les premiers ; la quatrième, qui opposait l'Italie à l'Allemagne, n'eut pas de vainqueur.

Les Italiens espéraient pourtant, comme en 1970 à Mexico triompher d'un adversaire qu'en 55 ans ils avaient rencontré seize fois et battu neuf fois (pour quatre matches nuls et seulement trois défaites). Leurs possibilités offensives, grâce à Causio, Paolo Rossi et Bettega, semblaient incontestablement plus grandes que celles des Allemands, hésitant sur les hommes de pointe qu'ils devaient lancer à l'assaut du but de Zoff. Il y avait, dans la squadra 1978 de Bearzot, un meilleur équilibre d'ensemble, plus d'étoffe et plus d'éclat. Le public de Buenos Aires, enfin, qui avait dû laisser partir son équipe à Rosario, semblait avoir, en partie, adopté cette Italie conquérante, comme si elle lui servait de repli et de consolation. Plus du tiers de la population argentine est d'origine italienne. La squadra azzurra jouait chez elle, ou presque. « C'est, disait Facchetti, ce qui lui donne la force d'attaquer. »

Ce sont pourtant les Allemands qui attaquèrent les premiers et forcèrent, pour la première fois, les Italiens à se défendre becs et ongles, parant au plus pressé, s'affolant souvent et multipliant les irrégularités et les agressions. Un arbitre plus soucieux que le Yougoslave Maksimovic de la correction du jeu aurait sévi d'emblée contre Bellugi, Tardelli ou Benetti. Et il nous aurait sans doute permis d'assister à une rencontre plus claire, où seul le meilleur football aurait payé.

TYPIQUEMENT EUROPEEN

Plus tard, cependant, ce match « typiquement européen » prit le tour qu'on avait imaginé. L'Allemagne, devant l'inanité de ses efforts et le danger de plus en plus puissant des contre-attaques bleues, préféra prendre des précautions défensives, ne laissant en pointe que le malheureux Klaus Fischer, englué dans la défense italienne comme une mouche dans une toile d'araignée. Flohe et Zimmermann, les demis, ne résistant pas physiquement au traitement que leur infligeait leur adversaire ; Bonhof démontrant une fois de plus qu'il disputait cette Coupe du monde sans son tonus habituel ; Rumenigge et Holzenbein n'étant ni tout à fait demis ni tout à fait attaquants, l'équipe de Schoen se mua peu à peu en une forteresse imprenable, d'où ne jaillirent que de rares fusées.

L'Italie montra, dans ce match, toutes les facettes de son talent, sans pouvoir jamais aller jusqu'au bout de ses entreprises. Alors qu'elle avait, jusque-là avec une réussite impertinente, transformé cinquante pour cent de ses actions de but, Bettega vit s'enfuir, avant la mi-temps, à deux reprises, ce « goal » qu'il croyait déjà tenir. Et quand la squadra libérée put enfin conduire le jeu à sa guise, elle fut plutôt moins percutante, se heurtant à une défense germanique concertée, où le petit Berti Vogts avait eu la sagesse de permuter avec le colosse blond Rolf Russmann dans la surveillance de l'intenable Bettega.

Il y eut, en seconde mi-temps, un quart d'heure émouvant, où l'on crut que le sort de l'Allemagne allait se jouer et où l'on s'apprêtait à tourner une page de l'histoire du Mundial. Mais la R.F.A. ne craqua pas. Mieux : elle s'enhardit sur la fin, manquant d'un rien, par Beer notamment, de crucifier l'équipe italienne.

C'était un match pour rien, mais qui, par son rythme, par son poids, par son volume, devait marquer terriblement le Mundial. On se demandait, par exemple, à son issue, si ces deux équipes, en s'entre-détruisant rageusement, n'avaient pas fait le jeu de la Hollande, qui, au même moment, à 500 kilomètres de là, s'était jouée d'une Autriche ramenée à ses proportions réelles.

J'avais bavardé, juste avant le match de River Plate, avec l'émissaire d'Ernst Happel, Devroedt. Il m'avait confié que, selon lui, si les Hollandais avaient touché le fond au premier tour, c'est au climat glacé de Mendoza et à une pelouse détestable qu'ils le devaient. « Nous souhaitons quitter cette ville et ce stade », avait-il ajouté. Tiens, tiens ! Est-ce ainsi que pouvait s'expliquer la seconde place des joueurs orange ? Toujours est-il qu'à Cordoba, où régna la température la plus douce d'Argentine, Rensenbrink, Rep et les Van de Kerkhof s'en donnèrent à cœur joie, tandis que Devroedt, dans la tribune de presse de Buenos Aires, prenait sagement des notes sur les Allemands et les Italiens. D'un seul coup, la Hollande généreuse et pléthorique des mois qui ont précédé la compétition réapparaissait avec son terrible appétit. Elle redevenait, dans l'esprit de tous, l'ennemi numéro 1 des Sud-Américains.

LE BRESIL RESSUSCITE

Mais de quels Sud-Américains ? Ils étaient trois, nous l'avons dit, pour une place de finaliste, trois qui se guettaient anxieusement, sans pour autant quitter des yeux l'intrus qui venait moisonner leur terre, cette Pologne aussi mal à l'aise dans cette

Les Allemands dubitatifs, à l'image de Bonhof, Russman, Vogts et Kaltz (de g. à dr.) *ont sans doute dit adieu à leur Coupe du monde, dimanche soir, face à la Hollande.*

Toute la détermination italienne dans ce dégagement de Scirea face à Flohe. Une Squadra si proche du paradis.

poule B qu'une poule dans un repaire de renards.

Brésil-Pérou d'abord fut l'occasion de remettre les choses au point et de replacer ce Mundial dans le cours de l'histoire. Il y a, dans la tradition du football, des choses qui ne se font pas. On veut bien que le Pérou 78 ait un lustre, une brillance, une verve incomparables ; on veut bien aussi que l'équipe brésilienne de Coutinho boîte bas, par rapport à celles qui l'ont précédée. Mais quand le Brésil et le Pérou se rencontrent, même s'ils ont changé, quelque chose de plus fort que les circonstances du moment s'exprime. C'est le Brésil qui parle, et c'est le Pérou qui écoute. En 1970, à Guadalajara, le Brésil de Pelé, Tostao, Gerson, Jaïrzinho et Rivelino avait, par 4 buts à 2, éliminé le Pérou de Cubillas, Chumpitaz, Mifflin, Sotil et Perico Leon.

A Mendoza, en 1978, le Brésil d'Amaral, Roberto, Gil et Mendoça a réglé, sur un score plus net (3-0), le sort du Pérou de Cubillas, Chumpitaz, Duarte et Munante.

Comme le Phénix de la mythologie renaissait indéfiniment de ses cendres, ce Brésil qu'on croyait volatilisé est ressuscité dès qu'il a été libéré de l'obsession de perdre. C'est la peur sans doute qui l'avait figé et rendu impuissant sur ce terrain de Mar del Plata qui, selon l'heureuse expression de Georges Boulogne, se pèle sous les pieds comme un fruit. Coutinho a pu, ou a voulu, se passer de tous ceux qui lui semblaient indispensables, de Ze Maria et Nunes (blessés), d'Edinho, de Rivelino, de Zico et de Reinaldo. Et, avec des remplaçants, le Brésil est redevenu lui-même, posément, sans en rajouter, à son rythme, à sa mesure. Impressionné, culpabilisé, complexé par un football européen même aussi primaire que celui de Suède, d'Espagne ou d'Autriche, le Brésil a recouvré ses esprits et sa sérénité devant une équipe qui ne lui fait pas peur. Il a battu le Brésil avec la complicité inconsciente d'un Pérou incapable de lui poser de vrais problèmes. Etait-ce un Brésil ressuscité ou un Brésil sursitaire ?

LE PREMIER PAS DE L'ARGENTINE

C'est sans doute en se posant cette question que Claudio Coutinho a suivi, deux heures plus tard, le seul choc Europe-Amérique de cette journée, qui mettait aux prises, à Rosario, l'Argentine et la Pologne.

C'était aussi, comme disent les cinéphiles, un « remake ». En 1974, à Stuttgart, les Polonais, qui avaient le vent en poupe, avaient réussi à submerger, par le dynamisme de Lato, Szarmach, Gadocha, et l'assurance lucide de Deyna et Kasperczak, une Argentine d'abord déboussolée, mais qui s'était ensuite âprement défendue. Kempes était, ce jour-là, déjà, l'avant-centre de la sélection bleu et blanc.

Les rôles ont été renversés, mais non sans mal. L'équipe d'Argentine a dû, une fois de plus, puiser dans ses ressources physiques et morales les plus profondes pour abattre une formation que l'on ne croyait pas si ambitieuse et si opiniâtre. Mario Kempes, qui nous fait penser à Rocheteau, mais à un Rocheteau durci et implacable, fut le triple héros de cette soirée, en marquant les deux buts de la rencontre et en suppléant son gardien, Fillol, pour arrêter, de la main, une balle d'égalisation polonaise. Le penalty fut manqué par Deyna, que la foule immense et folle d'inquiétude dut impressionner.

Curieuse et attachante équipe d'Argentine, à qui rien n'est jamais donné dans ce Mundial, et qui doit se battre passionnément contre tous les rivaux qui se présentent. Elle n'a pas plus dominé la Pologne qu'elle n'a dominé la Hongrie, la France et l'Italie. Mais elle a vaincu à force de dépassement, en faisant appel à tout ce qui s'agite dans l'âme de ce peuple éperdu de victoire.

La Pologne, avec sept de ses joueurs de 1974, n'a jamais admis la supériorité argentine. Mais c'est un footballeur tout neuf Zbigniew Boniek, vingt-deux ans, qui, par son abattage, son culot et son pouvoir de percussion, a failli abattre une défense de zone argentine, qui reste comme le talon d'Achille des hommes de Menotti.

C'était, pour l'Argentine, le premier pas, indispensable, sur la route qui conduit à une finale pour laquelle on a l'impression que chaque habitant de ce pays donnerait dix ans de sa vie.

Mais l'étape suivante était, pensait-on, encore bien plus redoutable.

LE BUT DE L'IMPOSSIBLE

Avant ce que les journaux sud-américains avaient appelé une « finale avant la lettre » entre Brésiliens et Argentins, la Pologne eut l'occasion face au Pérou de confirmer la santé et la richesse de son football. Les Péruviens qui avaient cru trop vite que leur vivacité, leur souplesse et leur ingéniosité suffiraient à leur valoir une place d'honneur, se trouvèrent en face de difficultés insurmontables. Un ailier aussi insaisissable qu'Oblitas pouvait bien surprendre un arrière comme Szymanowski par ses tours de passe-passe : les pétards péruviens ne faisaient jamais bien mal. Tandis que par leur mobilité et leur puissance, Boniek, Nawalka, Lato, Szarmach pesaient de plus en plus lourd sur une défense qui faisait très « amateur » aux prises avec de véritables « professionnels » formés à toutes les exigences de la compétition internationale.

Il fallut cependant attendre le milieu de la seconde mi-temps pour voir Szarmach inscrire le petit but qui représentait cette emprise presque totale. Malgré un réveil tardif et des efforts désespérés pour tenter d'égaliser (on vit même Quiroga lancer la mode du gardien-joueur du champ en dépassant la ligne des cinquante mètres), les Péruviens durent admettre qu'ils n'avaient aucune chance de jouer le moindre rôle dans un deuxième tour trop difficile pour eux.

La rencontre entre les deux « géants » sud-américains avait été précédée d'une effervescence et d'une telle agitation qu'elle en parut comme désamorcée. Les deux équipes se redoutaient tellement qu'elles paraissaient incapables de s'exprimer offensivement par elles-mêmes. C'est ainsi que l'Argentine sembla comme engluée par sa rivale, maîtresse dans l'art de se passer et de se repasser diaboliquement la balle comme un trésor qu'on veut garder indéfiniment. Et c'est le Brésil qui, à force de multiplier les travaux d'approche, entrouvrit le premier la porte du but, grâce au plus remuant de ses attaquants, l'ailier droit Gil.

Peu à peu pourtant l'Argentine sut profiter de sa vitesse et de son élan pour mettre Leao en danger sur des tirs d'abord lointains, puis sur l'occasion majeure de la rencontre, une reprise d'Ortiz qui pouvait aussi bien aller dans le but qu'en dehors. Le Mundial se jouait alors dans ce que les Brésiliens avaient appelé « la chaudière du diable », ce terrain de Rosario écrasé de passion et encombré de longs rouleaux de papier où les joueurs et l'arbitre s'emmêlaient les pieds.

Jusqu'au bout, on espéra qu'une des deux équipes marquerait ce « but de l'impossible » qui la qualifierait pour la finale. Mais l'approche de la finale étouffa chaque velléité, annula chaque tentative. Les deux adversaires restèrent finalement prisonniers de leurs craintes et se détruisirent totalement l'un l'autre.

Et ils se condamnèrent à jouer leur qualification non pas dans ce combat direct mais à travers la rencontre qu'ils livreront l'un contre la Pologne l'autre contre le Pérou. Quoique devancée d'un but actuellement, l'Argentine aura plus de chance de parvenir à ses fins, d'abord parce que le Pérou paraît beaucoup plus vulnérable que la Pologne, et surtout parce que, jouant son match plus tard, elle aura la possibilité d'ajuster son résultat à celui des Brésiliens. Il est probable que les Argentins arracheront ainsi, sans gloire excessive, mais dans le déchaînement d'une population qui se moque des moyens employés, le droit de jouer la finale dont elle rêve jour et nuit.

ADIEU AU TITRE ALLEMAND

L'adversaire européen du finaliste sud-américain n'est pas davantage sorti de l'impitoyable tournoi triangulaire que se sont livré les Allemands, les Hollandais et les Italiens. Une seule certitude ou presque cependant : l'Allemagne peut d'ores et déjà faire son deuil du titre mondial qu'elle avait conquis en 1974.

L'Italie qui affrontait l'Autriche à Buenos Aires ne parut pas vouloir ni pouvoir infliger à son adversaire la même correction qu'il avait subie de la part des Hollandais. Il est vrai que l'entraîneur autrichien avait pris des mesures exceptionnelles pour Causio, Paoli Rossi et Bettega. Le marquage tout terrain de ces trois hommes ayant été confié à Strasser, Krieger et Pezzey, les ailiers de la Squadra parurent beaucoup moins à l'aise que d'habitude. Paolo Rossi, en revanche, jeta constamment le trouble dans la défense autrichienne par ses continuels va-et-vient, ses percées aiguës, sa vivacité et ses appels de balle.

C'est donc le jeune avant-centre de Vicenza, espoir numéro un du calcio, qui donna l'avantage à son équipe en profitant prestement d'une grosse erreur de Strasser. Mais ce but venu peut-être trop tôt, au lieu d'aiguiser l'appétit des Italiens, paru le leur avoir coupé. Leur impuissance et leur somnolence qui soulevaient l'ire de la foule confirmaient l'impression que nous avions ressentie les jours précédents au contact des Italiens d'un manque subit d'ambition : comme s'ils estimaient ne pouvoir guère donner davantage.

L'Italie passa en seconde mi-temps de sales moments face à une équipe autrichienne sans envergure mais qui se piquait au jeu. Et un match nul désastreux aurait pu sans injustice condamner cette équipe sans âme et sans changement de vitesse où Bettega, diminué par une blessure, n'était que l'ombre du superbe attaquant des matches précédents. Quand en fin de match, l'égalisation de la Hollande devant l'Allemagne fut affichée en lettres de feu, cette nouvelle parut donner à l'équipe italienne un regain d'enthousiasme et d'agressivité. Elle se réveilla soudain comme pour dire : « Nous avons encore des possibilités. Et nous le montrerons mercredi aux Hollandais. »

Car c'est bien d'une véritable demi-finale directement qualificative au dénouement qu'il va s'agir, puisque le vainqueur, s'il y en a un, de ce Hollande-Italie de River Plate ne pourra pas être rejoint par l'Allemagne même si celle-ci dispose des Autrichiens. Et en supposant même qu'Italiens et Hollandais ne puissent pas se départager, il faudrait que la R.F.A. passe plus de quatre buts à Koncilia pour prétendre devancer l'équipe orange. Celle-ci demeure donc, par son dynamisme, par sa générosité, par son inépuisable énergie, le favori de son groupe. Elle a su lutter jusqu'au bout d'un match haletant et rebondissant pour rejoindre une équipe allemande qui avait pris deux fois l'avantage à la marque et qui croyait bien s'envoler vers une nouvelle finale. L'égalisation de René Van De Kerkhof a pratiquement éliminé l'Allemagne et fait de la Hollande l'équipe la mieux placée pour tenter une seconde fois d'arracher la Coupe du monde au pays qui l'organise.

Argentine - Hollande semble déjà inscrit au fronton de River Plate. Même si les Italiens et les Brésiliens tentent d'écarter encore ce qui, depuis le début, semblait dans l'ordre des choses.

GROUPE B

GROUPE A

Mercredi 14 juin à Buenos Aires

ITALIE et ALLEMAGNE : 0-0.

Temps frais avec brouillard en début de match. Terrain souple. 75.000 spectateurs. Arbitrage insuffisant de M. MAKSIMOVIC (Yougoslavie). Avertissement : néant.

ITALIE. — ZOFF** — GENTILE****, BELLUGI***, SCIREA***, CABRINI*** — TARDELLI****, BENETTI****, ANTOGNONI***, puis ZACCARELLI**** (46e) — CAUSIO***, P. ROSSI****, BETTEGA****. Total : 39.**

ALLEMAGNE. — MAIER** — VOGTS****, RUSSMANN****, KALTZ***, DIETZ*** — ZIMMERMANN***, puis KONOPKA*** (53e), BONHOF***, FLOHE****, puis BEER**** (69e) — RUMMENIGGE***, FISCHER****, HOLZENBEIN***. Total : 39.**

Mercredi 14 juin à Cordoba

HOLLANDE b. AUTRICHE : 5-1 (3-0)

Temps frais avec léger crachin en début de match. Terrain humide et fusant. 25.000 spectateurs. Arbitrage énergique de M. Gordon (Ecosse). Avertissement : néant. Buts : BRANDTS (6e), RENSENBRINK (35e sur penalty), REP (36e et 53e), W. VAN DE KERKHOF (83e) pour la Hollande ; OBERMAYER (80e) pour l'Autriche.

HOLLANDE. — SCHRIJVERS* — POORTVLIET***, KROL***, BRANDTS****, puis VAN KRAAY*** (64e), WILDSHUT*** — JANSEN****, HAAN****, W. VAN DE KERKHOF**** — R. VAN DE KERKHOF****, puis SCHOENMAKER*** (60e), REP****, RENSENBRINK****. — Total : 40.**

AUTRICHE. — KONCILIA* — SARA***, PEZZEY***, OBERMAYER***, BREITENBERGER*** — HICKERSBERGER***, KRIEGER***, PROHASKA*** — KREUZ***, KRANKL****, JARA****. Total : 35.**

GROUPE A

Dimanche 18 juin à Cordoba

ALLEMAGNE et HOLLANDE : 2-2 (1-1)

Temps froid, à cause du vent assez violent, avantageant d'abord l'Allemagne, ensuite la Hollande. Terrain glissant. 47.000 spectateurs. Arbitrage médiocre de M. Pareto (Uruguay). Avertissement à W. VAN DE KERKHOF (Hollande). Expulsion de MANNINGA (88e). Buts : ABRAMCZIK (2e), D. MULLER (70e) pour l'Allemagne ; HAAN (26e), R. VAN DE KERKHOF (83e) pour la Hollande.

ALLEMAGNE. — MAIER** — VOGTS****, RUSSMANN*****, KALZ***, DIETZ**** — BONHOF****, BEER****, HOLZENBEIN*** — ABRAMCZIK***, D. MULLER****, RUMMENIGGE****. Total : 42.**

HOLLANDE. — SCHRIJVERS* — POORTVLIET****, KROL****, BRANDTS*** WILDSHUT***, puis NANNINGA (78e) — JANSEN****, HAAN****, W. VAN DE KERKHOF*****. Total : 42.**

Dimanche 18 juin à Buenos Aires

ITALIE b. AUTRICHE : 1-0 (1-0)

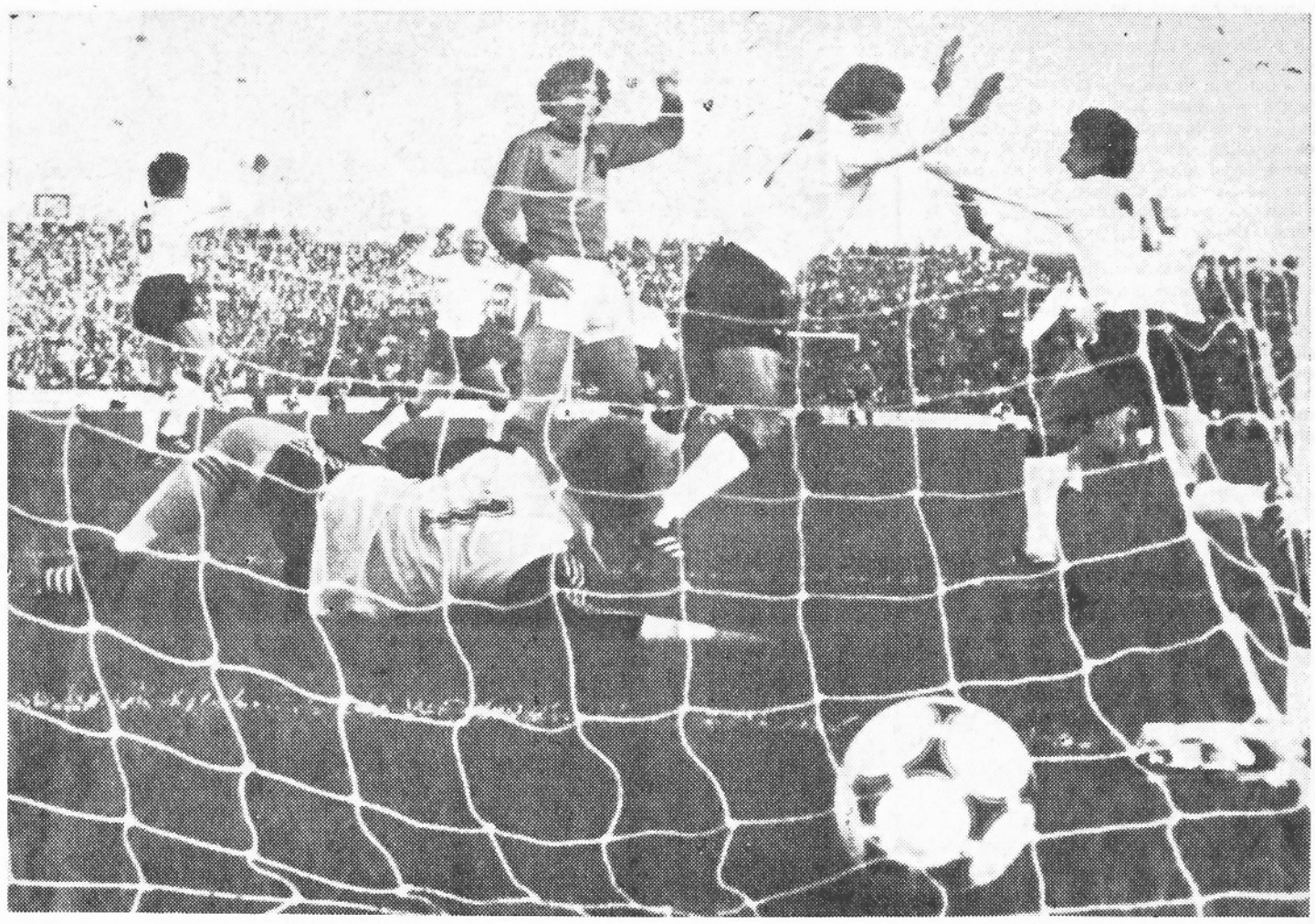
Temps frais avec léger brouillard. Vent nul. Pelouse glissante. 60.000 spectateurs. Arbitrage très sûr de M. Rion (Belgique). Avertissement : néant. But : P. ROSSI (12e).

ITALIE. — ZOFF** — GENTILE****, BELLUGI***, puis CUCUREDDU**** (46e), SCIREA***, CABRINI**** — TARDELLI****, ZACCARELLI***, BENETTI*** — CAUSIO***, P. ROSSI*****, BETTEGA***, puis GRAZIANI*** (71'). Total : 40.**

AUTRICHE. — KONCILIA** — SARA*****, PEZZEY****, OBERMAYOR***, STRASSER*** — PROHASKA***, KREUZ****, HICKERSBERGER*** — SCHACHNER***, puis PIRKNER*** (62e), KRANKL****, JARA***. Total : 39.**

Quand les "géants" se neutralisent

(Victor Sinet)



La tête d'Abramczik a fait mouche. Les Allemands laissent éclater leur joie.

CORDOBA. — C'était en quelque sorte une demi-finale de la Coupe du monde et en vérité la revanche de la finale de 1974. Un vrai choc de géants. Un match comme on en voit tous les quatre ans.

Bien sûr, le spectacle ne fut peut-être pas conforme à ce que pouvaient en attendre les puristes mais tout le monde sait qu'à ce niveau de la compétition, de telles considérations n'entrent pas tellement en ligne de compte. Pour nous, cette opposition entre deux des équipes qui ont le plus apporté au football européen depuis une dizaine d'années fut d'une grande intensité et nous considérons qu'aussi bien les uns que les autres ont joué un match extrêmement positif.

La Hollande aurait pu gagner. L'Allemagne aussi. Disons donc que le match nul peut être tenu pour équitable, quand bien même la sélection orange se serait montrée beaucoup plus entreprenante en seconde mi-temps, Johnny Rep notamment percutant la transversale après un remarquable exploit personnel.

Mais dans un autre sens, on peut quand même dire que l'équipe de Happel est revenue de loin puisque menée 2-1 alors qu'elle faisait tout le jeu depuis le début de la seconde période, elle n'égalisa qu'à six minutes de la fin par l'entremise de René Van de Kerkhof mystifiant d'un crochet sur place deux ou trois défenseurs allemands en même temps.

Pour en revenir au match de dimanche, disputé dans un stade de Cordoba archicomble et ensoleillé dans un premier temps, mais très froid à la tombée de la nuit, on peut dire qu'il commença de manière inattendue puisque, après trois minutes de jeu, c'était l'Allemagne qui menait 1-0. L'Allemagne qui avait fermé le jeu de la manière absolument regrettable que l'on sait le mercredi précédent face à l'Italie, l'Allemagne qui avait tiré parti d'un coup franc admirablement tiré par Bonhof et d'une victorieuse tête plongeante d'Abramczik.

Cela donna une autre dimension au match dans la mesure où les Hollandais, déjà contractés au départ, apparurent encore plus tendus et ne purent de ce fait développer leur jeu comme à l'ordinaire. Heureusement pour eux, après une série de péripéties sans relief, Arie Haan trouva l'ouverture à la vingt-sixième minute, son tir foudroyant des 30 mètres laissant Sepp Maier complètement pantois. Enfin les filets du portier allemand étaient violés.

A partir de cette égalisation, la Hollande retrouva petit à petit son rythme et son tourbillon à base d'accélérations, de permutations, de remises instantanées, de jaillissements dans tous les sens. Alors petit à petit, les « oranges » comme on les appelle prirent la mesure de leurs adversaires et dominèrent de plus en plus, surtout au cours d'une seconde période où Rep et René Van de Kerkhof déchaînés posaient toutes sortes de problèmes à l'arrière-garde germanique. Par bonheur pour celle-ci, le grand et blond Russmann montait une garde tellement vigilante qu'à lui seul il empêcha les deux mousquetaires néerlandais d'aller au but. Toujours est-il que l'on ne voyait pas alors comment les Allemands pourraient s'en sortir.

Pourtant à la soixante-neuvième minute, sur l'une des rares actions offensives d'une Allemagne de plus en plus contrainte à la défense, Schrijvers, le remplaçant de Jongbloed, se laissait surprendre par une reprise de la tête de Dieter Muller. Ce fut comme on s'en doute le grand silence dans le camp hollandais, surpris et visiblement meurtri.

Mais la machine batave était lancée et elle allait heureusement repartir de plus belle à la charge, toujours sous la houlette de Hann, de Jansen, de Rep, de René et de Willy Van de Kerkhof. Ainsi Rep, après avoir mystifié Russmann, percuta-t-il la barre d'un tir en force.

Maïer dépasse Banks

(Claude Chevally)

CORDOBA. — Pour l'honorer de son record d'invincibilité en phase finale de Coupe du monde, Maier avait reçu, à la veille de retrouver la Hollande, une importante statue pesant très exactement les 80 kg que lui-même accuse sur la bascule.

En 1966, Gordon Banks avait, en effet, tenu 438 minutes sans prendre le moindre but. Sepp, lui, après le match nul (0-0) contre l'Italie en était à 449 minutes. Depuis son arrivée en Argentine, pas une fois il ne s'était baissé pour aller ramasser un ballon au fond des filets, en profitant en plus pour battre ici, avec dix-sept matches de phase finale de Coupe du monde, le record que le Mexicain Carbajal détenait jusque-là avec une participation de moins. Bref, Sepp le comblé faisait de la surenchère dans les records en tout genre.

Il était évident aussi que ce fameux record d'invincibilité serait encore amélioré à l'occasion de cet Allemagne-Hollande tendu à défaut d'être endiablé. A moins d'un but marqué dès l'engagement. Ce ne fut pas le cas, et pendant vingt-six minutes encore. Maier préserva sa réputation. Mais quand Haan, contre le vent pourtant, déclencha un formidable boulet de canon face à lui, Maier n'en put mais... Pis : il n'esquissa pas le moindre geste, comme estomaqué à la fois par la puissance du tir hollandais et par le fait de son honorifique invincibilité.

Mais il est sûr aussi que plus que la chute de son record, c'est surtout le fait d'avoir été battu une deuxième fois, sept minutes avant la fin qui a coûté le plus, dimanche au stade Château Carreras. Car, avant la rencontre, il avait bien précisé :

« Les records sont faits pour être battus. Alors ce n'est pas tellement le fait que je n'encaisse pas de but qui est important, c'est surtout que l'Allemagne parvienne à battre la Hollande. Encore une fois pour préserver son titre mondial car comme tous mes camarades, je tiens à jouer la finale du 25 et à la gagner, bien sûr. »

Or, depuis hier, si ce titre-là, si cher à Maier et aux siens, n'est pas définitivement perdu, il n'en demeure pas moins qu'à voir l'abattement des Allemands, une fois le but de René Van De Kerkhof marqué, tous avaient bien conscience qu'en dehors d'une aide extérieure venue d'Italie mercredi, c'est la Hollande qui était désormais la mieux placée pour aller en finale.

La Squadra : plus ça va moins ça va

(Gérard Ernault)

Ce but qu'inscrit Paolo Rossi contre l'Autriche malgré un tacle de Strasser vaut de l'or. Il permet à l'Italie de rester en course pour la grande finale du Mundial.

BUENOS AIRES. — L'Italie jouera demain contre la Hollande à River Plate, à quitte ou double, son billet pour la finale de dimanche prochain.

Mais, même si sa situation s'est améliorée par rapport à mercredi, après le nul qui avait suivi son match contre l'Allemagne, elle ne pourra malheureusement pas ne compter que sur elle-même dans cette perspective. En effet, une victoire sera nécessaire aux Italiens devant la Hollande, leur goal-average étant largement inférieur à celui des Hollandais, qui pourront eux se contenter d'un match nul. Alors à la place des Italiens aujourd'hui, nous nous mordrions les doigts d'avoir pendant longtemps oublié de marquer des buts aux Autrichins, ce qui, à la réflexion paraissait tout à fait dans leurs cordes dimanche soir.

Indiscutablement nous avons eu sous les yeux à River Plate, la plus modeste de toutes les équipes italiennes ayant participé à tout ce Mundial depuis le début. Il restera, bien entendu, pour Bearzot à en expliquer les raisons. L'une de celles-ci pourrait être constituée par l'espèce de malaise qui a frappé les Transalpins depuis le match nul contre l'Allemagne l'autre jour.

Ce malaise s'est répandu doucement à l'Hindu Club, comme si le lieu était propice à ce genre de révélation. De quoi s'agit-il ?

D'abord de l'amertume qui s'en est suivie au terme d'une partie moyenne contre l'Allemagne et surtout ce sentiment d'avoir raté contre les champions du monde en titre un exploit. Mais plus sûrement, comme toutes les communautés que la victoire ne suit plus, les Italiens sont aux prises avec des états d'âme, voire une « crise » larvée. Celle-ci a été portée à son comble par la déclaration du président de Lanerossi qui est le club de Paolo Rossi.

Le discours présidentiel, inopportun, a mis en accusation tous les joueurs de l'équipe d'Italie, partant, la moyenne de la « Juve », c'est-à-dire neuf sur onze, que l'on dit mettre en quarantaine le petit Paolo Rossi. Celui-ci, pressé par Bearzot a fait une mise au point :

« Il est faux de dire qu'on me tient à l'écart. Je m'entends bien avec tout le monde, dans cette équipe. Je commence maintenant à la connaître. Je crois que nous pouvons faire encore de grandes choses en Coupe du monde. »

Pour bien indiquer que selon lui, il n'y avait pas d'affaire, Paolo Rossi, la journée de samedi, avait largement répondu aux sollicitations des photographes pour poser avec ses équipiers. Dans le même ordre, une autre déclaration avait fait quelque bruit à l'Hindu Club. Il s'agit de celle parue dans les journaux argentins dans la bouche de Franco Causio.

« Je trouve que Antognoni pour le moment n'a pas sa place en équipe d'Italie. Il y a parmi les remplaçants, des joueurs qui sont plus en forme que lui et qui pourraient davantage servir l'équipe. »

Cette très sèche mise au point de l'ailier moustachu de la Juve ,accréditait aussi l'espèce de malaise qui régnait pendant tout ce week-end à l'Hindu Club.

Peut-on expliquer par ces données psychologiques, la piètre exhibition fournie par la Squadra, dimanche à River Plate contre les Autrichiens, soixante-quinze minutes durant, puisque le dernier quart d'heure révèle enfin, une équipe italienne très entreprenante, très allante, mais trop tardivement.

Ce n'est pas sûr. On se demande si les hommes de Bearzot, très sollicités pendant toute une saison dans le Calcio, leur championnat national, puis en Coupe d'Europe (la Juve est allé en demi-finale), puis maintenant avec le Mundial, ne sont pas l'objet d'un fléchissement sur le plan physique. D'ailleurs, depuis une semaine, Bearzot avait décidé de ralentir la préparation dans ce domaine, d'offrir le plus de temps possible de récupération à ceux qui en manquaient. Dimanche soir deux défaillances notoires ont été enregistrées : celle de Causio et celle de Bettega, mais on peut également, dans une mesure moindre, dire que Benetti a été loin du Benetti que nous avions connu contre la France, contre la Hongrie et contre l'Argentine.

En ce qui concerne Bettega, victime d'une légère déchirure à l'occasion du dernier entraînement de vendredi après-midi, il s'est peut-être tout simplement réservé inconsciemment, de peur d'aggraver son cas. Il faudra suivre l'évolution du mal pendant le début de cette semaine, pour voir de quelle nature il est exactement en ce qui concerne la « tête d'or » du football transalpin.

Quant à Causio, il nous a depuis longtemps habitués à ses performances en dents de scie. C'est un joueur inspiré, sujet à des hauts et des bas selon son humeur.

Mais là encore, la façon dont il récupérera sera intéressante à enregistrer dans la perspective du match très important, voire décisif que les Italiens vont devoir maintenant jouer contre la Hollande.

D'une façon générale, peu sûre d'elle-même, la Squadra a commis le péché de prudence. L'obligation lui était faite d'attaquer pour espérer encore décrocher son billet en vue de la finale de dimanche. Sans doute, le but initial, réussi par Paolo Rossi, a-t-il été du même effet sur les Italiens que celui de Lacombe, l'autre jour, à Mar del Plata, marqué à leurs dépens, l'avait été à l'encontre de l'équipe de France. Car, à partir de là, les hommes de Bearzot retrouvèrent des automatismes qui ne les poussent pas à aller de l'avant. Au contraire, à partir de la demi-heure, ils commençaient déjà à gagner du temps, si bien que l'arbitre belge, M. Rion, fut obligé de venir faire une remarque à Zoff le capitaine, l'avertissant que si cela continuait il serait obligé de décompter le temps. C'était la façade la plus irritante d'un Calcio que nous croyions dépassé.

Paradoxalement, la Squadra dimanche, a mis la tête hors de l'eau, le même jour où elle a livré sa performance la plus moyenne...

C'est un avertissement pour les hommes de Bearzot. Mais c'est aussi un encouragement à la veille de la semaine décisive qui commence, et qu'ils comptent bien achever, dimanche ici même, à quinze heures. Ce sera leur finale.

Paolo Rossi le bien-aimé

BUENOS AIRES. — C'est encore de Paolo Rossi qu'il s'agit. Le petit Paolo, nous voulons dire le jeune Paolo, à River Plate comme à l'Hindu Club a de nouveau été le personnage marquant de son équipe. Le week-end avait mal commencé pour lui avec la déclaration du président de Lanerossi, son club, accusant l'ensemble de la Squadra de snober son petit protégé et Bearzot de cautionner ses mauvaises manières. Bearzot n'était pas content après cela et son corps squelettique était agité de mouvements nerveux. Il fallut que Rossi répare la gaffe présidentielle. Il le fit avec diplomatie, se fit prendre en photo bras dessus, bras dessous avec Bettega et Causio ses amis de l'attaque et déclara :

« Il est faux que les autres me laissent tomber. Au contraire, je me sens de mieux en mieux, je crois qu'ils m'aiment bien. »

Si telles n'étaient pas leurs intentions, ils devraient faire quand même comme si... car le jeune homme, une fois de plus, les a tirés d'un mauvais pas contre l'Autriche. C'est lui en effet qui surgit dans le dos de Strasser pour marquer le seul but du match, le but qui remettait la Squadra sur ses rails en vue de la finale.

Ce but illustre un nouveau talent de Paolo Rossi, jusque-là connu comme un attaquant rapide, bon tir, bon crochet : son flair. Tout le match durant, il fit peser une lourde menace sur la défense autrichienne. Malheureusement, dimanche soir, il était mal entouré, Causio et Bettega n'étant pas dans un grand jour ; seul Tardelli vint l'épauler et lui tenir compagnie. Une des échappées du duo faillit bien aboutir en deuxième période, Tardelli échouant d'un poil sur Koncilia.

Les deux hommes qui partagent la même chambre à l'Hindu Club ont promis de remettre ça contre la Hollande mercredi. Alors, il faudra soutenir le petit Rossi.

G. E.

Haan : "Pour une deuxième finale"

BUENOS AIRES. — Pour Helmut Schoen comme pour Happel, ce match entre deux des meilleures équipes européennes du moment fut un grand match, et les deux formations ont donné une haute idée de la valeur du football européen. Sans doute chacun des entraîneurs exagère un peu. Ce match a surtout valu par son côté émotionnel. Sur le plan technique, il y eut bien des ratés ; mais là n'est pas notre propos.

Ce qui importe pour l'équipe de Hollande, c'est qu'elle soit en hausse, et Happel trouve qu'elle a joué, dimanche à Cordoba, son meilleur match depuis le début de la Coupe du monde.

Arie Haan, l'homme qui marqua le premier but hollandais, d'un de ces boulets de canon qui font date dans l'histoire, nous disait :

« Sans doute les Allemands sont-ils moins forts qu'en 1974. Ils ont perdu tant de joueurs de valeur ! Aussi, pour nous, la partie fut plus facile et nous aurions dû la gagner sans notre étourderie. Nous menions très largement aux points lorsque les Allemands ont marqué leur deuxième but surprise. Ce deuxième but qui nous est imputable, car nous n'étions pas suffisamment concentrés. Or la concentration est l'une des vertus les plus grandes pour une équipe qui désire aller loin dans une compétition comme celle-ci. »

— Est-ce que vous avez joué contre l'Italie, récemment, lui avons-nous demandé.

— Oui. Il y a deux ans et nous avons gagné par 3 à 1.

— Faites-vous une grosse différence entre le jeu des Allemands et celui des Italiens ?

— Oui. Le jeu italien est plus serré, plus fermé que le jeu des Allemands et leur attaque est, à l'heure actuelle, meilleure. Mais j'espère que, par notre jeu tout en mouvement, nous arriverons à troubler la défense italienne, comme nous l'avons fait la dernière fois à Rotterdam.

— Avez-vous donc bon espoir pour aller jusqu'à la finale ?

— Oui, sans aucun doute, car nous avons déjà trois points comme l'Italie, mais nous avons, grâce à notre large victoire sur l'Autriche, un avantage simple match nul avec elle nous assurerait en finale, à une seule exception, c'est que l'Allemagne batte l'Autriche par plus de quatre buts d'écart, ce qui m'étonnerait, car, dans les conditions actuelles, il ne me semble pas que l'attaque allemande soit capable d'un tel exploit. Nous pensons donc parvenir, pour la deuxième fois consécutive, en finale d'une Coupe du monde. »

Ce qui ne serait pas mal, évidemment ! Mais faudra-t-il que, d'ici là, nos Hollandais, généralement décontractés, soient un peu plus discrets sur le terrain et, aussi, beaucoup plus attentifs.

Ce n'était pourtant que partie remise pour la Hollande puisque, à la 79e minute, René Van de Kerkhof se jouait de Dietz, de Russmann et de Maier à la fois. La Hollande avait eu chaud mais elle n'avait pas volé son match nul.

Son mérite était d'autant plus grand en l'occurrence qu'elle avait dû jouer ce match sans trois de ses principaux titulaires, Nesskens, Risbergen et Suurbier, trois hommes qu'elle va peut-être récupérer ce mercredi face à l'Italie dans ce que l'on peut considérer comme le dernier grand match avant l'apothéose.

Il reste que l'Allemagne dimanche a tout de même fourni un match enfin digne de sa réputation. Il est vrai qu'elle n'avait pas d'autre ressource que celle de tenter le tout pour le tout puisque, compte tenu de ses résultats précédents, elle n'avait pas d'autre ressource que celle de gagner pour toucher au but qu'elle s'était assigné, le but en question n'étant autre que la grande finale.

Dommage pour les Allemands mais on peut quand même dire qu'ils l'ont plus ou moins cherché. S'ils avaient joué de la même façon face à l'Italie, peut-être auraient-ils réussi un résultat qui leur aurait ouvert d'autres portes. Ils ne l'ont pas voulu, ils n'ont donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes d'avoir en quelque sorte échoué au port.

Et en tout état de cause, nous sommes de ceux qui pensent que pour le bon renom du football, surtout dans sa plus haute expression, il est quand même préférable que ce soit la Hollande ou l'Italie, deux équipes qui ont joué dans le meilleur esprit de jeu, qui se retrouvent dimanche au « monumental » de Buenos Aires.

Comme quoi cet Italie-Hollande de demain soir à River Plate sera bien à lui seul un choc qui vaudra tous les autres.

GROUPE A

ITALIE - ALLEMAGNE (0-0)

LOIN DE MEXICO...

(Jean-Philippe Rethacker)

BUENOS AIRES. — Les Mundial se suivent et ne se ressemblent pas. A Mexico, en 1970, la demi-finale Italie-Allemagne avait fait vibrer le monde entier avec sept buts marqués, ses renversements de situation, son suspense et sa richesse technique. La version 78 aura été en comparaison aussi fade qu'un plat sans sel ni sauce. Peut-être pour symboliser un peu mieux ce Mundial bien pauvre et bien décevant, tout comme l'édition 70 du même match avait parfaitement illustré, sur le plan offensif, une compétition passionnante, colorée et pleine d'intérêt sur le plan technique.

La faute en incombe surtout aux Allemands, rois de l'offensive au Mexique, sont ici plus avares qu'Harpagon quand il s'agit de prendre des risques et de marquer des buts. Où est-il le temps où le gros Gerd semait la terreur dans les défenses de la Coupe du monde, et où les attaquants au maillot blanc balayaient tout sur leur passage ?

Le monde est aujourd'hui renversé puisqu'en Argentine, et en particulier au stade de River Plate, ou aura vu deux fois en quinze jours, une formation germanique recroquevillée devant son but, le défendant avec une énergie farouche et faisant preuve en attaque d'une impuissance et d'une pauvreté d'imagination qui firent presque pitié. Alors que par contre l'équipe italienne, qui a souvent tiré sa force dans le passé de son célèbre « catenaccio », de sa tactique hérisson et du jeu de contre-attaque, aura révélé ici une valeur offensive en individus et en qualité de jeu collectif qui ont séduit tout le monde.

Les Allemands avaient trois raisons pour une de se méfier de leurs rivaux italiens : il y avait d'abord ce fameux signe indien (un truc que nous connaissons bien !) qui empêche les footballeurs allemands de battre les Azzurri depuis des dizaines d'années ; une seule victoire, je crois, l'an dernier en trente-neuf années d'histoire. Il y avait ensuite ce départ sur les chapeaux de roue de la Squadra Azzura dans ce Mundial, départ qui n'avait fait qu'inquiéter un peu plus les coéquipiers de Vogts pour cette confrontation capitale puisqu'elle était la première du second tour.

Il y avait enfin l'incapacité dans laquelle se trouve actuellement le football allemand de trouver des successeurs à ses champions du monde, et surtout à ses monstres sacrés. Surtout au seul et unique Muller qui ait jamais pu faire la différence...

Helmut Schoen, qui redoutait donc les avants italiens, adopta un dispositif de sécurité spécial qu'il déclencha en deux temps au fil des événements. C'est lui qui confectionna cette fois un catenaccio du plus pur acier pour enfermer à double tour les terribles canonniers transalpins. Devant le libero Kaltz qui est déjà lui-même un pur défenseur, il plaça trois gardes du corps sur Causio (Dietz), Paolo Rossi (Russmann) et Bettega (Vogts). Cela pendant la première période qui vit d'ailleurs les Allemands mener souvent le jeu et menacer parfois Zoff, ce dernier étant même contraint à une parade fantastique sur un tir d'Holzenbein.

Mais comme Rossi, qui est court sur pattes et prompt comme un furet, avait souvent échappé au grand Russmann, alors que le bas sur pattes allemand Berti Vogts avait au contraire souffert le martyre devant un Bettega qui faisait une tête de plus que lui et qui le dominait dans le jeu aérien, l'entraîneur allemand décida après la mi-temps de changer son fusil d'épaule et de faire permuter les deux hommes, ce qui était parfaitement logique.

Le pauvre Bettaga, qui avait laissé passer le coche en première période sur deux actions individuelles sensationnelles (une série de dribbles inarrêtables au cœur de la défense adverse, puis un tir précédé d'un contrôle de la poitrine exemplaire) ne parut jamais se remettre de son infortune. D'autant plus que l'implacable géant blond Russmann, qui possède lui aussi un jeu de tête pas ordinaire, ne lui laissa plus prendre un seul ballon dans les duels au sommet qui opposèrent les deux hommes.

Ce match ne fut d'ailleurs qu'une addition de duels singuliers en raison des conceptions tactiques très semblables des deux équipes, qui adoptèrent un marquage individuel impitoyable et qui y laissèrent leurs forces, leurs espoirs et leurs illusions. Du côté italien, en effet, on vit aussi le stoppeur Bellugi suivre comme son ombre le trapu avant-centre allemand Fischer, qui lui donna d'ailleurs du fil à retordre, tandis que Tardelli tentait selon son habitude de neutraliser le meneur de jeu adverse, en l'occurrence Flohe, qui a bien du mal décidément à assurer la relève d'Overath, son maître.

Peur de perdre toute chance d'aller au bout de l'aventure, système de jeu fermé, peu d'occasions et pas de but : ce n'est pas cet Italie - Allemagne qui aura pu réconcilier les spectateurs argentins avec le football européen. Heureusement, en fin de compte, que les Français, avec leurs faiblesses, seront passés par là pour montrer qu'on peut jouer sérieusement tout en s'amusant et tout en amusant.

Face à face musclé Kaltz-Tardelli sous le regard de Causio.

HOLLANDE - AUTRICHE (5-1)

L'ÉCROULEMENT AUTRICHIEN

(Claude Chevally)

CORDOBA. — L'Autriche n'aura donc pas gardé longtemps ses illusions après un premier parcours surprenant. Car ainsi que le craignait Senekowitch, sans l'avouer pourtant vraiment, son équipe a eu du mal à digérer sa réussite initiale, au point de décliner régulièrement de match en match. Au point, surtout, d'encaisser cinq buts d'une Hollande redevenue fière, qui se trouvait être exactement sur la courbe inverse.

Certes, l'affaire n'était alors pas définitivement gagnée pour autant pour les Hollandais. Mais ainsi que la plupart des joueurs de Happel le disaient à l'issue du match, c'était presque un point supplémentaire que la Hollande venait de gagner là.

Il était évident, en tout cas, dès cette sixième minute où Brandts marqua de la tête le premier but hollandais, que l'affaire se présentait mal pour l'Autriche, plus efficace en contre que lorsqu'elle est obligée de mener le jeu. Obligation plus risquée encore quand l'adversaire s'appelle la Hollande et sa phalange de coureurs de fond.

Alimentés par un milieu de terrain surpuissant, Rep, Rensenbrink et René Van de Kerkhof se firent alors une joie de déboussoler totalement la défense autrichienne, craquant par tous les bouts. Après le match, Senekowitch dira : **« Pour bien faire, il aurait fallu que je change toute l'équipe. Alors à quoi bon, utiliser mes deux remplaçants ? »**

Il n'avait tort, en fin de compte, que pour deux joueurs qui surnagèrent et sauvèrent au moins leurs meubles personnels : Jara et plus encore Krankl, remuant et inspiré pendant une bonne heure.

Car c'est bel et bien l'Autriche qui s'est écroulée mercredi dernier. Et le seul mérite véritable des Hollandais aura été de profiter au mieux de cette circonstance favorable pour eux. Happel et les siens ont en tout cas retiré là un surcroît d'espérances, même si après ce match-là, tous eurent la prudence de placer l'Italie comme favori du groupe. Peut-être parce qu'échaudés par leur expérience de 1974, ils savent qu'il n'est pas commode d'être l'équipe à battre dans un Mundial.

Et de quatre penalties pour Rensenbrink.

Rep ne semble pas content et il le dit à Krol, son capitaine. Il y a un problème, Johnny ?

REP : un cœur gros comme ça !

(Robert Vergne)

MENDOZA. — La route soudain se rétrécit, le macadam présente des fissures, un cassis envoie les passagers arrière au plafond de l'automobile dont le conducteur, rendu prudent, négocie le second cassis, pourtant plus accentué, avec une douceur qui permet le passage du véhicule sans trop de dommage. Il y a une demi-heure que l'on a quitté Mendoza et l'on commence à attaquer les premiers lacets de la montagne que l'on appelle ici la « Cordillière » des Andes. C'est-à-dire, pour beaucoup de Français ignorant comme il se doit la Géographie, les Alpes avec les Pyrénées par-dessus, ce qui fait quand même assez haut.

Nous poursuivons notre route et nous arrivons à un carrefour avec une affiche monumentale vantant les mérites d'un hôtel possédant tous les avantages des établissements internationaux, tennis, golf et l'inévitable piscine. L'ennui, c'est qu'avant d'atteindre ce paradis présumé et programmé sur catalogue, deux militaires se profilent à l'horizon immédiat avec un tic assez fréquent dans cette corporation consistant à laisser l'index se promener sur la détente.

On finit tout de même par passer devant le chien policier sur le dos duquel on a mis une petite laine parce que c'est l'hiver, et l'on se trouve enfin admis dans l'antre de la seule équipe résidant à Mendoza, et dans un premier temps, on aurait plutôt tendance à remercier les Dieux qui sont censés veiller sur la corporation journalistique. On se trouve donc face à face avec des jeunes gens heureux de voir des visages plus ou moins connus, mais avec lesquels on peut échanger des idées. C'est ainsi que nous avons discuté avec Haan du coucher de soleil sur les Alpes par rapports aux Andes, ce qui n'a évidemment aucun rapport avec les besoins d'un rédacteur en chef d'un journal européen. Et pourtant...

UN NID D'AIGLE

Il suffit d'avoir été deux ou trois fois à Potrerillos pour se convaincre de ce nid d'aigle, dans sa splendide solitude, est peut-être la panacée pour les philosophes, mais aussi bien l'enfer à l'usage de jeunes gens normaux jouant très bien au football. **« Je ne parviens pas à dormir ici »**, me disait Johnny Rep en me citant d'autres noms de partenaires victimes du même mal comme Neeskens ou Willy Van de Kerkof. Or, nul n'ignore que si le sommeil est réparateur pour tout le monde, il est essentiel pour les sportifs de haut niveau. La première objection qui tombe sous le sens, c'est de savoir pourquoi les Hollandais se sont concentrés à 1.200 m d'altitude alors que l'Argentine n'est pas le Mexique et que tous les stades se situent à peu près au niveau de la mer. La réponse est simple : pour des raisons de politique intérieure argentine, il fallait un groupe à Mendoza qui ne possède pas l'infrastructure hôtelière pour héberger des équipes de football. D'où Potrerillos, où l'on a caserné les Hollandais.

Mais les garçons d'Amsterdam, de Rotterdam ou d'Eindhoven l'ont mal pris, eux qui furent les premiers à poser franchement l'éternel problème qui voulait jusqu'ici que l'on prenne trop volontiers le champion pour un trappiste. Tous leurs efforts tendirent alors à quitter ce nid d'aigle par tous les moyens, y compris ceux que réprouvent la morale sportive, c'est-à-dire essentiellement défendre son maillot et son drapeau. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser de façon superficielle, les Hollandais appliquèrent les moyens de leur politique. Après avoir ridiculisé les Iraniens, ils laissèrent les Péruviens s'amuser et puisque ces mesures ne s'avéraient pas suffisantes, ils convinrent de ne pas battre l'Ecosse, car cette victoire leur aurait conféré ipso facto la première place du groupe et l'obligation de demeurer à Mendoza.

L'ennui, c'est qu'en matière de football, on n'est jamais sûr de rien. Lorsqu'ils virent sur le grand cadran lumineux que les Péruviens s'amusaient avec les Iraniens, ils n'eurent plus qu'un objectif : ne pas gagner contre l'Ecosse. Mais comme une équipe de football est une machine très complexe dont il est impossible de contrôler les réactions collectives, il s'avéra que le troisième but de Gemmil était une catastrophe dans la mesure où un autre but obtenu par les Ecossais les qualifiaient pour le tour suivant. Le vent de panique qui souffla quelques instants tomba brutalement par le fait d'un grand blond au nez en trompette et au nom extrêmement bref : Rep. Un slalom irrésistible, un tir, un but et les finalistes de la Coupe 1974 pouvaient poursuivre leur carrière dans le Mundial 1978. C'est ainsi qu'un Corse d'adoption a tiré l'équipe de son pays d'un très mauvais pas.

DEUX SEMAINES A VALENCE

Il convient d'effectuer un retour en arrière à propos de Johnny Rep. Quelques heures après son installation à Potrerillos, il nous avait confié ses inquiétudes quant à sa participation à la Coupe du monde. Certes, on l'aimait bien, Johnny, mais enfin on avait perdu sa trace depuis qu'il s'était expatrié en Espagne d'abord, en France ensuite. Comme il se trouvait en concurrence avec René de Kerkhof, dont le talent indiscutable se trouve augmenté par la présence de son frère Willy, sa place était doublement discutée. Ce fut l'un des grands mérites d'Ernst Happel de le maintenir au sein de l'équipe. Ayant appris qu'il participerait au premier match contre l'Iran, Johnny poussa un soupir qui était bien évidemment de soulagement.

« C'est vrai que nous avons mal joué pendant ces trois matches que nous avons disputés à Mendoza, mais nous avons pas mal d'excuses. D'abord le terrain. Moi je dis que ce n'est pas possible de bien jouer dans de telles conditions. De plus, c'est épuisant. Je n'ai jamais été aussi fatigué qu'après les matches disputés ici. Ce n'est pas normal. Ce terrain est la seule explication de nos mauvais matches. »

Car pour le reste, tout ce que certains journalistes hollandais ont dit à propos de la mauvaise ambiance qui règnerait chez nous est absolument faux. De même que nous n'avons aucun problème avec Happel. Certes, ce n'est pas un bavard, mais je trouve que c'est plutôt une qualité. Je peux d'autant en parler que je n'étais pas dans son esprit un titulaire indiscutable. Mais un entraîneur a le droit de préférer un joueur à un autre. En fait, c'est le style qu'il juge et non l'homme. Finalement, il m'a fait confiance et je crois qu'il ne l'a pas regretté.

Bien sûr, on a déçu beaucoup de supporters et de journalistes de chez nous, mais nous n'avons peut-être pas une équipe aussi bonne qu'ils le croient. Beaucoup de copains sont fatigués par une saison qui a été très dure pour tout le monde. Il ne faudrait tout de même pas l'oublier. Moi, je sais que je vais prendre quelques jours de vacances en Espagne et je ne jouerai certainement pas les deux ou trois premiers matches du Championnat, parce qu'il me faut absolument du repos. »

Johnny Rep répond, pour la dixième fois peut-être, à nos confrères argentins qui lui demandent de parler de ses buts. « **J'ai eu de la chance pour la première fois depuis le début de la Coupe du monde.** »

Simple, modeste, bon camarade, Johnny Rep a beaucoup apporté à cette équipe de Hollande qui n'a cependant pas tout à fait retrouvé la sérénité de la précédente Coupe du Monde qu'elle fut bien près de gagner. Mais il est certain que l'isolement et le sentiment de claustration ont beaucoup pesé sur ces jeunes gens. Il n'est même pas impossible que dans l'avenir, ils refusent de se plier à cette discipline. Qui pourrait leur donner tort ?

...en direct du mundial...

AVEC LEUR PETIT AVION

Les Allemands sont gens bien organisés. Pour ne pas avoir à subir les aléas des voyages aériens collectifs et des voyages par route ou voie ferrée, ils ont à leur disposition un avion Fokker qui peut atterrir sur une piste courte, et par tous les temps.

La semaine dernière, alors que le brouillard sévissait sur le pays, le Fokker des Allemands réussit à se poser sur l'aéroport militaire El Palomar à 30 kilomètres de Buenos Aires. « Heureusement que nous avons un petit avion, disait Sepp Maier. Je ne me voyais pas, à mon âge, en train de faire 700 kilomètres en bus. »

■ Le président de la fédération allemande M. Hermann Neuberger, aurait passé un savon à Helmut Schoen après le premier tour : « Notre équipe ne s'entraîne pas assez. Elle n'est pas en bonne condition physique. Il faut reprendre tout cela en main. »

■ Dans l'équipe d'Allemagne, chaque joueur non rasé pour le déjeuner doit payer une amende de 50 marks (120 F). Recordmen : Flohe et Cullman.

■ Avant le match contre l'Italie, les Allemands étaient allés au cinéma voir un film de Robert Redford.

■ Gros succès d'estime pour Ian Fleming, l'auteur (décédé) des James Bond, auprès des internationaux allemands. Ses œuvres complètes ont été lues par la plupart au cours du Mundial.

■ Eva Russmann, l'épouse du géant allemand, lui a commandé au téléphone un bonnet, très coloré, avec oreillettes, pour leur fille de 3 ans, Nina : « Mais comment veux-tu que je fasse ? a répondu le géant. Nous ne sortons jamais ? ». Débrouille-toi », a conclu madame.

■ Ronnie Hellstroem, le gardien suédois de Kaiserslautern, aurait été élu meilleur gardien du Mundial par une assemblée de doctes journalistes. « Ça me fait une belle jambe, a-t-il répondu. Nous sommes déjà éliminés. »

■ Chaque joueur italien est déjà assuré de toucher 85.000 F pour l'accession de l'Italie au deuxième tour. En cas de victoire finale, la prime avoisinerait les 30 millions d'anciens francs.

JARA PASSE A L'ATTAQUE

Il avait paru bizarre que Max Merkel, le probable successeur de Senekowitch à la tête de la sélection autrichienne, refasse ses valises pour Vienne aussi rapidement, la semaine dernière. Senekowitch s'étant toujours refusé jusque-là à faire le moindre commentaire sur une éventuelle dissidence entre lui et Merkel, il a fallu attendre une déclaration d'un joueur pour y voir un peu plus clair dans cette affaire. C'est Jara qui a donc levé, le premier, un coin du voile en disant : « Malgré ce que Merkel avait pu dire, nous avons prouvé que nous étions capables de passer le premier tour. Merkel était persuadé que l'équipe choisie par Senekowitch n'était pas représentative du football autrichien. Or, pour moi, les meilleurs footballeurs du pays sont bien en Argentine. Et nous représentons tout à fait le football autrichien. »

■ Hellstroem a reçu en Argentine un coup de téléphone de Kaiser Franz Beckenbauer lui demandant s'il lui plairait de venir jouer au Cosmos. « Je suis lié par contrat avec Kaiserslautern jusqu'en 1982. L'argent n'est pas tout, mon cher Franz, et je préfère jouer encore en Bundesliga », a répondu Hellstroem.

■ L'Autrichien Krankl aime beaucoup le jeu des Péruviens : « J'aurais aimé, dit-il, qu'ils soient champions du monde. »

■ S. Mazzola a fait des Allemands les favoris pour le titre : « On dit beaucoup de choses sur eux, mais leur puissance prévaudra en fin de compte. »

■ Les titres chocs : « Fischer n'a pas marqué un but depuis six mois. » En sélection, s'entend !

■ Schwarzenbeck avait déjà payé, mercredi dernier, 500 marks (1.200 F) de téléphone pour avoir des nouvelles de sa famille.

■ Causio et Bettega sont les meilleurs joueurs italiens au poker. Comme sur le terrain.

■ Trois enfants sont déjà prénommés Bearzot en Italie, depuis les exploits de la Squadra Azzura. Pauvres gosses !

■ « Les Italiens ont amené avec eux quinze fonctonnaires, mais aucun prêtre. Cet écho curieux n'émane pas du Vatican, mais d'un journal allemand.

■ Il y a plus d'Italiens d'origine à Buenos Aires que dans n'importe quelle autre ville du monde, y compris New York. On en compte 3 millions et demi.

■ Un supporter de M'Gladbach était furieux de n'avoir pu se rendre à Italie - Allemagne : « Je fais 12.000 kilomètres pour voir jouer notre équipe et les avions ne décollent pas. C'est un scandale ! »

■ La fédération allemande (comme celles des autres équipes participant au deuxième tour) escompte une rentrée de 3 millions de marks sur la Coupe du monde (750 millions d'anciens francs).

■ Erich Ribbeck, entraîneur adjoint de la sélection d'Allemagne, a fêté son 41e anniversaire la semaine dernière. Les joueurs ont eu droit à un gâteau.

■ L'épouse du cuistot allemand est fatiguée. « Je suis debout de six heures du matin à dix heures du soir. Maintenant, j'irai me coucher un peu plus tôt. »

LA SELECTION DE BELLUGI

Maura Bellugi, le stoppeur italien, a formé ainsi sa sélection mondiale, après Italie-Allemagne :

« Zoff-Erlandsson, Pezzey, Krol, Zimmermann-Prohaska, Benetti, Cubillas-Rummenigge, Luque, Rensenbrink.

L'absence de Bettega surprend au moins autant que la présence du brave Erlandsson.

GROUPE B

Mercredi 14 juin à Mendoza

BRESIL b. PEROU : 3-0 (2-0).

Temps très beau. Très bon terrain. 35.000 spectateurs. Arbitrage correct de M. Rainea (Roumanie). Avertissement à ROBERTO (Brésil) et VELASQUEZ (Pérou). Buts : DIRCEU (14e et 27e), ZICO (70e sur penalty).

BRESIL. — LEAO*** — TONINHO****, OSCAR****, AMARAL****, RODRIGUES NETO**** — BATISTA*****, CEREZO***, puis CHICAO*** (77e), DIRCEU*****, MENDONCA**** — GIL***, puis ZICO (70e), ROBERTO***. Total : 42.

PEROU. — QUIROGA*** — DUARTE****, MANZO***, CHUMPITAZ****, DIAZ, puis NAVARRO*** (5e) — VELASQUEZ****, CUETO***, CUBILLAS**** — MUNANTE***, LAROSA***, OBLITAS***, puis ROJAS*** (46e). Total : 37.

Mercredi 14 juin à Rosario

ARGENTINE b. POLOGNE : 2-0 (1-0)

Temps doux. Vent à peu près nul. Terrain souple mais bon. 40.000 spectateurs. Arbitrage satisfaisant de M. ERIKSSON (Suède). Avertissements à MACULEWICZ (Pologne) et GALLEGO (Argentine). Buts : KEMPES (15e et 70e).

ARGENTINE. — FILLOL***** — OLGUIN***, PASSARELLA****, GALVAN***, TARANTINI***** — VALENCIA***, puis VILLA**** (45e), GALLEGO****, ARDILES***** — HOUSEMAN***, puis ORTIZ (83e), KEMPES*****, BERTONI****. Total : 44.

POLOGNE. — TOMASZEWSKI*** — SZYMANOWSKI****, ZMUDA***, KASPERCZAK****, MACULEWICZ**** — NAWALKA****, DEYNA****, BONIEK****, MAZUR***, puis MASZTALER*** (64e) — LATO***, SZARMACH***. Total : 39.

Dimanche 18 juin à Mendoza

GROUPE B

POLOGNE b. PEROU : 1-0 (0-0).

Temps froid malgré le soleil. Vent assez fort. Terrain mou. 30.000 spectateurs. Arbitrage sévère, mais correct de M. PARTRIDGE (Angleterre). Avertissements à MANZO, QUIROGA (Pérou), GORDON et BONIEK (Pologne). But : SZARMACH (64e).

POLOGNE. — KUKLA*** — SZYMANOWSKI****, GORGON****, ZMUDA****, MACULEWICZ**** — MASZTALER***, puis KASPERCZAK*** (46e), NAWALKA****, DEYNA***, BONIEK****, puis LUBANSKI (85e) — LATO****, SZARMACH*****. Total : 42.

PEROU. — QUIROGA***** — DUARTE***, MANZO****, CHUMPITAZ****, NAVARRO**** — CUETO****, QUESADA***, CUBILLAS**** — MUNANTE****, LAROSA**, puis SOTIL*** (74e), OBLITAS***. Total : 40.

Dimanche 18 juin à Rosario

ARGENTINE et BRESIL : 0-0.

Temps frais. Léger vent à l'avantage des Argentins en première mi-temps, du Brésil en seconde. Terrain encore glissant des pluies de la semaine. Arbitrage de premier ordre de M. Palotai (Hongrie). 50.000 spectateurs. Avertissements à CHICAO, EDINHO, ZICO (Brésil), VILLA (Argentine).

ARGENTINE. — FILLOL**** — OLGUIN****, PASSARELLA***, L. GALVAN****, TARANTINI*** — ARDILES****, puis VILLA*** (32e), GALLEGO***, KEMPES**** — BERTONI****, LUQUE***, ORTIZ***, puis ALONSO*** (63e). Total : 39.

BRESIL. — LEAO**** — TONINHO***, OSCAR***, AMARAL****, RODRIGUES NETO***, puis EDINHO*** (43e) — CHICAO***, BATISTA****, DIRCEU***, MENDONCA****, puis ZICO**** (68e) — Gil****, ROBERTO****. Total : 40.

Tout un peuple est sur sa faim

(Jacques Etienne)

Luque pris au piège de la défense brésliienne, ici Oscar (3) et Toninho.

Le duel Dirceu-Gallego

(Jean-Philippe Rethacker)

ROSARIO. — On s'en doutait un peu, ces matches entre cousins de province ou plutôt de continent sont toujours des batailles épouvantables où l'on se connaît trop pour prendre des gants et mettre un peu de poésie dans ses propos. Entre Argentins et Brésiliens c'est une vieille histoire, et il a toujours existé une allergie ou plutôt une rivalité que les années ne parviennent pas à amoindrir.

A défaut de ses sauveurs de l'attaque, un duel dans le match a attiré plus particulièrement l'attention dimanche. Primo en raison de la qualité individuelle des deux hommes, secundo parce qu'ils jouent dans leur équipe un rôle très important.

L'un, le Brésilien, s'appelle de son vrai nom José Dirceu Guimaraes mais on ne connaît que Dirceu. Il a eu 26 ans récemment et joue à Vasco de Gama depuis que le grand club au maillot noir et blanc est venu le chercher chez son grand rival Fluminense. Dirceu a eu bien du mal à se faire une place au soleil dans une équipe où les gauchers comme lui sont nombreux. Il y avait surtout Rivelino le monstre, l'intouchable avec sa patte gauche dynamitée, ses grosses moustaches et ses cent sélections qui paraissaient l'attacher avec une grosse corde et pour un bon bout de temps encore à la sélection de Coutinho même si son rendement commençait à faire jaser.

Et puis, une blessure tout au début du Mundial donna sa chance à Dirceu. La vivacité du petit gaucher de Vasco, aussi prompt dans ses courses virevoltantes que dans ses touches de balle, fit encore merveille dimanche dans un match où il fallait aller très vite, il travailla comme un forcené pour mettre un peu d'ordre dans cette équipe et si le Brésil se retrouve finaliste le week-end prochain, il le devra à ce Dirceu qui non content d'ordonner le jeu au milieu du terrain avec beaucoup d'intelligence et d'activité, réussit deux exploits contre le Pérou et deux frappes exemplaires du pied gauche qui relancèrent, semble-t-il, l'équipe brésilienne.

Gallego, l'Argentin, est aussi noir de poil et de peau que son vis-à-vis brésilien est clair et blond. Ce Gallego se prénomme Americo. Il tient dans l'équipe argentine un rôle très particulier de demi défensif, appelé à boucher les trous en cas d'urgence ,devant la défense centrale qui n'est pas toujours très solide d'ailleurs. Dimanche, il eut beaucoup de mal à faire la loi, comme d'habitude, d'abord en raison du nombre imposant de joueurs que les Brésiliens avaient mis au milieu du terrain, ensuite parce que Gallego, qui ne donne pas sa part au chat quand la bataille fait rage, tomba sur un bec au cours de ce combat où les Brésiliens laissèrent souvent traîner les semelles.

Pourtant il aurait bien voulu, le gaillard, réaliser un ou deux exploits marquants dans cette rencontre qu'il jouait dans sa ville, car Gallego porte habituellement les couleurs du second club de Rosario « Newells Old Boys » qui est d'ailleurs l'ancien club de Santamaria notre rémois.

Mais le demi « bouche trou » de l'équipe argentine dut surtout se contenter devant les vagues d'assauts brésiliennes de parer au plus pressé. Il sembla parfois même un peu à bout de souffle, il est vrai que la campagne du Mundial ne l'aura pas épargné, ni lui, ni ses camarades.

Il reste maintenant une semaine à Gallego pour atteindre cet objectif que tous les Argentins se sont fixés : la victoire dans la finale de cette Coupe du monde. Mais le chemin est encore bien long, bien que les jours soient maintenant comptés.

il s'est infiltré entre Passarella (à g.) et Ardiles, mais une fois encore il manquera t cible.

resté

ROSARIO. — Ce match Argentine-Brésil était considéré comme un « sommet », en quelque sorte une finale éventuelle avant la lettre. C'est dire qu'à Rosario et dans toute l'Argentine il a soulevé les plus vives passions. Non seulement tout le peuple argentin était en quelque sorte mobilisé pour suivre ce match et les plus privilégiés pour y assister mais il y avait également plusieurs milliers de supporters brésiliens qui avaient effectué le déplacement et qui dès le matin avaient envahi les rues de la ville et dansaient la samba devant l'hôtel où l'équipe du Brésil résidait.

Mais comme souvent, les matches de cette nature ne donnent pas totale satisfaction. Il s'agit presque toujours d'une rencontre crispée, tendue, trop virile, où les coups défendus pleuvent et où il faut l'autorité et la compétence d'un arbitre comme le Hongrois M. Palotai pour que le match garde une certaine correction et ne verse pas dans les règlements de comptes.

Cette rencontre dont on attendait monts et merveilles dans les esprits du moins, nous a déçu car elle s'est terminée sur un score vierge, ce qui indique que les deux équipes n'avaient guère de canonnier et qu'elles furent assez avares en occasions de buts.

On a vu tout de suite la différence de conception de jeu et de tactique entre les deux adversaires. Les Argentins comptaient visiblement sur leurs meilleures individualités comme Kempes, Ardiles, et surtout... Luque qui effectuait sa rentrée alors qu'elle n'était absolument pas prévue. Ce fut d'ailleurs à notre sens, une erreur de Menotti car l'avant-centre argentin ne fut jamais « dans le coup » et nous ne comprenons pas que le technicien de l'Argentine ne l'ait pas remplacé.

Quant aux Brésiliens, ils pratiquèrent un jeu beaucoup plus collectif, faisant bien circuler le ballon, affirmant une plus grande maîtrise technique que leurs adversaires et surtout se montrant plus vifs, plus « nerveux », plus entreprenants.

C'est à eux finalement que s'il fallait que nous désignions un vainqueur, nous accorderions notre faveur. Mais l'équipe de Coutinho, si elle sut se montrer plus dangereuse que celle de Menotti, si elle sut « tenir » davantage le ballon, et si elle mena les meilleurs mouvements offensifs à l'approche du but argentin, ne fut que très rarement en situation de conclure et ne sut pas ainsi profiter de son avantage à la fois territorial et technique.

Nous disions que les occasions de buts furent assez rares. En effet, en première mi-temps, si l'on excepte deux tirs très dangereux de Kempes (12e et 16e) et une superbe occasion, celle-là, à la 37e minute, qui vit Ortiz sur un centre de Bertoni alors qu'il était tout seul, tirer à côté, on ne voit rien à ajouter du côté argentin.

Les Brésiliens pour leur part se montrèrent dangereux à la 14e minute quand Fillol dut dégager au pied devant Roberto très menaçant et surtout trois minutes plus tard quand, dans un mouchoir, Dirceu donna la balle à Gil et que ce dernier tira à bout portant sur le gardien argentin qui effectua un arrêt sensationnel pour éviter la catastrophe.

En seconde mi-temps, Menotti jeta tous ses atouts offensifs en faisant rentrer Villas qui remplaçait dès la reprise Ardiles blessé quelques minutes plus tôt, et un peu plus tard Alonso qui prenait la place de Ortiz.

Mais le premier s'éteignit comme une mèche au fil des minutes et le second trop frêle fut balayé au cours d'un débat où il fallait se battre au couteau pour conquérir la balle.

Cette seconde période fut d'ailleurs marquée par une domination encore plus nette des Brésiliens qui auraient pu fort bien ouvrir le score à la 72e minute quand, au terme d'une belle combinaison, Roberto allait marquer quand Fillol fut assez heureux pour détourner le ballon du pied...

Ainsi, ce match qui s'annonçait plein de promesses aura donc été décevant, et en fin de compte, rien n'est joué quant aux deux premières places du groupe et de ce point de vue les deux derniers matches qui restent à disputer demain seront capitaux, dans la mesure où la Pologne pour sa part, a réussi dimanche à battre de Pérou.

Dieu n'était pas péruvien

(Robert Vergne)

MENDOZA. — On se souvient de la prière de Ramon Calderon, véritable profession de foi en l'occurrence, et qui envisageait la victoire du Pérou sur la Pologne, puis l'Argentine, seulement avec l'aide de Dieu. Eh bien, le moins que l'on puisse dire c'est que Dieu n'était pas péruvien dimanche après-midi, au stade de Mendoza balayé par un vent plutôt frisquet annonciateur de l'hiver andin. Mais il n'était pas plus polonais, ce qui est tout de même davantage dans la norme des choses.

En fait les deux équipes se sont livrées à un festival de jeu défensif avec un maximum de passes en retrait latérales, et l'apport de deux avants de pointe afin de regrouper un maximum de joueurs au milieu du terrain. Certes, chacune des deux équipes inspirait des craintes à l'autre mais la peur n'a jamais évité le danger.

Dans cet ordre d'idées, les Polonais apparaissent encore plus coupables que les Péruviens, dans la mesure où leur potentiel offensif apparut nettement supérieur pendant les quelques minutes qui suivirent le but de Szarmach. En effet, pendant cette courte période qui alla de la 64e à la 77e minute, Lato et ses camarades donnèrent l'impression qu'ils allaient pouvoir enfin dominer nettement leurs adversaires péruviens. Mais si Quiroga avait dû s'incliner à la suite d'un très bon coup de tête de Szarmach consécutif à un centre de Lato qui avait hérité le ballon de Navarro, en revanche, le gardien péruvien fit montre d'une réelle classe à la suite de deux essais de Deyna et de Lato. Certes, encore, il fut aidé par la chance lorsque Deyna frappa d'un violent coup de tête son montant droit. Mais, enfin, le gardien péruvien s'était complètement réhabilité de son mauvais match disputé trois jours avant contre le Brésil.

Voyant qu'ils se heurtaient à un gardien presque en état de grâce, les Polonais se mirent de nouveau à ronronner au centre du terrain, ce qui permit à leurs adversaires péruviens de placer quelques contre-attaques sans réel danger d'ailleurs pour Kukla.

Il n'est évidemment pas question de contester la victoire des Polonais mais, simplement, de s'interroger sur les mobiles profonds qui les ont poussés à ne pas jouer de façon suffisamment offensive pour mettre à la raison une équipe péruvienne qui était visiblement au bout du rouleau.

La seule véritable occasion de but que se procurèrent les Péruviens se situa à la 24e minute à la suite d'un centre de l'ailier droit Munante que La Rosa puis Oblitas manquèrent, malheureusement pour leur équipe. Bien sûr, la fatigue se fait sentir dans les musculatures en cette fin de compétition mais, tout de même, elle ne justifie pas totalement la lenteur de rythme, le manque d'intérêt d'un match qui ne méritait pas de figurer parmi ceux du Mundial, compte tenu de la médiocrité qui fut la sienne pendant les 9/10e de son déroulement.

Cela dit, s'il est un homme qui ne mérite pas d'être impliqué dans cette médiocrité générale, c'est bien l'ailier gauche Szarmach. A lui seul, par des dribbles utiles et des débordements très nets, il réussit à contourner plusieurs fois la défense péruvienne ; il était bien normal qu'il fût l'auteur du but, un très joli but marqué de la tête en pleine course. Avec lui, Lato ne rappela le grand ailier de naguère qu'en fin de match, étant le plus souvent mis sous l'éteignoir par son adversaire direct. Deyna fut également effacé malgré quelques éclairs de classe, notamment dans le dribble. Le meilleur joueur de milieu de terrain fut incontestablement Nawalka, tandis que Boniek, remplacé dans les toutes dernières minutes par Lubanski, aurait certainement accompli une performance supérieure à la sienne s'il avait produit son effort une vingtaine de mètres plus en avant.

En défense, Gorgon s'avéra très sûr mais il commit une faute dangereuse et grave qui n'est pas normale de la part d'un joueur de sa valeur. Quant à Kasperczak, qui rentra en seconde mi-temps et jouera comme l'on sait la saison prochaine au F.C. Metz, il n'était pas assez « chaud » pour être jugé valablement.

Les Péruviens ne modifièrent donc jamais leur ligne de conduite et ils eurent sans doute tort. Car Munante était en très bonnes dispositions et il prit très souvent le pas sur la défense polonaise, ce qui aurait pu amener d'heureuses surprises s'il avait été mieux soutenu. Oblitas montra qu'il était un grand dribbleur mais en rajouta beaucoup trop. Cubillas, un peu effacé par rapport à ses précédentes sorties, n'en montra pas moins cependant quelques échantillons de sa remarquable technique. C'est Cesar Cueto qui fut, en définitive, le meilleur joueur de son équipe, avec le très clairvoyant Chumpitaz, dans la mesure où l'on met à part la performance du gardien Quiroga. Celle-ci s'adorna d'un numéro assez exceptionnel, surtout à ce niveau de compétition : par trois fois, en effet, le gardien du Pérou s'approcha de la ligne médiane jusqu'à la franchir en une occasion, ce qui lui valut d'ailleurs un avertissement très mérité. En effet, alors que Lato filait droit dans son but vide... Quiroga le plaqua aux jambes dans le plus pur style des rugbymen. En revanche, ce fut le meilleur moment de ce morne après-midi pour les spectateurs qui n'avaient évidemment pas vu pareille attitude de la part d'un gardien de but international.

Il n'en demeure pas moins que si le Pérou a rempli son contrat au premier tour, il semble bien que cette équipe ait été dépassée par les tâches qui incombent au second.

Cette même observation est également valable pour les Polonais, mais à un degré moindre, évidemment.

Szarmach reprend de la tête un centre de Lato et marque à bout portant l'unique but du match sous le regard du Péruvien Duarte.

Les petites phrases de Gmoch

(Christian Vella)

MENDOZA. — Jacek Gmoch avait allongé un museau de fouine pour dire avant ce match contre le Pérou que son équipe s'efforcerait de pratiquer un football agréable. Le brave Jacek s'est complètement gourré. Comme quoi, il n'avait pas pensé à tout, et certainement pas à la terne performance de ses joueurs contre une équipe du Pérou en pleine déconfiture.

Bien sûr, la maigre victoire polonaise peut encore nourrir quelques espoirs du côté de Potreriolles, le repaire de Gmoch et de ses hommes, mais la manière et la forme affichées par la plupart des joueurs polonais ne laissaient pas présager un avenir tout rose. Et notamment dès demain contre une formation brésilienne en plein renouveau.

Pourtant, Gmoch n'a pas l'air de trop se soucier de la résurrection de Coutinho. Il lance avec nous un regard baladeur sur ce que lui inspire ce Mundial. Avec parfois des sourires de complaisance et quelques grimaces qui en disent long. Jacek Gmoch s'amuse à manier la prudence et l'optimisme. Curieux personnage tout de même !

« Pouvez-vous analyser d'ores et déjà le comportement de l'équipe de Pologne dans cette compétition ?

— Il est encore trop tôt pour le faire. Le Tournoi n'es pas encore terminé. On verra plus tard...

— Mais êtes-vous satisfait de votre équipe ?

— Je suis partagé entre diverses impressions. Le premier match m'a déçu tant pour le résultat que pour la manière ; pour le second, seul le résultat m'a satisfait. En revanche, pour le troisième, j'ai été comblé à tous les points de vue, et pour le quatrième contre l'Argentine, nous avons très bien joué et sans pouvoir gagner. Je préfère l'inverse.

— Comme aujourd'hui, par exemple, où la qualité du jeu a été particulièrement mauvaise ?

— Nous avons gagné. C'est l'essentiel. On essaiera de mieux jouer la prochaine fois mais en n'oubliant pas la victoire au passage.

— On ne pourra donc jamais juger les progrès réalisés par votre équipe car elle alterne le meilleur et le pire ?

— Elle est en progrès. Je vous le confirme.

— Combien de joueurs ayant participé à la finale olympique de Montréal contre la R.D.A., jouent-ils dans cette équipe ?

— Il y a quatre titulaires et un remplaçant.

— Une équipe jeune ?

— Elle a vingt-six ans de moyenne d'âge.

— Quelles peuvent être désormais ses chances dans ce Mundial ?

— Les chances de terminer première de son groupe sont pratiquement nulles mais nous pouvons encore espérer conserver la troisième place de la Coupe du monde que nous avons acquise en 1974 en Allemagne.

— Et pour les autres équipes ?

— Je crois aux chances de l'Argentine. En revanche, j'ai été déçu par le comportement de l'équipe brésilienne. Je crois qu'elle a eu le tort de s'inspirer ici de l'exemple européen. Elle aurait dû continuer à utiliser les armes qui sont les siennes depuis toujours.

— Le niveau général de cette Coupe du monde ?

— Sur le plan technique, il me semble que les équipes européennes ont fait des progrès. Elles ont dû travailler dans ce domaine pour approcher la valeur des formations sud-américaines qui sont de toute façon inaccessibles.

GROUPE B

ARGENTINE - POLOGNE (2-0)

KEMPES LE BOUCLIER

Jacques ETIENNE

ROSARIO. — Ce match Argentine-Pologne devait, d'une manière plus convaincante que lors des matches précédents, nous fixer sur les possibilités et les chances des deux équipes. Nous attendions surtout au tournant de cette rencontre une équipe polonaise qui ne nous avait guère convaincu jusque-là.

Les débats ont été, on l'imagine, hauts en couleur. Le Président de la République était venu spécialement, en voiture, encourager ses joueurs, la foule très dense avait envahi les principales artères de la ville, brandissant des fanions bleu et blanc aux portières des voitures et criant : « Argentina, Argentina... » comme si la victoire était déjà « dans la poche ».

Le stade de Rosario ressemblait à un théâtre en plein air avec des spectateurs enthousiastes. qui jetèrent sur la pelouse de longs serpentins blancs en attendant les acteurs du drame. Il vinrent enfin, et monta dans le ciel de la nuit, une longue clameur à l'adresse des élèves de Menotti.

Gmoch devait nous dire plus tard que les 40.000 Argentins qui avaient envahi l'El-Stadion de Rosario jouèrent un rôle non négligeable dans le déroulement du match et dans son dénouement. Il est incontestable que la pression populaire a eu une certaine influence et pour le moins a transcendé Ardiles et ses amis. Mais de là à penser que les véritables acteurs se trouvaient dans les tribunes, il y a évidemment un grand pas que nous ne franchirons pas.

Car le terrain a rendu un verdict clair. Devant l'engagement et la détermination des Argentins, leurs adversaires ont rapidement plié. Nous avions toujours pensé que la Pologne — à la lumière de ses précédents matches depuis le début du Mundial — ne cessait de faire illusion. Devant l'Argentine elle a montré ses limites.

Et il faut bien convenir que les partenaires de Gallego y ont mis beaucoup du leur.

Jouant résolument avec deux demis offensifs : Ardiles et Valencia, Kempès et Bertoni enfoncèrent de nombreux coins dans la défense polonaise pour la faire céder. Kempès notamment fit une énorme impression par son abattage, sa puissance physique, ses passages en force, balle au pied, arrachant à chaque fois un « han » d'admiration aux spectateurs. Le jeu argentin n'était pas très lié mais plutôt saccadé.

La furie argentine put d'autant mieux se donner libre cours que Kempes, euphorique, donna sur une ouverture de Bertoni, un coup de tête assassin sur lequel Tomaszewski, pas très bien inspiré ce soir-là, se détendit en vain. On jouait depuis 15 minutes.

Rien n'était fait. Simplement un petit avantage psychologique. Il faillit être détruit à la 38e minute mais tout au contraire, il prit une ampleur considérable quand les Polonais bénéficièrent d'un penalty. Deyna, qui fêtait sa centième sélection, inquiet et fébrile, n'appuya pas suffisamment son tir et Fillol, qui s'était lancé du bon côté, stoppa le ballon au sol.

On se dit alors que les élèves de Gmoch venaient probablement de laisser passer leur chance. Ils eurent bien un sursaut en seconde mi-temps, mais sans aucune efficacité, et les Argentins, après ce bref orage, repartirent de plus belle et terminèrent à toute allure après que l'irrésistibe Kempes, au terme d'une belle action personnelle, ait inscrit le second but.

On imagine quelle fut la liesse, le soir, dans la grande et belle cité. Complètement bloqués par des groupes qui dansaient et chantaient sur la chaussée, par des camionnettes où s'entassaient des grappes humaines, nous avons dû laisser notre voiture le long du trottoir et gagner le centre de presse à pieds.

On ne peut dire, à l'issue de ce match, que l'Argentine a fait une impression irrésistible et qu'on doive, sur ces 90 minutes, en faire le favori pour le titre. Mais l'amélioration de l'ensemble, qui est tout de même sensible, aux dires de la plupart des observateurs, plaide en sa faveur.

Quant aux Polonais, ils ont présenté à ce Mundial une équipe formée de « vieilles gloires », mais qui n'a plus ni le « jus », ni l'ambition nécessaires pour espérer renouveler sa performance de 1974. C'est à la fois un fait et un jugement de valeur.

Le gardien qui rit et le gardien qui pleure : Fillol, l'Argentin, arrête le penalty de Deyna (ci-dessus) et fait basculer le match pour son équipe ; Quiroga, le Péruvien, causera la défaite de la sienne, même s'il réussit à enrayer (ci-dessous) la montée de Toninho.

BRESIL - PEROU (3-0)

LES MALHEURS DE QUIROGA

MENDOZA. — Grosse déception du premier tour, où tout le monde l'attendait, le Brésil sera-t-il l'outsider du second tour, alors que personne n'y croyait plus ? Après le succès sur le Pérou et dans l'attente du grand choc contre l'Argentine, il était un peu tôt pour rien affirmer, mais la question pouvait au moins se poser.

La nette victoire du Brésil (3-0) ne souffre en effet aucune contestation. Face à un Pérou qui souffrit de son éternel complexe brésilien, les Cariocas eurent à peu près constamment le match en main, les réactions adverses se faisant de moins en moins percutantes au fil des minutes.

Le Brésil domina surtout en agressivité et en condition physique. Toujours plus rapides et plus nombreux autour du ballon, les Brésiliens dominèrent assez largement les débats. Mais il leur restait encore un problème offensif car les occasions de buts furent rares si l'on tient compte. du grand nombre d'attaques, et la maladresse fut trop souvent au rendez-vous. Pourtant la défense péruvienne parut assez friable.

C'est le petit meneur de jeu Dirceu, patron de l'équipe en l'absence des vedettes présumées Rivelino et Zico qui assura la victoire en première mi-temps grâce à deux tirs lointains : un coup franc admirable de précision botté de la droite puis un essai à ras de terre de la gauche cette fois, sur lequel la responsabilité du gardien péruvien Quiroga est très lourdement engagée.

Grâce à Dirceu, Batista, Mendoça et aussi ses deux arrières latéraux Toninho et Rodrigues Neto, prompts à se transformer en ailiers, le Brésil a montré à Mendoza un visage beaucoup moins rébarbatif qu'à Mar del Plata, sans pour autant arriver à la cheville des grandes équipes d'attaque de 1958-70.

Quant au Pérou, malgré quelques réactions pleines de virtuosité, il ne put percer le très solide mur défensif du Brésil, et fut réduit à des tirs de loin souvent mal cadrés. Cubillas, malgré se finesse technique, fut submergé par la vitesse de regroupement des demis brésiliens qui, à quatre contre trois, ne laissèrent que très peu de champ pour s'exprimer à des adversaires qui semblèrent émoussés.

COUTINHO :

"Le temps me donnera raison"

(Christian Vella)

MENDOZA. — Claudio Coutinho avait eu du mal à se sortir de la meute des journalistes brésiliens qui jappaient autour de lui. Il lelur fit signe de la main et un sourire. Histoire de leur faire comprendre que c'était fini et qu'il ne leur répondrait plus.

Les autres s'accrochaient comme des mouches. Pourtant, au cours de la conférence de presse qui venait de s'achever, il avait répondu aux questions les plus saugrenues. Maintenant, il en avait marre.

Alors qu'il s'en retournait excédé, nous l'avons retenu par une manche. Il fit mine de ne pas s'attarder et activa le pas. Comme nous l'interrogions en français, il marqua un temps d'arrêt et nous fit face. **« Juste quelques minutes »,** lui dit-on. Il acquiesça gentiment et s'approcha. Il avait un visage las et les traits marqués. Il s'adossa contre un mur. Haute stature, profil régulier, regard d'une douceur transparente. D'un geste précieux de sa main droite il ramassa une mèche sur son front. C'est une sorte de manie chez lui. Car il refit plusieurs fois ce geste au cours de notre conversation.

Claudio Coutinho sait fort bien qu'il ne fait pas l'unanimité dans son pays. Tous ses prédécesseurs ont vécu, avant lui, le drame de ceux à qui l'on réclame beaucoup trop, beaucoup plus qu'ils ne peuvent. Pour Coutinho c'est pire. On lui reproche d'avoir été un footballeur d'opérette.

Dans un pays où les talents poussent et grandissent dans chaque rue, c'est une tare qu'on ne lui pardonne pas. Il ne peut qu'exhiber un passé famélique : une carrière militaire très moyenne avant d'être responsable de la préparation physique de l'équipe nationale, puis un poste de conseiller à la direction technique de l'Olympique de Marseille.

Des broutilles. C'est pourtant lui qu'on est allé chercher pour succéder à Brandao au printemps 1977 lorsque la sélection brésilienne était au bord de l'éclatement. S'inspirant des méthodes et de la rigueur européennes, Coutinho s'est juré de ramener une quatrième Coupe du monde au Brésil. Pour faire taire tous ses détracteurs. Il veut gagner son impossible pari.

« La sélection brésilienne n'est plus ce qu'elle était. C'est devenu une équipe normale, presque banale. Pourquoi ?

— Il n'était plus l'heure de faire du romantisme alors que le football s'était orienté dans une voie âpre et difficile. Il fallait donc s'adapter pour ne pas disparaître. Mais ce n'est pas pour autant que l'équipe brésilienne est devenue banale. On n'a pas pu encore la juger dans ce Mundial sur sa valeur véritable.

— En tout cas, elle n'y a pas montré grand-chose et a souvent déçu.

— Je ne suis pas aussi catégorique que vous. Comme, malgré tout, elle demeure une des équipes les plus techniques de la compétition elle n'a pas trouvé à Mar del Plata les conditions de jeu idéales pour s'exprimer normalement. L'état du terrain n'avantageait pas là-bas les fins techniciens qui étaient souvent en déséquilibre sur une pelouse mouvante. Mais ici dans notre match contre le Pérou nous avons prouvé de quoi nous étions capables.

— Il n'y a pas de quoi encore pavoiser ?

— Certainement pas. Mais nous sommes sur la bonne voie. L'équipe est en forme ascendante. Vous allez pouvoir vous en rendre compte.

— Pensez-vous sincèrement que l'équipe du Brésil soit armée pour gagner la Coupe du monde ?

— Oui, je le pense. J'en suis même persuadé. Il ne faut pas perdre de vue que jusqu'ici nous n'avons eu droit qu'aux hors-d'œuvre. C'est maintenant que la compétition va commencer.

— Pouvez-vous faire des comparaisons entre cette Coupe du monde et celles de ces derniers temps ?

— Il est encore trop tôt pour le faire. Il faudra attendre pour cela la fin de la compétition. Je pense que les équipes les mieux armées n'ont pas encore donné leur pleine mesure. C'est sans doute pour cette raison que le niveau peut vous paraitre assez bas. Désormais tout va changer. On va voir apparaitre au plus haut niveau les grandes équipes. Sur un plan général on doit bien admettre que le football évolue maintenant vers une tendance plus physique, un football de combat, par rapport à certaines éditions précédentes plus techniques.

— Vous avez été violemment critiqué depuis le début de ce Mundial par la presse de votre pays. Comment avez-vous réagi ?

— Je n'ai pas réagi. Pas du tout. La vérité finit toujours par éclater. Je laisse faire le temps. Il me donnera raison.

— Il y a même eu des attaques très personnelles sur votre vie privée.

— Oui. De la calomnie et des mensonges. J'ai encaissé sans répliquer.

— Déçu ?

— Bien sûr. Mais dans ce métier il faut s'attendre à tout, on ne peut pas faire l'unanimité. Alors on doit être préparé à supporter toutes les attaques. Même les plus basses.

— Mais à ce point-là ?

— Même à ce point-là. Je connaissais la presse brésilienne. Vous ne pouvez pas savoir combien elle peut être méchante. En France, vous êtes des enfants de chœur à côté.

Claudio Coutinho ne fait pas l'unanimité, mais il tient bon la barre dans la tempête.

— Cela vous incitera-t-il à quitter la sélection après la Coupe du monde ?

— Cela n'a rien à voir avec mon départ éventuel. Celui-là est prévu depuis longue date. En fait, au Brésil la situation n'est pas la même que dans votre pays. Le directeur technique est responsable jusqu'à la fin de la Coupe du monde. Ensuite, ou bien on lui fait à nouveau confiance ou bien on lui choisit un successeur. Tout dépend de l'élection des nouveaux dirigeants qui va survenir après le Mundial. Et tout dépend aussi de mon avis personnel.

— Si l'on vous faisait à nouveau confiance, vous ne semblez pas disposé à renouveler cette expérience ?

— Pas tellement. Mais on verra à ce moment-là si cela se produit.

— On vous a annoncé aux Etats-Unis ?

— Oui. J'y vais assez souvent pour faire du tourisme.

— Pas pour travailler dans le futur ?

— Non. Pas pour travailler.

— Et la France ?

— J'aime beaucoup votre pays. J'y ai beaucoup d'amis et je vais leur rendre des visites de temps en temps.

— Toujours pas question d'entraîner un club français ?

— Non. Pas pour le moment.

— Quels sont vos projets ?

— Rester au Brésil.

— Dans un club ?

— Probablement. Je suis déjà très lié avec Flamengo. »

Roger KRIEGER, André LECOQ, Jean-Claude PICHON, les photographes de « France Football » à la Coupe du monde sont équipés de matériel CANON

...en direct du mundial...

LES SUPERSTITIEUX

La superstition bat son plein en Argentine. Le Polonais Kasperczak a refusé de porter le numéro 13 qui lui avait été attribué pour se vêtir du numéro 8. [illegible] Kupiewcik, un solide, qui a hérité de la défroque de Kasperczak. Jan Zwertkruis, l'adjoint de Happel à la tête de l'équipe de Hollande a, lui, révélé que les Hollandais ne s'entrainaient jamais en short noir. Les Péruviens portent un nombre impressionnant d'amulettes et ils ont installé dans leurs vestiaires, à chaque match, la reproduction photographique d'un Christ noir.

■ A Granadero Galgorria, leur camp situé dans la banlieue de Rosario, c'est Cesar Menotti qui occupe la chambre numéro 1 en solitaire. Les joueurs vont deux par deux : Ardille Villa, Valencia-Luis Galvan, Oviedo-Kempes, Tarantini-Taganim, Houseman-Bertoni, Luque-Olguin, Gallego-Passarella, Larrosa-Ruben Galvan, Ortiz-Alonso, Fillol - Baley, Killer-Lavolpe.

■ Le collègue qui a le plus impressionné Fillol, le gardien argentin ? Le Suédois Ronnie Hellstroem. « C'est un vrai phénomène ! » a ajouté Fillol, pas jaloux.

■ Les trois joueurs du Mundial qui plaisent le plus à Alonso, l'ex-Marseillais ? Rensenbrink, Cubillas et... Luque son coéquipier. Kempes appréciera.

MENOTTI ET LA SEXUALITE

A la conférence de presse de Menotti, vendredi dernier, un journaliste argentin pose la question suivante : « Quels sont les problèmes posés par la sexualité dans l'équipe d'Argentine ? » Personne ne s'attendait à celle-là. surtout pas le gracieux Cesar Luis, toujours tiré à quatre épingles, sa casquette de cosmonaute prolongée sur le crâne. Il répondit : « Tout dépend des tempéraments. Les besoins sont différents. Mais mon opinion est qu'à l'approche d'un d'un grand match il faut écarter les femmes des environs. »

■ Menotti avait déclaré en milieu de semaine dernière que Luque serait tout juste rétabli pour la finale, éventuellement. Pizzarotti, le préparateur physique, a annoncé, lui, que Luque était d'ores et déjà d'attaque. Messieurs, accordez vos violons !

■ Pour Kempes, le meilleur de ses adversaires directs depuis le début du tournoi a été l'Italien Gentile, et la meilleure équipe rencontrée, la France.

■ Houseman est maintenant le seul recordman des sélections en Argentine. Avant Argentine-Pologne, le petit ailier droit était ex aequo avec Brindini (46 chacun). Il en compte maintenant 48.

■ Aperçu dans les rues de Rosario avant le match Argentine-Pologne, seul, le pas mécanique, Valeri Lobanovski, l'entraîneur pas joyeux de Dynamo Kiev appelé encore le Buster Keaton de l'Ukraine.

REINALDO VICTIME DE LA POLITIQUE

La presse de la région du Minas Gerais a réagi violemment à l'éviction de Reinaldo, avant-centre de l'Athletico de Belo Horizonte et de l'équipe nationale.

Les journaux locaux disent qu'il s'agit d'une vengeance du président de la C.B.D., l'amiral Heleno Nunes, pour des déclarations politiques tenues par Reinaldo.

Celui-ci fut en effet l'objet d'un reportage dans la revue « Movimiento » où il affirme que « le peuple brésilien souhaite vivement un retour à la démocratie ». Il ajoute même : « Nous, les joueurs, nous sommes des armes politiques qu'utilise le gouvernement. » Ces propos n'ont évidemment pas plu lorsqu'ils furent publiés il y a un mois environ, juste avant le Mundial.

■ Monsieur le consul du Liban, accompagné de quatre personnes, prétendait l'autre jour pénétrer dans la tribune officielle à l'occasion du match Argentine-Pologne. La responsable des hôtesses mit longtemps à leur faire comprendre qu'il ne figurait pas sur la liste officielle des invités du général Videla, encore moins ses quatre amis. En conséquence, qu'il lui était vivement conseillé d'aller voir le match à la télévision.

■ De Bertoni, l'ailier gauche de l'Argentine, avant Argentine-Brésil de dimanche : « Nous serons champions du monde ».

■ Lato, pas très saignant, a raté deux occasions en or contre l'Argentine. A la seconde Szarmach, n'y tenant plus, alla lui dire deux mots pas aimables. Est-ce la fin d'une amitié ?

■ Deyna, le capitaine polonais, a joué contre l'Argentine son centième match avec la sélection. Il y a débuté en 1968 et a marqué 45 buts à ce jour.

M. KEMPES

Quand la presse argentine et internationale est autorisée à visiter le camp des Argentins à 20 kilomètres de Rosario, au bord du Rio Parana, elle se précipite sur trois hommes principalement : Kempes, Luque et Alonso. Kempes, durant ce déferlement, reste placide quoique l'on sente parfois une irritation dans le geste qu'il a après certaines questions, de redresser la tête et de vouloir sans doute se situer au-dessus de tout ça. Les visites aux Argentins n'étant que bi-hebdomadaires les journalistes présents « engrangent » pour plusieurs jours. Comme le temps passait vite, l'autre jour, au bord du Rio Parana et peut-être pour calmer la campagne, le grand joueur argentin fit remarquer: « Je sais qu'il y a quelques journalistes français. Avec l'aide d'un interprète, je suis prêt à leur répondre. »

Kempes nous apprit ainsi qu'il n'avait pas subi de contrôle anti-dopage après Argentine-Pologne, qu'il ne pouvait donc être positif comme le bruit en avait couru.

LE POINT DE VUE DE ROGER PIANTONI

"LA PLUPART DES ÉQUIPES NE PENSENT QU'A DÉFENDRE"

QUESTION : **Quelle impression générale vous laisse ce Mundial sur le plan technique ?**

ROGER PIANTONI : Il ne m'a pas plu du tout pour l'instant sur les matches que j'ai pu suivre à la TV ou dans les stades. On a l'impression que la plupart des équipes pensent pouvoir gagner en défendant. Et cette recherche systématique d'un jeu défensif est déplorable. Quelques espoirs étaient nés au premier tour avec les Péruviens, avec les Italiens qui m'ont en revanche beaucoup surpris, même si contre les Allemands, ils n'ont pas été très bons et ont donné trop de coups lorsqu'ils furent menacés au début du match par des Germaniques un peu plus entreprenants.

Q : Ces Allemands qui nous ont bien déçus au début ?

R. P. : L'Allemagne a été effectivement ma plus grande désillusion. Les deux matches joués à Buenos Aires étaient indignes d'un champion du monde. Où était la grande équipe du WM 74 ? Mais que sont devenus aussi les Brésiliens d'antan ? Sauf contre le Pérou qui y a mis du sien, les « Tricampeao » ont été méconnaissables. Ils n'attaquent plus, ils n'ont plus ces une-deux et ces accélérations qui faisaient leur force, ils n'ont plus recours à ces actions individuelles qui faisaient la différence.

Q. : Il y a tout de même eu quelques sujets de satisfaction ?

R. P. : J'avancerai timidement les noms de la Hollande et de l'Argentine qui ont montré des possibilités énormes. Les Hollandais que j'ai vus contre l'Autriche sont redoutable par ce mélange de force et de valeur technique qui peut les mener loin. Pour ce qui concerne les Argentins, ils ne m'ont ni déçu ni emballé. Etant donné ses derniers résultats avant le Mundial, la sélection argentine fait mieux que prévu. Je ne la croyais pas capable de hausser le ton. Il est vrai qu'elle a tendance depuis un ou deux matches à se laisser dominer et à jouer le contre, sa défense n'étant pas d'une solidité à toute épreuve, mais ses deux attaquants Kempes et Luque étant des joueurs d'une classe supérieure.

Finalement je pense en conclusion que les équipes les mieux placées pour le titre sont celles qui possèdent les meilleurs attaquants, ce qui est tout de même consolant si cela se produit. Je pense à l'Italie, à l'Argentine et à la Hollande.

Q. : Parlons un peu des individualités.

R. P. : Elles sont peu nombreuses en raison du jeu défensif trop répandu. Pour moi, la grande révélation reste le Hongrois Torocsik, sur ce que je lui ai vu faire contre les Argentins. Malheureusement, on ne l'a pas assez vu. Il y a aussi l'arrière italien Cabrini, un des meilleurs défenseurs du tournoi. Kempes l'Argentin me surprend de match en match. Il m'a fait très grosse impression contre la Pologne. Sa technique très fine de gaucher (j'apprécie en gaucher) ne l'empêche pas d'être redoutable aux abords du but adverse. Je regrette bien sûr que l'équipe de France ne soit pas tombée dans un autre groupe, celui des deux meilleures équipes. Ailleurs, elle serait passée facilement et aurait joué un rôle intéressant par la suite. Et sur le plan des individualités, des garçons comme Trésor, Platini, Six et Bathenay auraient sûrement fait partie des rares vedettes de ce Mundial.

Q. : L'arbitrage ne nous a pas beaucoup satisfaits, et vous ?

R. P. : Il y a en effet beaucoup à dire. Je rends les arbitres responsables de certains mauvais matches. Je pense en particulier à cet Italie-Allemagne qui fut odieux et où M. Massimovic ne sortit pas ses cartons jaunes sur des agressions caractérisées. Alors que pour des bêtises, les avertissements pleuvent comme l'eau tombant du ciel. Les arbitres, ici comme ailleurs, ont trop tendance à se servir du carton jaune, beaucoup plus quand ils sont eux-mêmes houspillés ou pris à parti, que lorsque le joueur est agressé. Je dis et je répète que les attaquants en particulier ne sont toujours pas protégés par les directeurs de jeu.

Q. : Un mot pour terminer sur le public.

R. P. : Formidable, parce qu'il encourage son équipe d'une façon incroyable, mais toujours avec le respect, parfois même l'estime de l'adversaire. Il adore le beau football et il sait apprécier la qualité. Tout le monde, ici, ne fait que parler avec une grande admiration de notre équipe de France et il est décidément bien dommage que nous n'ayons pu aller plus loin...

(Recueilli par Jean-Philippe Rethacker.)

■ Les travailleurs italiens en Allemagne ont envoyé beaucoup de télégrammes d'encouragement à la Squadra Azzurra avant le match R.F.A.-Italie. Il parait que beaucoup sont arrivés en retard.

■ Macari, dont l'épouse est américaine, n'est pas rentrée avec ses collègues écossais. Il est parti pour New York, en compagnie de Souness.

■ Martin Buchan et Lou Macari avaient surnommé la chambre de leur hôtel « le stalag 115 ».

■ Les joueurs écossais sont rentrés au pays dans l'anonymat le plus complet : « Nous n'avons pas l'habitude de recevoir officiellement les équipes qui reviennent de l'étranger », a déclaré un dirigeant de la Fédération. En 1974, il y avait 12.000 personnes à Glasgow Airport pour accueillir Bremner et les siens.

■ Précision de Ally Mac Leod : « On a dit des choses idiotes sur l'équipe d'Ecosse. C'est peut-être la sélection la plus sage et la plus tranquille de notre histoire. »

Celui que l'on surnomme, en R.F.A., « le Chat » semble se rafraîchir après le match chaud contre la Hollande : il s'agit de Sepp Maier. La toilette du chat, en quelque sorte.

■ M. Neuberger, président de la Fédération allemande de football, n'a pas apprécié la façon dont « Bild am Sonntag », un hebdomadaire de Hambourg, a rapporté ses propos. Le journal annonce effectivement que M. Neuberger n'était pas d'accord avec l'entraînement beaucoup trop « doux » subi par la sélection allemande depuis son arrivée en Argentine. Le président de la Fédération allemande a donc convoqué la presse de son pays, pour assurer qu'il n'avait jamais dit ça et surtout que ses rapports avec Schoen avaient toujours été excellents. Mais il l'a tant répété en vingt minutes d'exposé que cela finit par faire l'effet inverse de celui recherché à l'origine...

■ Sepp Maier est le gardien ayant joué le plus grand nombre de matches de Coupe du monde. Jusqu'ici, le record appartenait au Mexicain Carbajal avec seize rencontres. Après Allemagne-Hollande, le grand Sepp en compte dix-neuf.

● UN CAS PARTICULIER

Selon notre confrère italien « La Gazzetta dello Sport », l'Argentine aurait fait, au soir du dernier match du premier tour, une discrète tentative pour obtenir que son équipe reste à Buenos Aires au lieu de partir pour Rosario. Les Argentins se référaient à un paragraphe du règlement stipulant que le classement des équipes « pouvait être modifié dans certains cas particuliers ».

Les Italiens ayant vigoureusement répliqué que le cas en question ne leur semblait pas du tout particulier, les Argentins n'insistèrent pas et bouclèrent leurs valises pour Rosario.

■ Grabowski, le champion du monde 1974, a vu l'Autrichien Pezzey à Cordoba. Les deux hommes ont eu un entretien au sujet de l'éventuel transfert de Bruno à l'Eintracht Francfort.

■ Encore les New York Cosmos, qui ont le dos large et le portefeuille bien garni. Le club américain aurait proposé 1,5 million de dollars (750 millions A.F.) pour le transfert du Péruvien Cubillas.

■ Le retour des Espagnols à Madrid a été agité, ponctué de cris hostiles, malgré la déclaration de Kubala : « Nous ne pouvions pas faire mieux, mais nous avons trouvé des motifs d'espérer. »

■ Gentille attention de la direction de l'hôtel des Hollandais. Un gros gâteau avec la mention : «Au marqueur du 1.000e but », a été offert à Rensenbrink et à ses coéquipiers.

■ Krankl, on le sait, va quitter le Rapid de Vienne. Philosophe, le vice-président du club a déclaré : « Nous ne pouvons pas le retenir. Il nous mangerait toutes les recettes. »

■ Révélation de l'Ecossais Souness : « Je n'ai pas joué les deu premiers matches parce qu'un joueur de l'équipe en avait contre moi. Mais je n'en veux pas à Ally Mac Leod. Ce sont des choses qui arrivent. »

■ L'hôtel des Hollandais à Alta Gracia a déjà reçu la visite des Ecossais (et cela tout le monde se le rappelle), ainsi que celle beaucoup plus discrète des joueurs mexicains. Dans les couloirs de l'hôtel, toutes les indications en Anglais ont été enlevées et remplacées par des panneaux identiques, et en hollandais cette fois.

■ Déjà visiblement peu ravis de prendre la place des Ecossais à Alta Gracia, les Hollandais ont découvert les cadavres de bouteilles de scotch laissés par les Ecossais. Les Bataves, qui ne sont pourtant pas des enfants de chœur en la matière, n'en sont pas encore revenus.

■ Ernst Happel, l'entraîneur de la sélection hollandaise, a des idées bien arrêtées.

« Coutinho, dit-il, a tort de vouloir jouer au brésil le football total. Celui-ci ne convient pas aux joueurs des pays chauds, il faut trop courir et dépenser trop d'énergie. »

■ A la demande de Schoen, Flohe qui souffre d'une profonde déchirure à la cuisse depuis le match contre l'Italie, était resté avec ses coéquipiers. Mais il s'est dit qu'il souffrait trop et que les soins qu'il recevait à Ascochinga était nettement insuffisants. Il a donc demandé au sélectionneur de bien vouloir le laisser rentrer chez lui, à Cologne, où il pourra mieux se soigner et guérir plus rapidement.

LES BONS MOTS DE "BOBBY-GOL"

Don Torcuato. — Ce n'est pas un hasard si, chaque fois que les joueurs italiens se répandent à travers la masse compacte des journalistes qui les guettent jour après jour, le plus entouré de tous est régulièrement Roberto Bettega.

Tel jadis Mazzola, l'attaquant de la Juventus a de ses relations avec la presse une conception toute particulière en ce sens qu'il aime à entretenir les plus cordiaux rapports vis-à-vis de n'importe quel confrère transalpin ou étranger. Il faut dire que si Roberto est un footballeur racé, il est aussi un homme sensible et cultivé qui a sans cesse besoin de contacts humains. Alors, quand il entre comme on dit dans la confidence, c'est une véritable providence pour les journalistes ! On a pu s'en rendre compte une fois encore au lendemain du match Italie - Allemagne où, touchant à toutes sortes de sujets sportifs ou extra-sportifs, il nous a sorti un tas de bons mots qui nous changent de tant de banalités. Ecoutons :

● « Nous sommes mal placés, nous autres Italiens, pour stigmatiser le jeu défensif et destructif qui fut longtemps notre panacée. Ceci ne m'empêche toutefois pas de penser, à propos du match extrêmement négatif de l'Allemagne, qu'un pareil type de jeu mériterait en toutes circonstances un but encaissé à la dernière seconde, avec simple engagement au centre et sifflet final de l'arbitre !... »

● « Ces deux malheureuses occasions manquées contre les Allemands m'ont donné quelques cheveux blancs de plus ! J'ai cependant l'habitude : je grisonne depuis l'âge de 20 ans... »

● « La confiance est venue avec les premiers résultats positifs et nous pouvons en réaliser d'autres dans la mesure où nous saurons garder l'unité, l'humilité et la détermination qui nous ont guidés jusqu'ici. »

● « J'ai toujours dit que notre comportement en Coupe du Monde dépendrait de notre condition au jour J. Nous avons d'autre part été favorisés par le changement de climat qui nous a permis de récupérer plus vite et surtout, il y a eu dans un premier temps cette entrée en matière victorieuse contre la France qui nous a fait l'effet d'un coup de fouet. »

● « La zone permet à l'attaquant de trouver davantage d'espaces devant lui, mais nous autres Italiens sommes tellement habitués à l'individuelle que nous développons mieux notre jeu quand nous avons affaire à des rivaux comme la France et l'Allemagne qui pratiquent le même type de marquage que nous. »

● « Notre moment le plus difficile dans ce Mundial ? Sans nul doute la première minute de notre match contre la France, d'autant qu'il s'agissait d'un test capital au point de vue psychologique. »

● « Si je m'entends bien avec Franco Causio, c'est parce que nous parlons le même langage technique depuis des années. Et si la Squadra s'est enfin trouvée, c'est en fonction de son ossature turinoise. Je pense d'ailleurs que si les neuf sélectionnés de la Juventus s'étaient aussi bien exprimés en cours de saison, nous aurions gagné la Coupe d'Europe des champions. J'espère que ce n'est que partie remise. L'an prochain peut-être... »

● « Benatti est un joueur tout à fait particulier. Il est en train de prouver qu'il figure parmi les meilleurs au plus haut niveau et ceci importe plus que le reste. En tout état de cause, on ne pourra jamais demander à Romeo de se conduire comme un petit garçon et de veiller à ne pas commettre d'irrégularités ! Alors... »

● « Je crois que ce qu'a réalisé la Squadra dans cette Coupe du Monde aidera le Calcio à sortir de son obscurantisme, car si nous conservons le patrimoine acquis en Argentine, toute la face de notre football en sera changée pour de longues années. »

● « Je suis très touché de figurer à la « une » d'une grande revue comme le « Times » de New York. Cela prouve que le football est décidément un phénomène qui s'étend petit à petit à toute la planète. »

● « La démission de notre président de la République, M. Giovanni Leone, vient à point pour nous ramener à l'angoissante réalité terrestre de notre pays. Jusqu'alors, nous avions vécu à l'Hindu Club comme dans une île déserte. Voilà en tout cas qui ne peut que nous inciter à faire mieux encore, dans ce Mundial, pour le bon renom de l'Italie. »

Ciao, Roberto. A la semaine prochaine. Pour fêter peut-être quelque chose de très grand...

V. S.

● LE GALON DE BONHOF

Bonhof prend du galon dans cette Coupe du monde. On dit qu'il parle beaucoup et qu'il aurait énormément d'influence sur Helmut Schoen par Berti Vogts interposé. On dit aussi qu'il a toutes les chances d'être le prochain capitaine de l'équipe d'Allemagne la saison prochaine, puisque Vogts va mettre un terme à sa carrière internationale le 25 juin. Et que cette perspective l'encouragera peut-être à ajourner son départ pour l'Espagne.

Bonhof a critiqué les choix, la tactique et l'état d'esprit de la sélection allemande durant le premier tour : « Nous avons sous-évalué nos adversaires et nous n'avons pas joué avec régularité. Mais l'Allemagne a de bons joueurs. Elle peut revenir à son meilleur niveau. Et je suis persuadé qu'elle finira parmi les quatre premiers. »

● MEXIQUE : UN RETOUR MOUVEMENTE

Les joureurs mexicains ont été accueillis par un groupe de fanatiques et surtout par de nombreuses forces de police à leur retour à Mexico la semaine dernière après leur élimination du Mundial.

Par mesure de précaution, leur avion avait été arrêté loin de l'aérogare. Tous les joueurs, à leur arrivée, ont été pris en charge chacun par dix policiers qui les ont accompagnés jusqu'à leur domicile.

Dans l'aérogare, quelques « aficionados » ont injurié l'équipe mexicaine. Antonio Roca, le sélectionneur mexicain, a plaidé coupable mais a accusé les supporters mexicains d'avoir surestimé, dans leur fanatisme, les posibilités de son équipe.

● LES FEMMES N'Y ETAIENT POUR RIEN

Un journaliste anglais avait appris que les femmes des joueurs autrichiens étaient arrivées en Argentine la veille du match contre la Hollande. Et il s'inquiéta donc auprès de Senekowitch de la mauvaise influence que cela avait pu avoir sur le comportement des Autrichiens face aux Hollandais. Mais Senekowitch a rassuré le journaliste anglais, en lui faisant remarquer que les épouses en question étaient bien arrivées en Argentine, mais qu'elle avaient seulement débarqué la veille au soir à Buenos Aires, et qu'elles s'y trouvaient encore à l'heure où leurs maris se faisaient étriller à Cordoba par les Hollandais.

● PRIVATIONS POUR SEPP

Beckenbauer a déclaré un jour : « Quand Sepp Maier ne fait pas trop de tennis, c'est vraiment le meilleur gardien du monde. » Et le nouvel entraîneur du Bayern, quand il entra en fonction, n'eut pas de démarche plus pressée que d'interdire à Sepp de jouer au tennis la veille des rencontres.

C'est que Maier est un passionné, et un excellent joueur de tennis. Il possède et gère un ensemble de courts couverts avec le regret de n'avoir pu faire de compétition au plus haut niveau.

La résidence des Allemands compte évidemment plusieurs courts. Mais Sepp a l'obligation de n'y jouer qu'avec modération. Et Helmut Schoen vient de temps à autre surveiller la chose. Quand son gardien manifeste trop d'ardeur, raquette en main. il s'écrie : « C'est bon, Sepp, viens donc te rafraichir avec moi ! »

● REVELATION ECOSSAISE

Lou Macari, le brillant attaquant écossais de Manchester United, a vendu ses souvenirs de la Coupe du monde au « Sun ». Il y confirme, bien sûr, que de nombreux remous ont agité la délégation. Mais surtout, il révèle les motifs financiers de la rébellion des sélectionnés écossais. « Nous ne pouvons comparer, écrit-il notamment, avec ces pauvres Tunisiens à qui l'on avait promis 4.500 dollars par homme pour une victoire (22.500 francs). Le samedi, notre capitaine Bruce Rioch nous réunit. Nous pensions qu'il voulait nous parler de l'incident qui avait opposé, la nuit précédente, trois d'entre nous aux gardes de sécurité. Il nous révéla que, pour la Coupe du monde, nous restions, sur le plan des primes, au tarif habituel : 100 livres par match, et 100 livres par point (1.700 francs pour les deux). Nous en étions tous malades.

Nous avons demandé à parler à nos dirigeants. Ils nous dirent qu'ils discuteraient du sujet avec nous quand ils reviendraient à notre hôtel. Un peu plus tard, ils nous dirent qu'ils ne nous recontreraient pas parce qu'ils partaient pour le Congrès de la FIFA à Buenos Aires. Ce n'est que le mardi suivant, après notre défaite contre le Pérou, que nous avons eu une discussion avec eux et la confirmation des sommes proposées. L'atmosphère se détériora, pas seulement à cause de l'argent, mais à cause d'un ensemble auquel s'ajoutaient nos pauvres conditions de logement. Je dois dire que si j'avais trouvé un moyen de rentrer chez moi dans la première semaine, je l'aurais fait. »

■ Pour les amoureux du chiffre 2 et des coïncidences : à l'occasion du match Autriche-Hollande, le nº 22 hollandais Brandts est sorti à la 22e minute de la 2e mi-temps.

● PAUVRE WILLIE

Pour la petite histoire, il faut savoir que les analyses concernant l'Ecossais Willie Johnstone auraient été effectuées au Departemento d'anımica organica de la faculdad de ciencias exactas y naturales de l'universidad de Buenos Aires, analyses, on le sait, positives. La sanction qui frappe Johnstone court depuis le 15 juin. Elle durera un an. Elle est valable pour tous les matches en sélection ou avec West Bromwich Albion, son club. Et un whisky pour Willie pour ne pas perdre le moral !

● UN ORDINATEUR OPTIMISTE

Notre confrère italien « Corriere della Sera » a demandé à un ordinateur, après lui avoir fait digérer les résultats et commentaires des matches du premier tour, combien de chances avait la Squadra Azzurra de remporter le titre mondial. La machine, sans doute bien nourrie et reconnaissante, a livré une réponse optimiste : trente pour cent. Le finaliste malheureux devrait être la R.F.A. Le plus beau, c'est que l'ordinateur en question est de fabrication... allemande !

● 30.000 MINUTES PAR JOUR

Les forts en mathématiques ont calculé que le total des communications téléphoniques à destination de l'étranger, et concernant le Mundial en cours, s'élevait, par jour, à 30.000 minutes, soit un peu plus de 20 jours de téléphone en un seul. Les patrons des journaux vont être contents.

● KROL OU PAS KROL ?

Un journal argentin a publié une lettre ouverte de Krol, le capitaine hollandais, à sa petite fille, une lettre plutôt bizarre. Krol dit donc dans cette lettre : « Ma fille, n'aie surtout pas peur si tu vois quelques photos où nous figurons avec des petits soldats en vert à nos côtés. Dis donc la vérité à tes petits copains : l'Argentine est une terre d'amour. Le jour où tu seras grande, d'ailleurs, tu comprendras cette vérité. » Krol annonce aussi à sa fille qu'il lui a acheté une poupée et qu'en plus, il a d'ores et déjà choisi le nom qu'il faudrait lui donner. « Elle s'appellera Argentine. » Reste à savoir maintenant si c'est bien Krol qui a tenu la plume. A moins que l'humour hollandais...

● KRANKL : COLOGNE SUR LES RANGS

Hans Krankl, le meilleur buteur européen de l'année, n'a toujours pas signé de contrat pour la saison prochaine. Il semble que si Barcelone reste sur les rangs, un autre club espagnol est venu s'immiscer dans les discussions : le F.C. Valence, qui se voit très bien avec un duo Kempes-Krankl.

Un nouveau prétendant a même fait son apparition au cours du week-end : le F.C. Cologne, champion d'Allemagne, qui est prêt à payer près de quatre millions de francs pour associer Krankl à son propre buteur vedette Dieter Muller... lequel a d'ailleurs, lui aussi, été contacté par Barcelone, car le départ de Cruyff a laissé un grand vide au sein de l'attaque du « Barca ».

■ Le personnel de l'hôtel « Sierra » d'Alta Gracia, près de Cordoba, où loge la délégation hollandaise, a eu un joli geste pour Robby Rensenbrink. A la fin d'un dîner, les serveurs lui ont apporté une énorme tarte sur laquelle était écrit : « Rensenbrink, goal numéro 1.000 ».

■ Les rapports entre dirigeants et journalistes hollandais étaient jusqu'à maintenant assez difficiles. Désireux de calmer la colère qui grondait, les dirigeants hollandais se sont tous rassemblés avec les 22 joueurs et ont reçu les journalistes pendant une heure la semaine dernière. « Espérons que cela durera », commentait laconiquement l'un d'entre eux au passage de Ernst Happel.

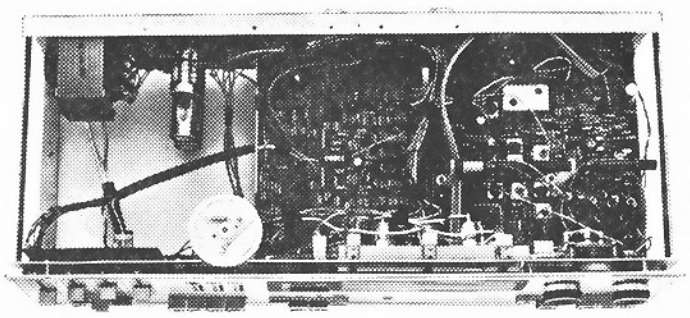
■ Les deux frères Van de Kerkhof, en bons jumeaux, se ressemblent beaucoup, mais il y a désormais un moyen infaillible de les reconnaître : René arbore un bandage aussi splendide que volumineux à la main gauche.

■ Il faut croire que Rensenbrink ne porte pas chance aux Autrichiens en général. Lors de la finale de la Coupe des Coupes, l'équipe d'Anderlecht, dans laquelle évolue Rensenbrink, avait en effet passé quatre buts aux Autrichiens d'Austria Vienne. Or, mercredi, Rensenbrink fut encore l'un des principaux artisans de la déroute de l'équipe d'Autriche lors du premier match du deuxième tour de la Coupe du monde.

PRÉ-RETRAITE

Est-ce les matches joués par son équipe, celle d'Allemagne de l'Ouest, qui font dormir si profondément Helmut Schoen ? On peut se le demander. Toujours est-il que Helmut a tout intérêt à prendre quelque repos avant les derniers matches que doit jouer son équipe. Après le match nul contre la Hollande, il est de plus en plus sûr que la R.F.A. ne conservera pas son titre. Mais qui sait si, dans son sommeil, Helmut Schoen ne va pas trouver une idée pour réaliser l'exploit.

L'ELECTRONIQUE.
UN METIER SERIEUX QUI S'APPREND COMME UN JEU.



Si vous voulez progresser, si vous voulez prendre du poids dans votre entreprise, l'initiative doit venir de vous.

Les cours d'électronique EURELEC sont votre premier pas vers cette amélioration que vous cherchez. Les 170 000 anciens élèves d'EURELEC sont là pour en témoigner : le bagage EURELEC coïncide toujours avec un progrès substantiel dans l'intérêt du travail et sa rémunération.

Les cours EURELEC sont conçus par des professionnels pour un apprentissage progressif. Vous apprenez l'électronique étape par étape, en menant de front la théorie et la pratique. A la fin du cours, vous avez acquis non seulement la connaissance qui fera de vous un technicien immédiatement opérationnel dans votre entreprise, mais vous avez aussi construit des appareils électroniques de qualité, qui restent votre propriété : récepteur stéréophonique, téléviseur couleurs, chaîne Hi-Fi stéréo...

Quelques informations complémentaires : tout au long des cours l'élève est suivi et conseillé par le même professeur.
Les cours sont sanctionnés par un certificat qui témoigne du suivi des études.
En fin d'études, un stage de perfectionnement gratuit est offert dans les laboratoires EURELEC.

Demandez dès aujourd'hui la brochure gratuite sur l'enseignement choisi ou venez la prendre dans un des centres régionaux dont vous trouverez la liste ci-dessous.

eurelec
institut privé d'enseignement à distance
21000 DIJON

DOLCI

Envoyez-moi, gratuitement et sans engagement de ma part, toute votre documentation Nº F 594 concernant les cours suivants :
☐ Introduction à l'électronique ☐ Electronique et T.V. couleurs
☐ Photographie ☐ Electronique industrielle
☐ Langues ☐ Electrotechnique
Pour les territoires hors métropole, joindre un coupon-reponse international de 3 francs.
Nom :
Adresse : Rue
Nº
Ville : Code postal
Profession :

CENTRES RÉGIONAUX
21000 DIJON (Siege Social) Rue Fernand-Holweck Tél. : 30.12.00
75011 PARIS 116, rue J.P.-Timbaud Tél. : 355.28.30/31
59000 LILLE 78/80, rue Léon-Gambetta Tél. : 57.09.68
13007 MARSEILLE 104, boulevard de la Corderie Tel. : 54.38.07
69002 LYON 23, rue Thomassin Tél. : 37.03.13
68000 MULHOUSE 10, rue du Couvent Tél. : 45.10.04
44200 NANTES 5, quai Fernand-Crouan Tél. : 46.39.05

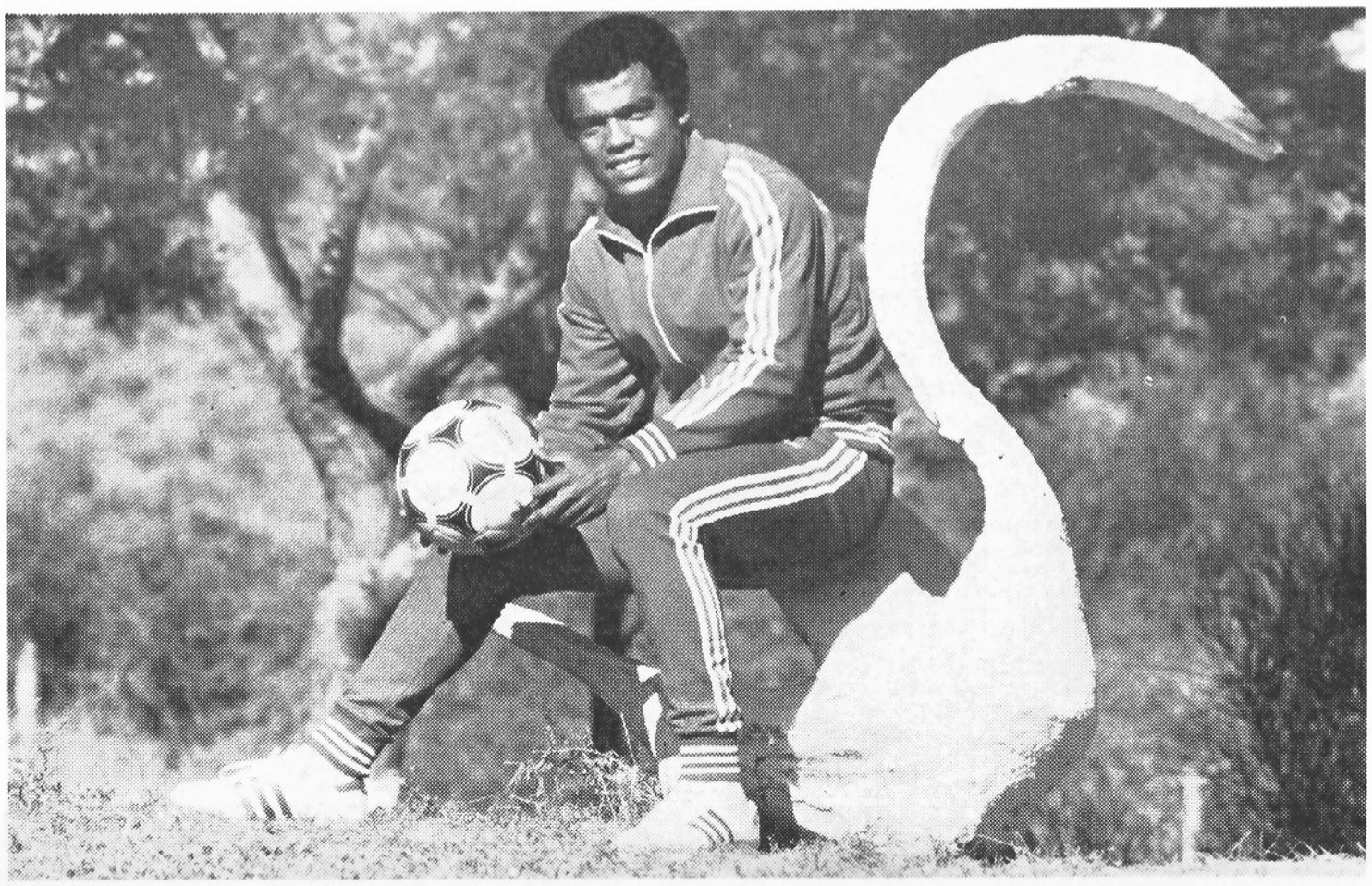
INSTITUTS ASSOCIÉS
BÉNÉLUX 230, rue de Brabant 1030 BRUXELLES
ST-DENIS DE LA RÉUNION 134, rue du Mal-Leclerc LA RÉUNION
HAÏTI 4, ruelle Carlstroem PORT-AU-PRINCE
TUNISIE 21 ter, rue Charles-de-Gaulle TUNIS
MAROC 6, avenue du 2-Mars CASABLANCA
CÔTE-D'IVOIRE 23, rue des Selliers (près Ecole Oisillons) B.P. 7069 - ABIDJAN

CUBILLAS

ÉTOILE DES ÉTOILES du premier tour

L'ÉQUIPE DU PREMIER TOUR

	HELLSTROEM (Suède)	
	CHUMPITAZ (Pérou)	
GENTILE (Italie)	**PEZZEY** (Autriche)	**TARANTINI** (Argentine)
PROHASKA (Autriche)	**CUBILLAS** (Pérou)	**BENETTI** (Italie)
REP (Hollande)	**KRANKL** (Autriche)	**BETTEGA** (Italie)



Après tous les matches du premier tour, les envoyés spéciaux de « France Football » sur le Mundial ont accordé des étoiles aux joueurs de chaque rencontre suivant le système en place pour les matches du Championnat de France. C'est le bilan de ces appréciations que nous publions dans cette page.

Il va de soi que ces notes ne visent pas à être absolues. La qualité générale de la rencontre, la réputation de chacun entrent en ligne de compte. C'est ce qui explique l'extraordinaire dernière place du Brésil au total des étoiles, due au fait que son équipe fut trois fois sur trois décevante, alors que toutes les autres formations réussirent au moins une performance honorable.

Le Cubain Teofilo Cubillas, déjà meilleur buteur de ce premier tour, en eet aussi le joueur numéro un. Son total de seize étoiles en trois matches (cinq contre l'Ecosse, cinq contre la Hollande, six contre l'Iran) est exceptionnel et lui permet de devancer de deux longueurs ses plus proches poursuivants, au nombre de cinq dont deux (le Tunisien Tarak et le Suédois Helltroem) n'ont pas participé au second tour.

Au total par pays l'Autriche devance le Pérou et l'Italie de quatre points. Deux pays éliminés figurent en bonne place : la Tunisie (4e) et la France (5e), ce qui confirme la valeur de ces deux équipes qui pouvaient prétendre au second tour. La Pologne et le Brésil, qui se sont qualifiés, ne figurent pas en revanche parmi les huit premiers.

On trouvera peu de Français en bonne place au classement général. D'abord, Michel Hidalgo, en décidant de faire jouer tous ses sélectionnés, n'a utilisé que trois joueurs « à temps complet » : Trésor (le seul à avoir joué les 270 minutes), Platini (qui ne fit qu'une mi-temps contre la Hongrie) et Six (qui ne disputa que le dernier quart d'heure du même match) ; aucun d'eux ne réussit vraiment trois bons matches ; Trésor et Platini ayant raté le premier et Six n'ayant pas assez joué dans le troisième.

Il est certain qu'un Bernard Lacombe, qui totalisait neuf étoiles en deux matches, aurait pu se hisser à la hauteur de Bettega et compagnie s'il avait joué contre la Hongrie, une rencontre qui lui aurait très probablement convenu. De même Bossis, Michel, Lopez et Rocheteau (huit étoiles en deux matches) auraient pu entrer dans les cinquante premiers classés en jouant un match de plus.

● CUBILLAS, MAILLOT JAUNE

16 étoiles : Cubillas (Pérou).
14 étoiles : Bettega (Italie), Tarak (Tunisie), Prohaska (Autriche), Hellstroem (Suède), Chumpitaz (Pérou).

13 étoiles : Gentile, Benetti (Italie), Ardiles (Argentine), Zombori (Hongrie), Gommidh (Tunisie), Flohe, H. Muller (Allemagne), Cuellar (Mexique), Pezzey, Krankl (Autriche), Oblitas (Pérou), Rep, Krol (Hollande), Parvine (Iran).

12 étoiles : Cabrini, Tardelli (Italie), Fillol, Passarella, Tarantini, Gallego (Argentine), Trésor (France), Pinter (Hongrie), Dhouib, Jebali, Agrebi, Temine (Tunisie), Zmuda (Pologne), De La Torre (Mexique), Koncilia, Sara, Breitenberger, Kreuz, Jara (Autriche), Miguel Angel, Asensi (Espagne), Quiroga, Cueto, Munante (Pérou), Rensenbrink (Hollande), Ghassempour (Iran), Buchan, Gemmill (Ecosse).

● TROIS A 6 ETOILES

Trois joueurs ont obtenu six étoiles au cours du premier tour :
— Joseh Krankl (Autriche) contre l'Espagne (deuxième journée).
— Leopoldo Luque (Argentine) contre la France (deuxième journée).
— Teofilo Cubilias (Pérou) contre l'Iran (troisième journée).

Trente-sept joueurs ont obtenu cinq étoiles : Bettega (Italie), Tarak (Tunisie), Pezzey Prohaska (Autriche), Hellstroem (Suède), Chumpitaz, Cubillas (Pérou), à deux reprises ; Gentile, Tardelli, Benetti (Italie), Ardiles (Argentine), Trésor Lacombe, Six, Lopez (France), Zombori, Toroczik (Hongrie), Gommidh, Temine (Tunisie), Flohe, H. Muller, Rummenigge (Allemagne), Nawalka, Deyna, Boniek (Pologne), Cuellar (Mexique), Sara, Kreuz (Autriche), Asensi, Juanito (Espagne), Oblitas (Pérou), Krol, Rep, Rensenbrink, René Van de Kerkhof (Hollande), Parvine (Iran), Gemmill (Ecosse), une fois chacun.

● CLASSEMENT PAR PAYS

1. Autriche	133	étoiles
2. Pérou	129	—
Italie	129	—
4. Tunisie	126	—
5. Argentine	123	—
France	123	—
7. Hollande	121	—
8. Allemagne	120	—
9. Espagne	119	—
10. Pologne	117	—
Iran	117	—
12. Suède	116	—
13. Mexique	115	—
14. Hongrie	112	—
15. Ecosse	111	—
16. Brésil	110	—

● LES MEILLEURS DE CHAQUE EQUIPE

Italie : Bettega (14).
Argentine : Ardiles (13).
France : Trésor (12).
Hongrie : Zombori (13).
Pologne : Zmuda (12).
Allemagne : Flohe et H. Muller (13).
Tunisie : Tarak (14).
Mexique : Cuellar (13).
Autriche : Prohaska (14).
Brésil : Leao et Amaral (11).
Espagne : Miguel Angel et Asensi (12)
Suède : Hellstroem (14).
Pérou : Subillas (16).
Hollande : Krol et Rep (13).
Ecosse : Buchan et Gemmill (12).
Iran : Parvine (13).

● LE TIERCE A CHAQUE POSTE

GARDIENS : Hellstroem (14), Fillol, Koncilia, Quiroga, Miguel Angel (12).
ARRIERES DROIT : Gentile (13), Dhouib, Sara (12).
STOPPEURS : Pezzey (13), Zmuda (12), Russmann, Rijsbergen (11).
LIBEROS : Chumpitaz (14), Krol (13), Passarella, Trésor, Jebali, Buchan (12).
ARRIERES GAUCHE : Cabrini, Tarantini, Breitenberger (12).
DEMIS DEFENSIF : Benetti, Zombori, Gommidh (13).
DEMIS TOURNANT : Prohaska (14), Ardiles, Parvine (13).
NUMEROS 10 : Cubillas (16), Tarak (14), Flohe, Cuellar (13).
AILIERS DROIT : Rep (13), Temine, Kreuz (12).
AVANTS-CENTRES : Krankl (13), Paolo Rossi, Wendt (11).
AILIERS GAUCHE : Bettega (14), Hansi Muller, Oblitas (13).

Tige en veau très souple, entièrement doublée agneau
Première cuir, soutien de voûte plantaire.
Semelle en Rilsan spécial.
Confort exceptionnel.
Prix public : F 230

WORLD CUP
RIVAT Chaussures de sport
Zone Industrielle 25100 ROMANS Tél. (75) 02-25-31

LES FRANÇAIS

Joueurs	It.	Arg.	Hong.	Tot.
BARATELLI	—	3	—	3
BATTISTON	—	4	—	4
BOSSIS	4	4	—	8
JANVION	3	—	3	6
BRACCI	—	—	3	3
LOPEZ	—	3	5	8
RIO	3	—	—	3
TRESOR	3	4	5	12
BATHENAY	—	3	3	6
GUILLOU	4	—	—	4
MICHEL	4	4	—	8
PAPI	—	—	3	3
PETIT	—	—	4	4
BERDOLL	3	—	4	7
PLATINI	3	4	3	10
DALGER	3	—	—	3
LACOMBE	4	5	—	9
ROCHETEAU	—	4	4	8
SIX	3	5	3	11
ROUYER	3	—	4	7
BERTRAND-DEMANES	3	4	—	7
DROPSY	—	—	4	4

Images du mundial

La chasse aux images continue pour nos reporters photographes. Roger Krieger, André Lecoq, Jean-Claude Pichon vous offrent, ici, quelques-unes de leurs plus belles photos pour votre album. L'immense Suédois Edstroem, célèbre dans toute l'Europe pour son jeu de tête, domine l'Espagnol Marcelino. René Van De Kerkhoff échappe à Gemmil au cours d'un fameux Ecosse-Hollande. Les petits n'ont pas peur des grands comme Akid, le Tunisien, devant Russmann. Mais le Mundial, c'est aussi, souvent, de vilains gestes et Dirceu se retrouve à terre, fauché par Pezzey.

(Photos Roger KRIEGER, André LECOQ, Jean-Claude PICHON)

(Photo Sven SIMON)

LE RENDEZ-VOUS DES ETOILES (4)

Si Juanito, l'attaquant de poche espagnol (ci-dessus aux prises avec le brésilien Oscar) est l'un des grands absents du second tour, le petit demi argentin Ardiles, au physique de danseur mondain mais à l'abattage de marathonien, reste une des grandes révélations de la quinzaine (à droite). Quant à notre play-boy bastiais Johnny Rep, toujours aussi gravure de mode, il gardera le mérite d'avoir tiré la Hollande d'un sacré mauvais pas contre l'Ecosse.

(Photos de nos envoyés spéciaux André Lecoq, Roger Krieger et Jean-Claude Pichon.)

HANS KRANKL l'homme qui vaut 700.000 dollars

(Victor SINET)

LA prétendue fausse nouvelle avait fait le tour des centres de presse du Mundial avec un tel luxe de détails que l'on ne fut pas peu étonné d'apprendre, quelques jours plus tard, qu'elle ne reposait sur rien de concret !

Mon petit doigt me porte cependant à croire qu'il n'y a pas de fumée sans feu et même que le successeur de Johan Cruyff au F.C. Barcelone sera bien Hans Krankl.

« Il n'en est pas question », aurait assuré notre vieille connaissance Lucien Muller, nouveau responsable technique du grand club catalan.

On peut se demander, dans ce cas, pourquoi l'ex-Rémois, basé comme tant d'autres à Buenos Aires, avait préféré se rendre à Mar del Plata pour assister au match Brésil - Autriche qui n'offrait qu'un intérêt relatif, alors que l'équipe d'Espagne jouait à la même heure au stade Velez Sarsfield... Personnellement, je reste d'autant plus sceptique qu'au soir du 20 mai dernier, l'ami Lucien, rencontré dans un couloir du Prater Stadion, m'avait glissé tout de suite après le match amical Autriche-Hollande :

« Cruyff parti, mes tribulations barcelonaises ne font sans doute que commencer et ce n'est certainement pas de Vienne que je pourrai ramener quelque enseignement positif. Ce Krankl, en effet, m'a tout l'air d'un lourdaud qui ne sait pas trop où il va, et Suurbier l'a littéralement mis dans sa poche. Non, ce n'est pas celui-là qui fera l'affaire ! »

Muller, qui a supervisé, depuis, d'autres attaquants de choc, aurait-il fait chou blanc au point de ne plus avoir que le buteur autrichien comme roue de secours ou bien a-t-il estimé que l'objet de ses premières convoitises méritait d'être revu dans d'autres conditions ? Toujours est-il que nos confrères viennois avaient l'air sûrs d'eux quand ils nous confirmèrent que les pourparlers étaient très avancés entre le Rapid de Vienne demandé et le FC Barcelone demandeur, si bien qu'il y a aujourd'hui de quoi s'interroger sur les raisons — à tout le moins nébuleuses — d'un démenti apparemment en contradiction avec la réalité des faits.

Il est vrai — et il se peut d'ailleurs que cela ait un rapport direct avec l'opération en cours — que depuis quelque temps, Hans Krankl ne cachait pas son désir de monnayer sa réputation et si possible d'assurer dès maintenant son avenir au plan financier. Faut-il en conclure qu'il se serait montré excessivement gourmand avec les émissaires catalans venus le voir au camp de Moreno (70 kilomètres de Buenos Aires) pour être fixés sur ses intentions ? Ce n'est pas impossible, quand bien même rien n'aurait filtré de ces éventuels contacts en pleine pampa. Krankl gagnait en gros 100.000 shillings autrichiens par mois — soit environ 33.000 F lourds — au Rapid de Vienne, son club de toujours. Il a d'autre part reçu des offres précises de Hollande (AZ 67), d'Allemagne (VFB Stuttgart) et de Belgique (Standart de Liège) qui lui ont sûrement fait prendre davantage conscience de sa valeur marchande. Alors, n'ignorant pas de surcroît que Mario Kempes avait récemment empoché une sacrée liasse de pesetas (100 millions !) pour renouveler son contrat au F.C. Valence, l'avant-centre autrichien a probablement placé la barre très haut, raison pour laquelle l'accord n'a pu se réaliser dans un premier temps. Mais des amis qui ont leurs entrées et leurs sorties à toute heure dans le camp autrichien n'en certifient pas moins que tout est clair et net entre le Rapid et Barcelone, les deux parties ayant trouvé un terrain d'entente sur la base de 700.000 dollars, c'est-à-dire un peu moins de 350 millions d'anciens francs.

Comme dirait l'autre, ce n'est pas donné, mais on ne peut pas prétendre non plus que ce soit extravagant. On a vu pire et même bien pire chez les pensionnaires de l'Hindu Club, au nombre desquels figure un certain Paolo Rossi !...

L'ENFANCE DANS LES « PETITS PARCS »

Ceux qui connaissent bien Hans Krankl, à commencer par notre correspondant viennois Ferry Wimmer, inclinent aussi à penser que le canonnier du Rapid n'a pas du tout envie de quitter la capitale de Habsbourg.

Marié à une jolie Viennoise, Inge, qui lui a donné deux adorables enfants (Sandra, l'aînée, et Johan qui porte son vrai prénom, Hans étant une sorte de diminutif), Krankl mène une vie confortable et luxueuse, à deux pas du célèbre « Ring » qui était autrefois le cœur de la monumentale cité en même temps que le carrefour des civilisations de toute l'Europe centrale et orientale.

Comblé d'honneurs et de privilèges — il est régulièrement élu meilleur footballeur autrichien de l'année, depuis 1972, par la presse nationale — ce bel athlète de 1,83 m qui a un peu touché à toutes les disciplines sportives (à commencer évidemment par le populaire « Raufballspiel », curieux condensé de football et de rugby qui se pratique à la main ou au pied avec un énorme ballon rond),

mène donc à présent une existence d'autant plus appréciable qu'il a pratiquement passé toute son enfance dans la rue.

Fils d'un conducteur de tramways — de ces trams qui font le charme désuet mais combien sympathique de la vieille cité — le jeune Hans était toujours fourré dans l'un de ces parcs typiques et grillagés que l'on peut trouver dans tous les quartiers de Vienne, parcs pour enfants que ces derniers transforment le plus souvent en miniterrains de foot. C'est comme ça qu'il apprit à se servir d'un ballon, parfois au détriment de ses devoirs, car sorti de l'école, il filait directement au parc, où son père venait le chercher souvent très tard, son service terminé.

Papa Krankl était lui-même footballeur et comme il jouait au club des tramways viennois, son rejeton aurait suivi la même filière, si des copains du « parc fermé » ne l'avaient emmené un jour de l'autre côté du Danube.

Ainsi débuta modestement au Rapid l'homme qui en a été la grande vedette depuis six ans.

Hans Krankl, qui avait déjà un torse de déménageur, ne tarda pas à se faire une place parmi les jeunes du Rapid et dès l'âge de dix-sept ans, il se vit offrir une première chance avec l'équipe-fanion du club. Titularisé la saison suivante, il se mit à entreprendre au plus haut niveau national l'œuvre de destruction qu'il exerçait déjà dans les parcs : rien ne résistait, ici comme là, à son extraordinaire force de percussion et à son féroce appétit de buts. Très vite, d'ailleurs, la presse s'empara du phénomène :

« Enfin l'Autriche a trouvé un nouveau Erich Probst ! », titrèrent pompeusement les journaux viennois au lendemain de la première sélection du jeune artificier qui avait fêté ses débuts avec l'équipe nationale B en marquant trois buts !

Probst, on s'en souvient, fut le meilleur buteur autrichien de tous les temps. Il n'avait peut-être pas l'auréole d'un Sindelar, d'un Shall ou d'un Horvath, qui furent les grandes figures de l'inoubliable « Wunderteam » de années 30, mais il avait une sacrée frappe, le lascar ! La preuve, il inscrivit six buts dans le tournoi final de la Coupe du monde 1954 en Suisse !

Krankl avait dix-neuf ans à peine lorsque, sélectionné en équipe A et meilleur buteur du Rapid, il fut choisi comme footballeur numéro 1 de l'année, une distinction désormais banale pour lui, puisque même la montée aux sommets d'autres vedettes, comme Prohaska et Pezzey, n'a pas empêché les journalistes autrichiens de choisir constamment le dynamiteur du Rapid.

DU « SOULIER D'OR » AU MUNDIAL

Déjà, en 1974, l'avant-centre au maillot rayé de vert et de blanc (comme ceux de la France à Mar del Plata !...) avait gagné le soulier de bronze de « France Football » en terminant au troisième rang des buteurs européens l'année même où son club s'était adjugé le titre de champion d'Autriche.

Hans a fait beaucoup mieux depuis, puisqu'il est devenu juste avant le départ pour l'Argentine le « Soulier d'or européen » de l'année avec un actif de 41 buts !

« Bof, objectaient les critiques, un tel bilan au niveau de l'Autriche, ça ne veut pas dire grand chose. C'est un peu comme le Chypriote Karkidis, qui s'était adjugé le Challenge l'an dernier !... »

Ceux-là ont dû rapidement réviser leur jugement et pour cause : dès son entrée en scène dans le Mundial, le briseur de verrous viennois a fait preuve d'un réalisme tel qu'il n'est plus permis de douter de lui.

C'est d'ailleurs un de ses adversaires, le portier suédois Ronnie Hellstroem (particulièrement bien placé pour en parler, lui qui sait ce qu'est le football et qui a vu ce dont l'Autrichien était capable) qui a dit publiquement :

« Ce Krankl va certainement exercer des ravages en Coupe du monde. Il a tout pour ça : la puissance, la détermination, une couverture de balle formidable, la frappe des deux pieds, la tête et même les changements de rythme. Croyez-moi, c'est un costaud, ce bonhomme-là ! »

Le fait est que face à la Hollande, et malgré la lourde défaite de son équipe, Hans Krankl nous avait impressionné par ses peu communes aptitudes d'attaquant de choc capable à la fois d'aller au but et de travailler, de faire le ménage devant, au profit de ses partenaires.

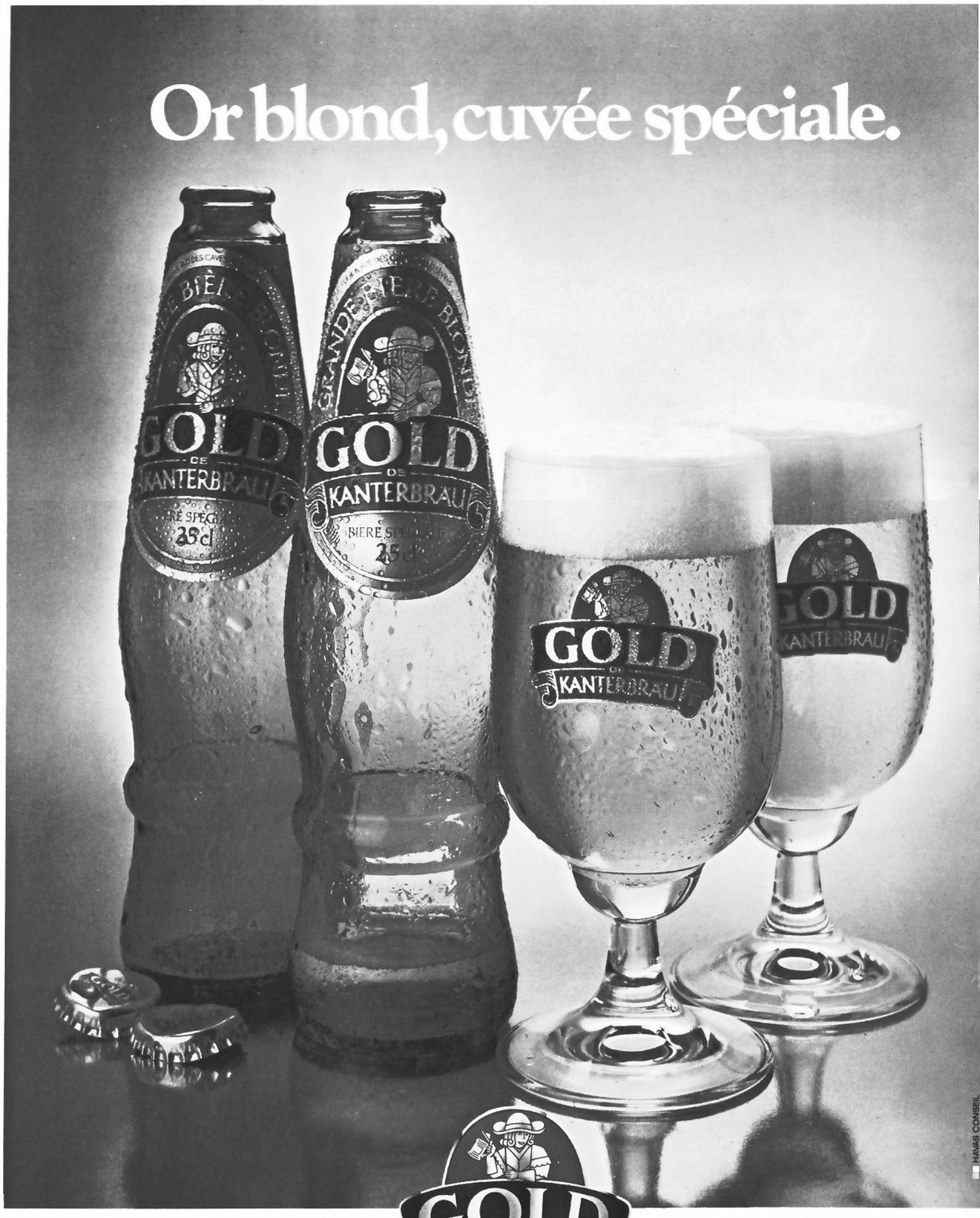
Ce n'est du reste pas le tempérament qui lui manque pour se conduire ainsi : lors du match éliminatoire de Coupe du monde contre l'Allemagne de l'Est, au Prater, il s'était fait expulser par l'arbitre britannique Reynolds — un drôle de gabarit ! — pour l'avoir plus ou moins bousculé à plusieurs reprises !

Tel est l'homme au masque de gladiateur romain — cheveux bruns et plutôt courts, fine moustache et gabarit très voyant — qui, honoré par « France Football », s'attaque depuis une vingtaine de jours aux plus intraitables défenseurs de la planète.

Avec la jeunesse de ses vingt-cinq ans, l'expérience de ses trente-sept sélections et l'auréole de ses vingt-deux buts internationaux !

De quoi en imposer, en somme, aux plus grands !

Et on reparlera encore de Krankl quand, devenu Barcelonais (probable) ou resté Viennois (pas impossible), il repartira dès septembre à l'assaut des forteresses européennes.



Bernard Lacombe (ci-dessus avec l'Italien Scirea) aura été le numéro un français du Mundial avec Trésor ; Didier Six (échappant ci-dessous à l'Argentin Olguin) aurait pu se hisser au même niveau avec un peu de réussite.

(Photos A. Lecoq, R. Krieger et J.-C. Pichon)

Les 22 bleus au crible

TRESOR LACOMBE SIX MICHEL PETIT

LE CINQ MAJEUR

(J.-Ph. Rethacker)

Les Bleus sont en vacances.
A Rio de Janeiro ou ailleurs.
C'est le temps
de la réflexion, l'heure du bilan.
En Argentine,
Michel Hidalgo a fait jouer
ses vingt-deux sélectionnés.
Il a ainsi jeté
toutes ces cartes
sur le tapis
pour le dernier match
qui ne comptait
que pour du beurre.
Cela ne lui a pas mal réussi.
Mais le sélectionneur
n'a pas fait
seulement du sentiment.
Il a tenu également
à aligner des hommes frais
devant les Hongrois,
nos derniers adversaires,
à Mar del Plata. Du coup,
tout le monde a joué donc,
ce qui nous donne
la possibilité de passer
en revue les 22 Tricolores.
Parmi ceux-ci,
Trésor est le seul à avoir
disputé les trois rencontres ;
il a joué 270 minutes
alors que Baratelli
n'est resté que 32 minutes
sur le terrain.

GARDIENS DE BUT

BERTRAND-DEMANES (Italie, Argentine, 148 minutes) : on ne peut rien lui reprochr sur les deux rencontres qu'il a jouées même si les apparences furent contre lui au cours du match contre l'Italie et sur les deux buts qu'il y concéda. Sur le premier, il vit rebondir le ballon trois fois de suite sous son nez, sans pouvoir esquisser le moindre geste, et sur le second, il fut trompé par Janvion qui lui cachait la frappe de Zaccarelli et qui écarta les jambes au dernier moment. Devant l'Argentine, il réussit un très bel arrêt sur un tir de Kempes avant d'être blessé sur une nouvelle intervention opportune.

BARATELLI (A. 32 minutes) : il eut peu à faire au cours des trente-cinq minutes qu'il passa sur le terrain. Quelques renvois de balle à la main et ce tir de Luque sur lequel il ne pouvait rien.

DROPSY (Hongrie, 90 minutes) : enfin titularisé après avoir été si souvent remplaçant, l'Alsacien a donné satisfaction devant les Hongrois. Il a réussi des interventions avancées efficaces et une sortie aérienne déterminée avec un renvoi aux poings, qui enrayèrent le danger au début du match devant une domination hongroise menaçante. Il fut toujours très attentif dans son placement et ses sorties. Il a démontré qu'il était tout près de ses rivaux.

DEFENSEURS

JANVION (I. H. 188 minutes) : le Stéphanois, d'habitude indiscutable, n'était pas dans sa meilleure forme. Il manqua souvent de sûreté et de calme, commit trop de fautes grossières, ce qui chez lui est le signe d'une condition précaire et d'un manque de confiance. Devant Bettega, il fut mal à l'aise, gêné, il est vrai, par les montées de Cabrini ou des demis italiens que Dalger et Guillou n'endiguaient pas toujours. Face au Magyar Nagy, moins talentueux, Janvion souffrit encore et ne put avoir dans le jeu offensif son rendement habituel.

LOPEZ (A. H. 180 minutes) : malheureux devant l'Argentin Luque (qui ne l'aurait pas été ?) qui le prit souvent de vitesse et le gêna par sa promptitude de gestes, le libero stéphanois, devenu stoppeur en sélection, fut le héros du match contre la Hongrie. D'abord parce qu'il neutralisa complètement le redoutable Torocsik grâce à la vigueur et la précision de ses tacles glissés sur le côté, ensuite parce qu'il marqua un magnifique premier but d'un tir-canon de vingt-cinq mètres. Il justifia ainsi pleinement l'idée de Michel Hidalgo convaincu depuis des mois qu'il pouvait faire un stoppeur excellent.

BATTISTON (A. 90 minutes) : le jeune Messin a donné pleinement satisfaction devant les Argentins. Il se refusa à suivre Kempes dans ses fuites vers le centre, resta prudemment dans sa zone et y fit la loi. Il tenta quelques actions offensives et amena ainsi le but d'égalisation.

RIO (Italie, 90 minutes) : le stoppeur nantais, si solide et si intraitable d'habitude, ne fut pas à son aise dans son match contre l'Italie. Il est vrai qu'il tomba sur ce genre d'avant-centre qui ne lui convient guère, parce qu'il est plus petit, plus vif, plus au ras du sol et plus mobile que lui. Mais Paolo Rossi en a fait souffrir et en fera souffrir plus d'un autre. Une déception quand même.

LE RETOUR DE MARIUS

TRESOR (I., A., H., 270 minutes) : débutant assez timidement, ce qui se comprenait étant donné les doutes qui avaient longtemps plané sur sa participation, le libero tricolore ne parut pas avoir, devant les Azzurri, sa détente et sa promptitude de réflexes habituelles. Mais au fil des matches, il ne fit que progresser sur le plan physique, retrouvant enfin tout son jump et sa sûreté de tacle devant les Hongrois qui ne purent le passer balle au pied.

BOSSIS (I., A., 180 minutes) : son début de Coupe du monde et de match contre l'Italie fut presque catastrophique. Il est vrai que le petit ailier transalpin Causio se montra d'entrée irrésistible dans ce style de feu follet que le grand Bossis n'apprécie guère. Mais une fois passé ce coup de feu, le Nantais se reprit un peu. Et en seconde mi-temps, il se mit à son tour à attaquer, ce qui lui permit de placer un ou deux tirs redoutables. De même fut-il plus entreprenant contre l'Argentine après avoir pris la mesure de Houseman. Mais ce Bossis du Mundial nous a quand même laissé un peu sur notre faim.

DEMIS

BATHENAY (A., H., 180 minutes) : il fut démontré que Dominique n'était pas dans sa condition physique idéale pour affronter les rudes combats d'une Coupe du monde. Et quand Bathenay n'est pas frais comme une rose, son allure et sa foulée sont lourdes, ses accélérations absentes, son rayonnement limité. Même si son travail défensif reste utile, par la somme de courses qu'il accomplit et par les efforts de soutien et de couverture qu'il fournit. Il est certain que l'équipe de France a grandement pâti de sa méforme et de son absence contre l'Italie.

BRACCI (H., 90 minutes) : il fut au départ gêné par les débordements en vitesse de l'ailier magyar Pusztai mais il se reprit petit à petit pour dominer un peu mieux son sujet et pour se décider ensuite à prendre quelques risques en attaque. Le Marseillais joua avec l'application et le sérieux qui le caractérisent.

GUILLOU (I., 90 minutes) : la grande déception de ce Mundial. On attendait du stratège niçois qu'il apporte à l'équipe diminuée par l'absence de Bathenay, le calme, la sérénité, la clairvoyance tactique. Malheureusement, Guillou fut trahi par une condition physique trop mauvaise pour lui permettre de compenser sa lenteur d'exécution par sa technique toujours aussi sûre de la passe. Il ne put changer de rythme et ne parvint pas non plus à assurer les tâches défensives dont il était chargé.

MICHEL (I., A., 90 minutes) : le meneur de jeu nantais put tenir devant les Italiens son rôle habituel de demi d'attaque. Il le fit avec une maîtrise technique, un abattage, une intelligence qui impressionnèrent les Azzurri et tous les observateurs. Ses passes (voir le but-éclair de Lacombe), ses tirs et ses centres brossés causèrent quelques tourments aux défenseurs italiens. Le Nantais se battit avec tant de conviction qu'il écopa d'un carton jaune. Devant l'Argentine, il parut moins frais, mais accomplit plus obscurément un énorme travail de ratissage. Il fut l'une des rares satisfactions de ce Mundia, restant hors du terrain concentré sur son seul objectif sportif, ce qui ne fut pas le cas de tout le monde...

PETIT (H., 90 minutes) : on ne peut que regretter que le Monégasque n'ait pas participé au premier match contre l'Italie, surtout quand on a pu apprécier une fois de plus devant la Hongrie sa simplicité de jeu, sa disponibilité, sa sûreté technique et son activité aussi inlassable qu'intelligente. Son entente fut parfaite avec Platini au cours de la seconde partie du match contre les Hongrois. Et on peut se demander ce qui se serait passé si Petit avait joué à la place de Guillou devant les Azzurri.

ATTAQUANTS

PLATINI (I., A., H., 225 minutes) : il est toujours délicat de porter sur Platini un jugement définitif, car il y a le relatif qui nous rend plus sévère par rapport au Platini que l'on connait bien (celui-là n'était pas celui du Mundial), et l'absolu qui oblige à dire que Michel reste un attaquant d'exception, toujours capable de réaliser le geste décisif d'une passe, courte ou longue, ou d'un tir. Michel fut évidemment plus à l'aise devant le marquage de zone plus lâche des Argentins et des Hongrois que face au bouclage impitoyable que lui imposa Tardelli. Il marqua son but contre les Argentins, rata ses coups francs, mais donna avec Petit un récital de une-deux contre la Hongrie. Du bon Platini, mais pas du super.

PAPI (H., 45 minutes) : lancé dans le bain d'un match qui ne comptait plus, le Bastiais a démontré qu'il était à bout de souffle en cette fin de saison. Il manqua de fraîcheur et de vivacité dans ses gestes et dans ses courses. Il tenta de compenser par sa clairvoyance et son sens du jeu, mais travailla sur un rythme monocorde.

UN SUPER-LACOMBE

ROCHETEAU (A., H., 165 minutes) : écarté pour le premier match au profit de Dalger, le Stéphanois a démontré une belle condition et un net retour en forme et en confiance. Il entreprit beaucoup contre l'Argentine où sa présence suffit à tenir Tarantini sur une prudente réserve. Et devant les Hongrois, il réussit quelques dribbles en contre ou déhanchés à sa manière, qui embarrassèrent son adversaire. En plusieurs occasions, il s'évertua à lever la tête et effectua de bonnes passes. Malheureusement, Dominique ne conclut pas toujours avec bonheur des actions bien entamées, même s'il eut le mérite de marquer le troisième but contre les Hongrois.

DALGER (I., 90 minutes) : une nouvelle fois, le petit Monégasque nous a laissés sur notre faim en équipe de France, où il n'arrive pas à sortir d'une timide réserve, lui qui, dans son club, est si rayonnant et si entreprenant. Devant les Italiens, on ne le vit pour ainsi dire pas pendant plus d'une demi-heure, et sa seule action concluante survint au milieu de la seconde période. Faux ailier droit, il ne remplit que partiellement son rôle de soutien, laissant souvent le champ libre à son arrière Cabrini.

LACOMBE (I., H., 163 minutes) : l'avant-centre tricolore, qui était dans une condition physique parfaite, a justifié pleinement le choix d'Hidalgo et le bien qu'on pense de lui et de son jeu très varié, très complet, très utile à la collectivité. Il est vrai que dès la première minute du tournoi, il réussit ce but qui contribua à lui donner confiance. Il posa ensuite d'énormes problèmes à Bellugi et à la défense italienne par sa mobilité, ses prises de balle, ses déviations et ses coups de tête, de même les Argentins eurent-ils du mal à le neutraliser, Bernard amenant d'un lob astucieux le but d'égalisation. Une preuve qu'il était dans une forme éblouissante : son jeu de tête fut étonnamment efficace et constamment dangereux.

SIX (I., A., H., 190 minutes) : lui aussi aborda ce Mundial avec une fraîcheur physique et surtout une volonté de réussir qui éclatèrent dès la première minute dans un débordement et un centre brossé en pleine course d'une rare perfection. Par ailleurs, ses dribbles en contrepied, ses crochets, affolèrent autant Gentile que Olguin ou Martos. On lui reprochera seulement d'avoir raté quelques occasions, dont une contre l'Argentine qui aurait pu changer complètement le cours de l'histoire, mais on retiendra d'abord tout ce que fit de positif le Néo-Marseillais.

BERDOLL (I., H., 107 minutes) : appelé en fin de match contre l'Italie, il n'avait pas pu sortir de l'anonymat. Mais il éclata contre les Hongrois, trouant sans cesse la défense magyare par ses engagements en profondeur, sa vitesse de course et de jambes, ses crochets et ses tirs inattendus. Hélas ! dans son élan, le Marseillais gâcha pas mal de possibilités de but après avoir trompé très astucieusement la défense hongroise avant la mi-temps. Il joua tout de même son meilleur match international.

ROUYER (I., H., 105 minutes) : lui non plus n'avait pas pu donner sa pleine mesure dans un demi-match contre les Italiens. Mais tout de suite en action devant les Hongrois, il les affola par sa rapidité de course et de double démarrage, par ses dribbles, ses coups de tête et ses tirs. De surcroît, il fit preuve d'une clairvoyance étonnante en plusieurs circonstances, et contribua à mettre K.-O. les Magyars dans la première période d'un match qu'il domina haut la main. Dans sa forme brillante, lui aussi aurait peut-être pu avoir une influence bien avant le chant du cygne des Tricolores.

CONCLUSION

On ne se hasardera qu'avec prudence et réserve au jeu de la sélection définitive et à posteriori de l'équipe de France du Mundial. Mais si l'on retient que les grandes satisfactions furent Trésor, Michel, Petit, Lacombe et Six, on pourrait s'aventurer à construire l'équipe idéale suivante :

Bertrand-Demanes — Battiston, Lopez, Trésor, Bossis — Petit, Michel, Platini — Rouyer, Lacombe, Six.

Mais qui peut dire qu'avec cette formation-là les Tricolores auraient poursuivi leur chemin ?

Les silences de Rivelino

A défaut de passion née de grandes empoignades susceptibles d'enflammer le monde, le Mundial ne manque pas de mystères dont certains ne seront sans doute jamais résolus. Outre la quasi-impossibilité de voir les équipes, les joueurs encore moins que les entraîneurs, lesquels parlent pour ne rien dire le plus souvent, on a l'impression que certains joueurs préféreraient être ailleurs, et notamment chez eux. Sauf les Argentins bien sûr.

C'est ainsi que certaines blessures qui ne sont en fait que des bobos traînent curieusement en longueur. Pour le moment, le plus illustre des « non-joueurs » est incontestablement Roberto Rivelino. Touché aux ligaments du genou gauche, le moustachu a fait à Mendoza un numéro de diplomatie que n'aurait pas désavoué Henry Kissinger, qui suit toujours d'aussi près les choses du football mondial.

« Certes, dit-il, je suis toujours blessé, mais enfin, ça va beaucoup mieux. De là à pouvoir jouer, je ne peux pas me prononcer catégoriquement sur ce point. D'ailleurs, cela ne regarde pas que moi. Le docteur est là pour prendre les décisions de cet ordre. Et puis, il y a également le directeur technique, qui a la charge d'insérer les joueurs dans l'équipe. Personne ne peut se substituer à lui.

» Quant au niveau technique du présent Mundial, il m'est délicat d'en parler pendant que je suis sur la touche. Disons qu'il ne me paraît pas très élevé, en tout cas pas supérieur aux précédents. Les très grands joueurs que j'ai vus au cours de cette Coupe du monde ? Disons que j'ai vu de bons joueurs, mais que je n'ai pas encore aperçu de Pelé. Alors, bien sûr, cela change la physionomie des choses.

Irai-je au Cosmos ? Je ne me suis jamais posé la question, mais cela m'étonnerait beaucoup. Je me sens très bien à Fluminense, et j'ai bien l'intention d'y jouer encore au moins deux ou trois saisons. »

Au-delà des mots et même sans parler couramment le portugais, on sentait une certaine lassitude chez ce joueur plutôt désabusé. Effectivement, Pelé, Cruyff, Rivelino, cela fait un beau tiercé de la nostalgie.

● L'INTUITION DE FILLOL

Voici comment Ubaldo Matildo Fillol, le gardien de l'Argentine (26 ans, plus de 20 sélections, une fille de deux mois prénommée Nadia, en « hommage à la plus grande gymnaste de tous les temps »), raconte la manière dont il a arrêté le penalty de Deyna :

« J'ai choisi l'angle et j'ai plongé : c'est tout. J'ai failli aller à droite, puis j'ai eu l'intuition qu'il fallait aller à gauche. Je connaissais la valeur de Dayna, sa frappe de balle, son expérience internationale. Mais je ne savais pas comment il tirait les penalties. Gallago m'a soufflé : « Plonge à droite. » Mais je n'en ai pas tenu compte. Sur un penalty, la responsabilité est entièrement à l'arbitre. Ce fut de la chance, seulement de la chance. »

■ La sélection de la TV allemande qui jouera vendredi à Buenos Aires contre une équipe locale a assez belle allure. On y relève les noms de Dennis Law, Wright, Bobby Charlton, Riva, Facchetti, Schulz, Hoeness, Grabowski et Netzer !

■ Au termes du match Suède-Espagne, Pirri a annoncé officiellement qu'il ne porterait plus le maillot espagnol : « J'ai fait mes adieux à la sélection. Il est temps de laisser la place aux jeunes. »

● KEMPES SANS MOUSTACHES

Kempes est apparu devant la Pologne sans la barbe et les moustaches qu'il portait précédemment. Pourquoi ?

Parce que ses camarades avaient commencé à se moquer de lui, après le match Argentine-Italie, en lui disant que ses moustaches l'empêchaient de voir le but adverse.

Ils avaient raison, Kempes rasa ses moustaches et marqua deux buts aux Polonais.

■ Guy Roux, l'entraîneur d'Auxerre qui est actuellement en Argentine, en a profité pour rendre visite à la délégation polonaise dans son repère de Potrerillos, à 55 km de Mendoza. Visite intéressante car Guy Roux est venu régler les derniers détails pour la venue d'un Polonais à Auxerre. Mais pas l'un des sélectionnés polonais. Il s'agit, en fait, d'un joueur de 31 ans qui a figuré dans la liste des 40 en 1974 et dans celle des 22 de la sélection olympique polonaise.

● LA FEINTE DE PELE

Les journaux brésiliens ont proclamé avec fierté que Pelé avait décidé d'appeler sa troisième fille, née pendant le Mundial 78, Argentina.

C'est, en effet, ce qu'avait déclaré le « Roi » en quittant Buenos Aires, au moment où il apprit cette naissance.

Mais, de retour en Argentine, Pelé a confié à Just Fontaine que sa femme n'était pas d'accord sur un pareil prénom. Et que sa fille s'appellerait Jennifer, tout simplement.

■ Bobby Charlton, commentateur d'une chaîne de TV anglaise, est formel : « Le meilleur match du Mundial a été sans conteste France-Argentine. Pour moi, ce sont les deux meilleures équipes du Tournoi. »

● PELE, KEMPES DI STEFANO ET LA DROGUE

Pelé a, dans un journal de Buenos Aires, tracé un intéressant parallèle entre Kempes et Di Stefano.

« Je n'insinue pas, dit-il, qu'il est aussi bon que lui, ni qu'il le rejoindra jamais, mais il y a quelque chose d'« Alfredo-le-Grand » dans l'omniprésent Kempes. Il me rappelle son style, sa capacité pour courir à travers tout le terrain, sa position en un quelconque endroit de la pelouse.

Partout, il possède une énergie incroyable qui lui permet d'être en défense à un moment décisif, puis de participer à la prochaine offensive et de se trouver là où il faut pour tirer au but.

Le fait qu'il a été victime d'une calomnie scandaleuse à propos de dopage est, paradoxalement, un éloge pour son inlassable labeur. Mais où va le football si, dès que se révèlent une extraordinaire machine humaine et un formidable talent, on l'accuse de se droguer ?

A tous les imbéciles qui ont propagé ce bruit, je pose ces questions simples : « Di Stehano se dopait-il ? Et Cruyff ? Et moi-même ?

Je préfère, pour ma propre santé morale, concentrer mes pensées sur le footballeur Kempes, l'enfant qui s'est élevé des quatiers humides de Belle Ville à la réputation du Mundial. »

● SERENADE POUR LES BRESILIENS

Dans la nuit de samedi à dimanche, la rue qui borde l'hôtel des Brésiliens, à Rosario, était absolument interdite à la circulation, non seulement des automobiles, mais même des piétons. Deux cars de soldats la bouclaient à chaque extrémité.

Renseignements pris, ce sont les Brésiliens eux-mêmes qui avaient exigé une telle mesure. Car vendredi soir, quelques fanatiques supporters argentins étaient venus donner sous leurs fenêtres une sérénade d'un genre tout particulier et qui se prolongea fort avant dans la nuit. Et il y avait gros à parier qu'à la veille du match contre l'Argentine, l'affaire allait reprendre de plus belle samedi soir.

■ C'est la station brésilienne de radio et de télévision « O Globo » qui a propagé la rumeur selan laquelle Kempes aurait été convaincu de dopage, alors qu'il n'avait même pas été contrôlé.

Ses collègues brésiliens ont fort mal pris la chose.

Pedro Marques, par exemple, a écrit dans « Ultima Hora » que les propos du « Globo » représentaient « un outrage pour l'ensemble du journalisme brésilien. »

● LA VENGEANCE DE KEMPES

Quand Kempes arriva d'Espagne, il dit, entre autres choses, que jamais il ne voudrait rater des buts pareils à ceux qu'il avait manqués, en 1974, à Stuttgart, contre la Pologne.

Il se souvenait de cette triste soirée au cours de laquelle, après une minute de jeu, il avait échappé au marquage de Zmuda, pour échouer devant Tomaszewski.

Il ajoutait alors : « Si le ballon était entré, l'histoire aurait été fort différente. »

Quatre ans plus tard, Kempes a pris sa revanche et a remis l'histoire en place.

■ Avant leur match contre l'Argentine, les joueurs brésiliens ont disputé entre eux un petit match d'entraînement sur le terrain annexe du stade de Mendoza. Zico s'y est montré particulièrement incisif. Pendant toute la durée de cet entraînement, nos confrères des radios brésiliennes n'ont pas lâché leurs micros une seule seconde. Ils effectuaient des commentaires en direct.

● MENOTTI A CORDOBA ?

Cordoba s'enorgueillit d'avoir un club en division nationale : Talleres Cordoba, qui a d'ailleurs fourni à la section : Valencia, Oviedo et Galvan.

Si Menotti persistait dans sa décision de quitter la sélection après le « Mundial », il pourrait venir à Talleres. Il est en excellents termes avec le président du club, le senor Amadeor Uccetelli qui n'hésiterait pas à lui offrir huit à dix millions de pesos (environ 70.000 de nos francs) par mois.

Ce qui n'est pas si mal.

■ Senekowitch, l'entraîneur autrichien, n'était pas content du sort réservé à sa délégation à Cordoba. Il paraît en effet que les joueurs autrichiens logés à Carlos Paz n'ont pas fermé l'œil de la nuit qui a précédé le match contre la Hollande. De là à croire que Koncilia a pris cinq buts le lendemain parce qu'il somnolait sur sa ligne, il y a un pas que Senekowitch n'a quand même pas osé franchir.

Buenos Aires a connu plusieurs nuits de folie et de liesse au cours de ce Mundial, chaque victoire de l'équipe locale se soldant par un déferlement d'enthousiasme de la part des jeunes supporters argentins.

● LE MUNDIAL AU TELEPHONE

Deux douzaines de Brésiliens fanatiques de football et résidant à Tokyo ont décidé de se cotiser afin de pouvoir suivre les matches de la sélection brésilienne en Argentine ... par téléphone.

L'opération leur coûte environ 500 dollars par match. Le jour des rencontres du Brésil — ou plutôt la nuit car il est 2 heures du matin à Tokyo — ils appellent une station de radio brésilienne transmettant le compte rendu de la partie et répercutent sur haut-parleur cette liaison téléphonique dans un club de Tokyo où ils se réunissent

Cette décision a été prise en désespoir de cause. En effet, la Coupe du monde n'est pas couverte en direct par la radio et la télévision japonaises.

● QUI ARBITRERA LA FINALE ?

La question qui agite le milieu de l'arbitrage, à mesure que la compétition approche de la fin, est comme toujours : qui dirigera la finale ?

Artemio Franchi, président de la commission d'arbitrage de la FIFA, a l'intention de faire participer à cette désignation l'ensemble des membres de cette commission.

Ceux dont il nous a donné lui-même les noms et qui lui paraissent dignes de cet honneur redoutable sont l'Uruguayen Barreto, le Hongrois Palotai, le Hollandais Corver, l'Italien Gonella, l'Israélien Klein, le Français Wurtz et l'Autrichien Linemayr.

Il n'est donc pas, à l'heure actuelle, impossible qu'un Français dirige la finale de la Coupe du monde, vingt ans après M. Guigue, en Suède.

EN TOUTE LIBERTE

La bonne formule

(Gérard Ernault)

D'un avis général le Mundial en cours n'est pas le plus séduisant de tous ceux de l'histoire. Il est marqué par un nivellement des valeurs collectives et individuelles. Pas de grandes équipes, pas de stars non plus pour les conduire. Et la formule actuelle de la compétition ne corrige pas ce constat, elle l'aggrave au contraire, Il s'agit de la cinquième formule mise en place à propos de onze Coupes du monde, c'est-à-dire :

— 1930 : 13 participants, 3 poules de 3, 1 poule de 4. Les vainqueurs de chaque poule disputant les demi-finales puis, s'il y a lieu, la finale.

— 1930 et 1934 : 16 qualifiés. Elimination directe par huitièmes, puis quarts, demi et finale s'il y a lieu.

— 1950 : 16 qualifiés. Comme la compétition se déroule au Brésil, qu'elle oblige les pays européens à un lourd investissement, il est décidé d'abandonner l'élimination directe, 4 poules de 4. Les 4 vainqueurs disputent une poule finale.

— 1954, 1958, 1962, 1966, 1970 : 16 qualifiés, 4 poules de 4. Deux qualifiés par groupe qui disputent les quarts, puis demi et finale s'il y a lieu.

— 1974, 1978 : 16 qualifiés. 4 poules de 4. Deux qualifiés par groupe puis 2 poules du 4. Les vainqueurs de chaque poule disputent la finale, les deux seconds la finale des vaincus.

Le nouveau système, jusqu'au terme de la compétition, inclut des notions de stratégie, de retenue, de calcul. Chaque match est à la fois enraciné dans celui qui le précède et celui qui le suit. Le match n'a plus de vérité en soi. Son importance n'est que relative. En conséquence la progression dramatique de la compétition n'est plus assurée. Nous avions eu par bonheur, en 1974, deux demi-finales de fait Hollande-Brésil et Allemagne-Pologne. Les demi-finales effectives en 1978 auront-elles eu lieu dimanche, auront-elles lieu mercredi, l'une aura-t-elle eu lieu dimanche et l'autre demain ? Indécision. Or le sport a besoin de références claires et simples.

Il implique également la mise en jeu de toutes les vertus sublimée, des participants. L'idée d'un rendez-vous unique, où tout se perd ou se gagne, favorise cette sublimation (et cela nous donne un formidable Allemagne-Italie en 1970) et concourt à fixer une vérité au jour dit.

La formule par élimination directe, à partir des quarts de finale, précédée de la formule par poule, comme ce fut le cas de 1954 à 1966, nous semble permettre une lecture plus claire, plus vivante et surtout plus fidèle des rapports de force qui s'établissent entre deux équipes.

Pourquoi ne pas y revenir ? Pourquoi, déjà, l'avoir abandonnée ?

Cette bonne blague : pour des motifs financiers, évidemment. Dans l'ancienne formule on jouait 32 matches, dans la nouvelle on en joue 38. La FIFA se frotte les mains. Elle n'est pas près de faire machine arrière.

● MENACE SUR LE COUP FRANC INDIRECT

L'International Board, gardien des lois du jeu, a tenu sa réunion annuelle le 1er juin, à Buenos Aires.

Elle a apporté une retouche infime aux règles en décidant qu'un coup franc (indirect) accordé dans la surface de but pourrait être tiré de n'importe quel endroit dans cette surface. Ce genre de coup franc est tellement rarissime que la portée de cette modification est quasiment nulle.

Mais, chose extraordinaire, le Board a failli prendre, sans analyse préalable, une mesure qui aurait bouleversé le football en décidant simplement d'abolir les coups francs indirects. Toute faute actuellement passible d'un coup franc indirect (obstruction, jeu dangereux, hors-jeu, etc.) entraînerait un coup franc direct. C'est le représentant du Pays de Galles qui a fait cette proposition, et les membres des trois autres associations britanniques étaient prêts à l'approuver.

La FIFA a, heureusement, depuis quelques années, un pouvoir majoritaire au Board. Un de ses représentants, Artemio Franchi, fit remarquer qu'au lieu d'atténuer la violence cette mesure risquait de l'aggraver, car les arbitres hésiteraient davantage à donner un coup franc pour jeu dangereux. Et, surtout, il affirma qu'une modification aussi révolutionnaire méritait, avant d'être prise, d'être expérimentée.

N'est-il pas surprenant, en effet, que l'International Board, qui ne prend même pas en considération des règles nouvelles longuement essayées et analysées à Monaco (mini-corner, touche au pied, etc.), propose un changement qui n'a fait, lui, l'objet d'aucune expérience ?

Prenant, en tout cas, le Board au mot, la Table Ronde de Monaco a décidé d'expérimenter au cours de son prochain tournoi junior (novembre 1978) la suggestion galloise. Ce pourrait être le début d'une collaboration fructueuse entre le « laboratoire » du stade Louis-II et les législateurs de la Fédération internationale.

■ Belleville, située à 205 km de Cordoba, est actuellement considérée par les Cordouans comme la capitale du football argentin. C'est là où il y a quarante ans a été fabriqué le premier de ces ballons à valve qui ont remplacé les vieux ballons à lacet et où voilà 24 ans est né Mario Kempes, le meilleur joueur de la sélection, le héros argentin de cette Coupe du monde.

■ Voici comment Ardiles, le demi argentin, jugeait les Brésiliens juste avant de les rencontrer :

« La différence entre eux et les autres équipes, c'est qu'ils possèdent des individualités. Et vous savez bien qu'en football c'est cela qui est fondamental. On peut avoir une équipe bien structurée stratégiquement, mais si l'on n'a pas d'hommes capables d'inventer sans cesse, les choses se compliquent singulièrement ! »

● LES SECRETS D'UNE DELIBERATION

La décision de donner à l'Autriche et au Brésil les rangs 1 et 2 dans le groupe 3 du premier tour n'a pas été prise à l'unanimité, loin s'en faut, des membres de la commission d'organisation.

Le règlement était, on le sait, contradictoire. Il prévoyait d'une part (art. 6) qu'était déclarée vainqueur du groupe, en cas d'égalité aux points et à la différence de buts, l'équipe qui avait marqué plus de buts que sa rivale. Mais l'article 7 précisait que, pour l'attribution des places 1 et 2, c'est le tirage au sort qui interviendrait. La FIFA, dans un premier temps, décida donc d'effectuer cette opération le lundi 12, à 10 h, et tous les journaux d'Argentine de ce lundi indiquèrent, dans le calendrier du second tour, « Brésil ou Autriche ».

Cependant, la commission d'organisation estima que « le règlement qui s'imposait pour le plus important, c'est-à-dire pour la qualification, devait, à plus forte raison, s'imposer pour le moins important, c'est-à-dire l'ordre de qualification ». Artemio Franchi, qui soutint ce point de vue, fut approuvé par une majorité de 8 membres sur 13.

Trois votèrent contre : les représentants de l'Amérique du Sud qui déploraient que les trois équipes sud-américaines soient dans la même poule.

Deux s'abstinrent : le Brésil (qui ne devait pas avoir envie d'affronter les trois grands Européens) et l'Argentine. Cette dernière eut un très grand mérite à le faire, car son intérêt évident était d'avoir à affronter l'Autriche plutôt que le Brésil. Ce fair play fut commenté favorablement à la FIFA.

■ Une « prison », comme au hockey sur glace, pourrait être instituée dans le football d'ici à la prochaine Coupe du monde, en 1982. La F.I.F.A. envisage, en effet, la création d'un tel enclos où les joueurs resteraient consignés dix minutes pour des fautes moyennement graves, a annoncé M. René Courte, porte-parole de l'organisme international.

● LE « GOL 1000 »

Les Argentins ont fait beaucoup de bruit autour du millième but marqué en Coupe du monde (phase finale) depuis son origine.

Les Postes et Télégraphes ont aussitôt émis un timbre spécial destiné à commémorer cet événement. Sa légende sera : « Gol 1000, Rensenbrink, Mendoza 11 de junio de 1978 ».

L'auteur de ce but, l'ailier de Hollande Robert Rensenbrink, sera invité, avec toute sa famille, à faire un voyage en Argentine.

Rappelons que le premier but de la Coupe du monde fut marqué le 13 juillet 1930, à Montevideo, par l'Américain McGhee, au cours du match Etats-Unis-Belgique (3-0).

Puis on eut :

Le but 100 : Johnson (Suède), 1934 ;

Le but 200 : Wattertroen (Suède), 1938.

Le but 300 : Chico (Brésil), 1950 ;

Le but 400 : Lefter (Turquie), 1954 ;

Le but 500 : Rahn (RFA), 1958 ;

Le but 600 : Jercovic (Yougoslavie), 1962 ;

Le but 700 : B. Charlton (Angleterre), 1966 ;

Le but 800 : Jairzinho (Brésil), 1970 ;

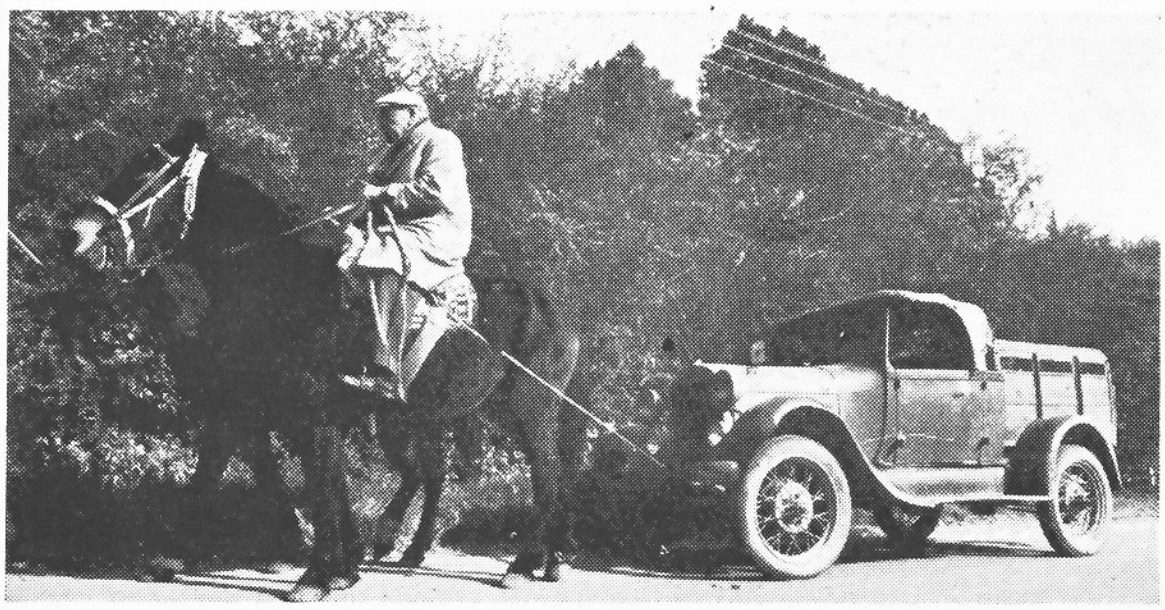
Le but 900 : Yazalde (Argentine), 1974.

C'est le Péruvien Velasquez qui avait marqué le but 999.

C'est sur penalty, contre l'Ecosse, que Rensenbrink a réussi son « Gol 1000 ».

■ « Après avoir vu les matches, je pense que l'Italie et l'Argentine sont les meilleures équipes de la Coupe », a déclaré Laszlo Kubala, l'entraîneur de l'équipe d'Espagne. « Et les deux meilleurs joueurs sont l'Italien Paolo Rossi et l'Argentin Leopold Luque. »

■ Le gouvernement argentin voudrait faire de la finale du 25 mai un événement qui dépasse, par sa portée, les frontières de son pays. C'est pourquoi les présidents du Pérou, de la Bolivie, du Paraguay et de l'Uruguay ont été invités à venir à Buenos Aires, ce jour-là. D'autres présidents — dont ceux du Brésil et du Chili — pourraient également être conviés. L'Argentine ne plaisante pas, comme les autres pays, avec les revendeurs de billets. Vingt d'entre eux environ ont été arrêtés et devront passer deux ou trois jours en prison selon les tribunaux qui les ont jugés. Ils furent pris par la police au centre de Rosario en train de proposer, à des prix extrêmement élevés, des places pour les matches de l'Argentine. Ces places (une centaine environ) furent confisquées et remises à l'E.A.M.



Si les joueurs argentins carburent au super durant cette Coupe du monde, certains de leurs supporters en sont réduits à la voiture... à cheval en raison de la crise économique.

LES A-PROPOS TECHNIQUES DE J.-Ph. RETHACKER

Les Platini du Mundial

PLUS que jamais dans ce Mundial où les défenses sont fermées comme des huîtres, et où l'approche du but adverse est plus difficile que jamais, les coups de pied arrêtés prennent une importance capitale et provoquent fréquemment la décision.

Le seul fait qu'au premier tour déjà, dix des soixante buts marqués l'aient été sur penaltys, prouvent que les frappes arrêtées constituent aujourd'hui une arme capitale dans des batailles de plus en plus incertaines.

Mais ce sont plutôt les coups francs et leur exécution qui nous intéressent dans cette étude. Ce qui les Argentins appellent « tiro libre » pour mieux expliquer que ces coups de pied sont délivrés sans opposition directe. Si ce n'est celui d'un mur de défenseurs adverses.

A ce propos il est désormais courant et naturel pour les joueurs du camp menacé de se placer le plus près possible du tireur, et pour ainsi dire jamais à distance réglementaire malgré les efforts plus ou moins sérieux et tenaces des arbitres qui, s'ils font constamment reculer les coupables le plus loin possible n'obtiennent jamais entière satisfaction. La responsabilité des directeurs de jeu et surtout de leurs juges de touche, est encore plus grave, me semble-t-il, sur les corners où l'on voit neuf fois sur dix un homme du camp défendant s'installer pour lui boucher la vue et l'angle de tir à moins de 9,15 m du tireur, ce qui est parfaitement anormal...

Mais revenons à nos coups francs. La technique des frappes en est très variée, on a pu le constater. La plupart du temps, le tireur utilise l'intérieur ou l'extérieur de son pied le plus fort pour donner au ballon une trajectoire curviligne qui permet de contourner l'obstacle humain placé devant le but.

On sait avec quelle maîtrise Michel Platini, en s'entraînant d'arrache-pied parvient à expédier le ballon où il le désire. Il faut croire cependant que notre pointeur émérite n'avait pas assez retravaillé la question (ou n'en avait pas eu le temps) avant de venir ici, car ses quelques tentatives furent des échecs.

La plupart des spécialistes se servent de l'intérieur du pied. Ainsi a-t-on pu apprécier le talent du gaucher brésilien Dirceu qui réussit devant le Pérou une frappe modèle du pied gauche en plaçant le ballon dans l'un des coins du but, comme il l'aurait fait avec la main. Les Brésiliens possèdent d'ailleurs un lot très riche et très complet de tireurs, car outre Dirceu ils peuvent également avoir recours (quand ils jouent) aux frappes brossées de Nelinho l'arrière (un droitier) ou à celles de Zico (droitier également), à défaut du grand maître Rivelino qui n'aura pu faire apprécier dans cette Coupe du Monde, la puissance de ses coups de canon...

Les Argentins possèdent également deux spécialistes avec Kempés et Passarella, le premier frappant plutôt en force et tirant les penalties, et le second utilisant plutôt le brossage de la balle. Mais tous deux étant gauchers, les Argentins éprouvent plus de difficultés lorsque le coup franc est placé sur la gauche de leur attaque, pour des raisons de balistique faciles à deviner, un gaucher pouvant mieux atteindre son but de diverses façons, quand il est à droite de celui-ci que lorsqu'il est à gauche...

Les Italiens ont souvent confié leur destin à leur meilleur tireur Antognoni, mais la méforme du Florentin s'est ressentie jusque dans ses frappes arrêtées qui ne furent presque jamais cadrées. Beaucoup plus redoutables nous ont semblé être les tirs d'un Zaccarelli et même ceux d'un Cabrini.

Dans l'équipe allemande, c'est toujours Bonhof le frappeur lourd qui officie. Mais, pour lui aussi, la réussite n'a guère été plus brillante sur les coups arrêtés que dans le jeu en mouvement. Bonhof paraît d'ailleurs plus précis dans les frappes longues des corners qu'il brosse à la perfection, que sur les distances de tir plus réduites.

Le Hollandais Rensenbrink n'a pu, lui non plus, placer ses coups francs habituels et a dû se contenter de l'exécution des penalties sur lesquels il démontre d'ailleurs un sang-froid et une variété de coups remarquables. Autre déception : celle du Polonais Deyna qui a non seulement raté devant l'Argentine une frappe facile et capitale, mais qui s'est avéré aussi maladroit dans ses coups francs, fréquemment expédiés dans le mur.

C'est finalement le Péruvien Cubillas qui aura été l'un des plus brillants démonstrateurs en la matière. Ses frappes de l'extérieur du pied droit furent d'autant plus appréciées, qu'elles sont assez rares, surtout en Europe, dont les joueurs ne possèdent pas la magnifique souplesse de cheville des Sud-Américains, pour se permettre de fouetter le ballon comme le font ces derniers. La réussite de Cubillas contre l'Ecosse, devant un mur il est vrai un peu friable et mal bâti, fut un régal et un modèle du genre.

Mais il est vrai que les tentatives directes sont de plus en plus difficiles à réussir. Cela a provoqué d'ailleurs des recherches tactiques ou plutôt stratégiques qui se sont répandues dans tous les pays. Ainsi, au cours de ce Mundial, a-t-on vu, plus qu'avant, de nombreuses combinaisons se multiplier autour du ballon et du tireur.

La plus commune consiste à faire démarrer vers le ballon un, deux, voire trois joueurs de la même équipe qui bénéficie du coup franc. Les joueurs passent alors au-dessus ou à côté du ballon pour faire croire à l'adversaire qu'ils vont frapper, mais ils poursuivent leur course alors qu'un partenaire démarre à son tour derrière eux. Jusqu'à ce que le vrai tireur se décide enfin à... tirer. Ces feintes stratégiques et collectives ont pour but de distraire l'attention des joueurs du mur et du gardien adverse. Mais il me semble que leur systématisation et leur répétition, ainsi que les courses des joueurs mal imitées et ne ressemblant guère à des courses de frappe, les vouent à l'échec. Plus efficaces paraissent être les petites passes de décalage destinées à ouvrir un angle de tir au frappeur, manœuvre que les Stéphanois utilisèrent souvent avec bonheur en Coupe d'Europe. Sans oublier enfin le coup franc piqué au-dessus du mur au profit d'un partenaire engagé vers le but, combinaison qui fit en son temps le bonheur des Monégasques de 1963 où jouait un certain Hidalgo, et qui faillit permettre au tandem Platini-Petit de tromper la défense hongroise. Mais on n'en a guère vu d'autres exemples.

Avouez tout de même que pour qu'on consacre une aussi longue étude aux coups de pied arrêtés (ce qui fait bien sûr partie intégrante du jeu), c'est que ce Mundial tarde vraiment à nous livrer d'autres secrets techniques, d'autres nouveautés, d'autres enseignements plus passionnants.

■ Hermann Neuberger, président de la D.F.B. (Fédération allemande), occupe une suite facturée à 205 dollars la nuit à l'hôtel Sheraton de Buenos Aires.

■ Les trafiquants de billets se sont déplacés à Rosario où ils font des affaires extraordinaires en vendant les billets des matches de l'Argentine dix fois leur prix d'origine.

PREMIÈRES IMPRESSIONS TECHNIQUES

Des dribbleurs, des tireurs des milieux renforcés et des arrières-ailiers

(Jacques FERRAN)

❶ IMPRESSIONS GENERALES ?

G. BOULOGNE résume : « Une bonne organisation d'ensemble. Ce Mundial tourne bien. Le public est un des plus connaisseurs que nous ayons rencontrés. On sent que c'est vraiment un pays de football. »

H. GUERIN : « Ce public a tout de même encouragé plus volontiers les Sud-Américains que les Européens. Il a même soutenu la Tunisie devant la Pologne et l'Allemagne. »

G. BOULOGNE : « C'est l'éternel antagonisme Europe - Reste du monde. Mais il n'a pas pris de proportions excessives. »

G. RUBERT : « Les stades, neufs ou modernisés, sont remarquables. Le plus discutable est celui de Cordoba, où le terrain est infiniment éloigné des spectateurs. »

J. VINCENT : « Avez-vous remarqué la fluidité de la circulation des spectateurs avant et après les rencontres ? »

G. BOULOGNE : « Les terrains sont convenables, sauf celui de Mar del Plata, qui s'est pelé comme un fruit. »

G. ROBERT : « Il était vraiment indigne de la Coupe du monde. »

❷ LA PREPARATION DES EQUIPES

G. BOULOGNE : « Il y a lieu essentiellement de distinguer les équipes qui ont pris des dispositions spéciales, n'hésitant pas à rassembler leurs joueurs pendant trois ou quatre mois, comme le Brésil et l'Argentine ; et celles qui ont été prisonnières jusqu'au début de juin de leurs épreuves nationales. C'est le cas de l'Europe occidentale. Les autres (Amérique latine, Tunisie, Iran, Europe de l'Est) ont pris des positions médianes. Il est difficile, pour le moment d'en tirer un enseignement. »

Quand devait-on arriver en Argentine ? Dix jours avant le coup d'envoi comme les Italiens, ou trois jours avant, comme les Hongrois ?

Tous pensent que le temps minimum, pour s'adapter aux conditions des matches et digérer le décalage horaire, est d'une semaine.

L'équipe de France s'est-elle préparée judicieusement ?

Les entraîneurs nationaux refusent d'engager, là-dessus, une polémique. Ils réserveront leurs opinions à Michel Hidalgo.

Jean Vincent pense qu'un « vrai match amical », disputé en Argentine, a manqué à l'équipe tricolore.

Pour Guy Roux, on n'a pas assez insisté sur le handicap subi par la France, par suite des blessures de quatre ou cinq titulaires.

PLUS DE BEAUX GESTES QUE DE MECHANTS

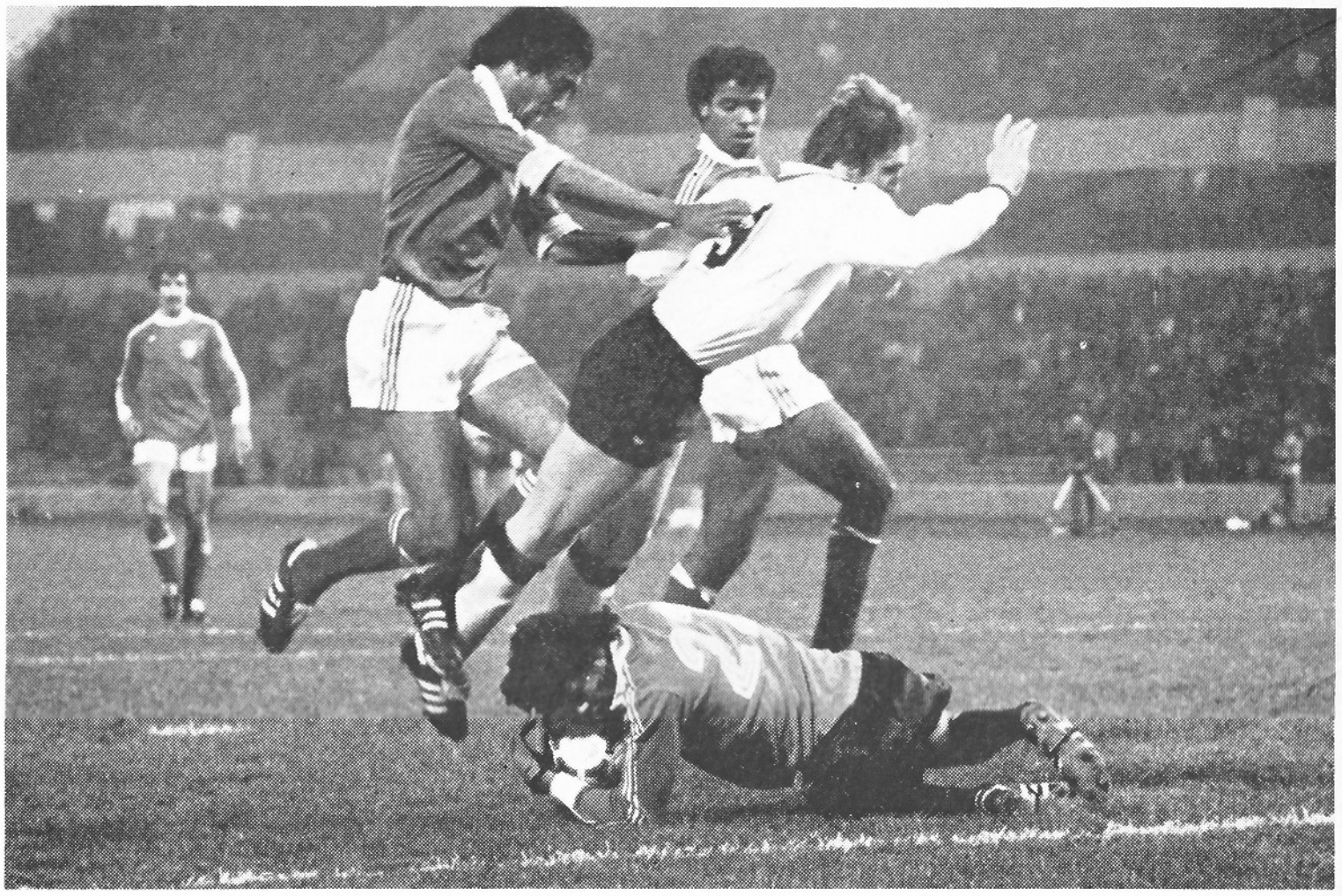
❸ L'ESPRIT DU JEU LA VIOLENCE L'ARBITRAGE

G. BOULOGNE : « Nous avons observé très peu d'attitudes agressives ou méchantes. Le seul match très dur a été, au premier tour, Hollande - Ecosse. Les Hollandais ont voulu procéder par élimination et ont compris qu'ils s'étaient trompés d'adresse. »

H. GUERIN : « C'est un football sérieux, mais sans incident. Les seuls expulsés ont été Toroczik et Nyilasi contre l'Argentine. Le premier méritait son expulsion ; celle de Nyilasi m'a paru sévère. »

G. ROUX : « On a vu, par ailleurs, des gestes dignes d'éloges. Koncilia, par exemple, le gardien autrichien, allant aux pieds d'un joueur brésilien pendant que le jeu se déroulait...

J. BRAUN : «...Quiroga sortant Neeskens blessé... »



Pas de violence mais beaucoup d'irrégularités comme celle du Tunisien Kaabi poussant dans le dos l'Allemand Fischer, devant Naili.

Football collectif ou football brouillon ? Cette image de Pologne-Allemagne permet de se le demander.

Les quatre entraîneurs nationaux français, Georges Boulogne, Henri Guérin, Gaby Robert et Jacky Braun, assistèrent à la Coupe du monde, du commencement à la fin. Nous leur avons demandé ce qu'ils pensaient des matches qu'ils avaient vus pendant le premier tour. « Il ne peut s'agir, nous ont-ils répondu, que de premières impressions. Nous ne pourrons livrer d'analyse définitive qu'après la fin du tournoi et après avoir soigneusement décanté nos observations. » Qu'à cela ne tienne ! Il nous a semblé que ces premières impressions méritaient d'être connues. Jean Vincent et Guy Roux, entraîneurs de Nantes et d'Auxerre, participaient également à notre entretien.

G. ROBERT : « ... ou un Péruvien envoyant la balle en touche pour permettre à un Iranien d'être soigné. »

G. BOULOGNE : « En fin de matches, l'attitude des joueurs opposés, échangeant leurs maillots, a toujours été amicale et fraternelle, comme de garçons qui viennent de participer à la même action. »

J. VINCENT : « Il m'a semblé que les matches se durcissaient souvent en seconde mi-temps. Ce qui est souvent irritant, c'est de voir le jeu dégénérer, parce que l'arbitre n'a pas pris une sanction immédiatement. »

G. ROBERT : « A propos d'arbitrage, Coutinho s'est plaint qu'en cas de coups francs près de la surface de réparation, les arbitres, comme Robert Wurtz, empêchent l'équipe qui a reçu le coup franc de le jouer immédiatement. Il a accusé la FIFA d'avoir donné des instructions en ce sens. »

H. GUERIN : « Il se trompe, car au cours d'Espagne - Suède, l'Allemand Biwersi a laissé les coups francs se jouer instantanément. »

J. VINCENT : « Il ne faut pas oublier de rendre hommage à M. Klein pour son comportement pendant Argentine-Italie. »

G. BOULOGNE : « Sauf pendant un moment, en début de seconde mi-temps. Dans l'ensemble, c'est vrai, les arbitres ont été maîtres des joueurs. Il est vrai que l'attitude des joueurs a facilité leur tâche. »

J. VINCENT : « Notons aussi l'excellente condition physique des arbitres. »

❹ LA TECHNIQUE INDIVIDUELLE

H. GUERIN : « Ce qui prime, dans ce Championnat, c'est la vivacité et la vitesse de pénétration d'un joueur qui parvient à conserver la balle. »

G. BOULOGNE : « D'une façon générale, la qualité technique s'accroît, mais en mouvement et en opposition. L'exemple type est le match : Argentine - Italie, où, dans un contexte extrêmement serré, on a vu les joueurs, en perpétuelle perte d'équilibre, réussir des trucs extraordinaires. »

J. BRAUN : « Le progrès des défenseurs surtout m'a frappé. Ils s'affolent de plus en plus rarement. Même dans la zone dangereuse, les arrières péruviens, par exemple, sont étonnants de calme et de maîtrise. »

G. ROBERT : « A l'inverse, les Brésiliens ont commis des erreurs techniques anormales. On les a vus manquer souvent leurs frappes longues. »

J. VINCENT : « J'ai apprécié, moi, surtout les dribbleurs dans ce Championnat. Il y en a beaucoup et qui n'hésitent pas à aller au bout de leurs tentatives. Il faut citer Causio, mais aussi, Krankl, Cubillas, bien d'autres, et chez les Français Six et même Berdoll. Jamais on n'a été aussi maître de son ballon. »

G. BOULOGNE : « Le tir reste une arme maîtresse. Et je m'aperçois qu'un bon nombre de buts (Luque, Rep, Lopez, etc.) ont été marqués sur des tirs de 20 m à 30 m. »

J. BRAUN : « Il faudrait parler aussi des joueurs de tête, avec, comme numéro 1, Bettega et numéro 2 Santillana. Les Suédois ont brillé par leur jeu de tête devant le Brésil, puis, fatigués, ils ont été battus, même dans ce domaine. Edstroem, lui-même, a été méconnaissable. »

H. GUERIN : « On peut, d'ores et déjà, suggérer que les équipes les plus en flèche sont celles qui possèdent les attaquants les plus habiles. »

G. BOULOGNE : « Et aussi les plus mobiles. Il n'y a plus de technique qui vaille sans mobilité. »

H. GUERIN : « Les gardiens de but de qualité ont été légion, d'Hellstroem à Quiroga en passant par Maier et Zoff. Toutes les équipes à grand gardien se sont qualifiées, sauf la Suède. »

DEUX ATTAQUANTS ET QUATRE DEMIS

❺ LES PROBLEMES COLLECTIFS

G. BOULOGNE : « La différence essentielle, du point de vue de l'organisation défensive, est entre les Européens, fidèles au marquage individuel, et les autres, qui préfèrent la zone. En défense centrale, naturellement, les premiers spécialisent davantage leur libero et leur stoppeur que les seconds. Cependant, même les tenants du marquage individuel l'assouplissent un peu. »

H. GUERIN : « Oui, les Italiens, par exemple, maintiennent leur respect du geste défensif, mais lient mieux leur jeu qu'auparavant, cherchent davantage à construire. »

J. VINCENT : « Ça n'a pas empêché Paolo Rossi d'avoir des kilomètres à parcourir devant l'Argentine... »

H. GUERIN : « Par rapport au passé, l'Italie isole pourtant beaucoup moins ses avants de pointe. »

G. BOULOGNE : « En revanche, ceux qui restent partisans de la zone se rapprochent, quand le danger grandit, de l'individuelle. Ainsi, s'atténuent les différences dans tous les domaines. »

J. BRAUN : « On savait que les milieux de terrain seraient renforcés. C'est vrai. On y trouve au moins trois hommes, souvent quatre. J'ai même vu les Péruviens présenter un milieu de cinq joueurs devant les Hollandais. »

G. BOULOGNE : « Oui, mais, alors, le problème qui se pose est de savoir ce qu'on doit opposer à deux attaquants et à quatre demis. La tentation est de ne conserver que deux défenseurs en permanence. Le danger vient alors des boulevards ainsi créés sur une aile ou sur l'autre, où peuvent s'engouffrer des défenseurs. C'est un peu ce qui s'est passé au cours de France - Italie. »

J. BRAUN : « L'attaque autrichienne à deux hommes est particulièrement frappante. Kreuz se porte à une aile et Krankl à l'opposé, du côté où se poursuit l'action. »

G. BOULOGNE : « Ces procédés tactiques divers conduisent constamment les équipes a rééquilibrer leur propre système. »

G. ROBERT : « On a vu tout de même de bons ailiers, tels que Ortiz, Causio, Munante, Rep, Temine, Lata, etc. Ceux qui en ont de bons les gardent ! »

G. BOULOGNE : « On a tort, d'ailleurs, de parler de faux ailiers. Il n'y a que des ailiers d'aujourd'hui, c'est-à-dire qui travaillent. »

H. GUERIN : « Le rôle défensif des attaquants est complexe. Les vrais attaquants de pointe étant plus rares ne se replient pas systématiquement pour défendre. Mais ils n'hésitent pas dans leur intention de récupération immédiate du ballon. Et je les ai trouvés beaucoup mieux armés que naguère dans les gestes techniques défensifs. Même Rivelino, même Bettega ! »

J. VINCENT : « Il serait intéressant d'examiner comment doit être composé un milieu de terrain à quatre hommes. Ce qui m'a frappé dans l'équipe d'Espagne à ses meilleurs moments, c'est la polyvalence de tous ses demis. On ne savait vraiment pas qui était plus défensif ou offensif d'Asensi, de Leal ou de Castaneda. »

H. GUERIN : « Tous les bons demis, aujourd'hui, doivent être capables, à tout moment, de plonger vers le but adverse. »

J. BRAUN : « Quant aux défenseurs, ils jouent maintenant un rôle offensif presque permanent. Les arrières latéraux n'attaquent plus aveuglément, mais se comportent, à partir d'un moment, en attaquants, en ailiers véritables. Voyez Cabrini, Tarantini, Suurbier, ou même les arrières tunisiens ! Quant aux Brésiliens, ils ne savent plus très bien faire la différence entre leurs ailiers et leurs arrières ! »

G. BOULOGNE : « Les arrières centraux, eux, répugnent à attaquer. La France, avec Trésor et Lopez, a été une exception. »

L'ENTRAINEUR

F 36 (TTC + port y compris)

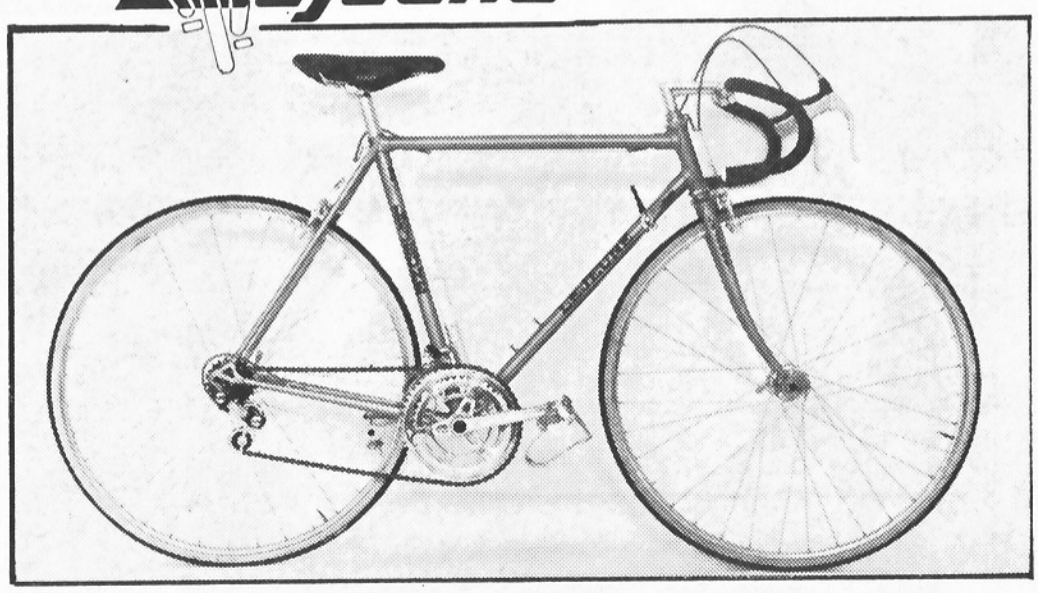
Demandez notre catalogue des livres sur l'enseignement du football. Joindre un timbre-poste de 0,80 F pour réponse.

paraissant cinq fois l'an
entraîneurs de football,

Revue spécialisée pour
Paiement par chèque bancaire à
FLEURY - EDITIONS S.A.
25370 Les Hôpitaux-Neufs (Doubs)

11 à 25, avenue du
Général-Leclerc
94700 MAISONS-ALFORT
Tél. : 368.36.10
Tél. : 368.69.80

ejeune



COURSE INTERCLUB, poids 10 kg 500, cadre léger, fourche renforcée tête italienne, hauteur de cadre de 50 à 62, jantes boyaux à œillet, moyeux blocages rapides, freins Mafac Racer, dérailleurs AV et AR Huret ou Simplex, roue libre 5 D, guidon pivo, tige de selle chromée, boyaux Wolber Strada, rayons chromés, pompe automatique. Prix : **1.155 F.**

Promotion
avec coupleur : **500 F**

Du sport chez vous avec VELO-SANTE
Santé - Beauté - Amaigrissement
Rééducation - Entraînement

Documentation et liste des concessionnaires gratuites sur demande.